



LE PAPE PIE X



2 JUIN 1835 — 4 AOÛT 1903

LE PAPE PIE X

PETIT IN-8°. — 1re SÉRIE.



SA SAINTETÉ PIE X.



RIESE, VILLAGE NATAL DE PIE X.

LE PAPE PIE X

ÉDITION ILLUSTRÉE
DE NOMBREUSES PHOTOGRAVURES



Société Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie,

PARIS, 30, RUE ST-SULPICE | 41, RUE DU METZ, LILLE



VIVE PIE X !

DANS la matinée du mardi 4 août, à 11 h. 50, tandis que l'immense et superbe place de Saint-Pierre était débordante d'une foule anxieuse, cherchant à pronostiquer le résultat de l'élection et tenant les yeux ardemment fixés sur la cheminée de la salle du Conclave, d'où sortirait peut-être la *sfumata*, Son Éminence le Cardinal Luigi Macchi, Cardinal-doyen de l'ordre des Diacres, se présenta au balcon qui s'ouvre au centre de la somptueuse Basilique, et jeta au peuple ému et haletant les paroles rituelles : *Je vous annonce une grande joie. Nous avons un Pape : l'Éminentissime et Révérendissime Seigneur Joseph Sarto, qui s'est choisi le nom de Pie X.*

Toute palpitante de joie, la foule couronna ces paroles d'applaudissements et d'acclamations enthousiastes, et se précipita à l'intérieur de la Basilique Vaticane, afin d'y recevoir la première bénédiction du nouveau Pontife, et de lui donner le premier témoignage de son affection et de sa fidélité.

Tous les cœurs et les visages étaient en fête, et l'assistance entière fut saisie d'une émotion intense lorsque, sous la large voûte de la majestueuse basilique, retentit le chant pénétrant : *Sit nomen Domini benedictum !*

Alors, au milieu de la grande porte vitrée donnant sur l'immense nef, apparut, précédé du crucifère et du porteur du trirègne, et entouré de sa cour, le nouveau

Pontife Pie X. Des mille et mille poitrines jaillit le cri ardent : *Vive Pie X !*... L'enthousiasme était délirant. Oh ! l'ineffable minute !... Le Pape, soulevant le bras, traça le signe de la croix et prononça d'une voix sonore le : *Benedicat vos omnipotens Deus, Pater, et Filius, et Spiritus Sanctus !* Tous les yeux étaient remplis de larmes. Une longue rafale d'acclamations retentit. Pie X bénit de nouveau la foule et disparut dans la galerie, où l'accompagnèrent longtemps encore les clameurs enthousiastes du peuple, qui, lentement, sortit de la basilique.

Quel était donc ce Souverain qui, aussitôt élu, faisait ainsi battre les cœurs et, à l'exemple du divin Maître, dont il devenait le Vicaire, attirait tout le monde à lui?



CHAPITRE I

LE CARDINAL SARTO

NAISSANCE DE JOSEPH SARTO (2 juin 1835). — PIE X A ÉTÉ CITOYEN FRANÇAIS PENDANT UNE HEURE (1866). — SON ENFANCE. — AU COLLÈGE DE CASTELFRANCO. — AU SÉMINAIRE DE PADOUE. — ORDINATION (1858). — VICAIRE A TOMBOLO. — CURÉ DE SALZANO (1867). — CHANOINE, PRIMAT DU CHAPITRE, CHANCELIER ÉPISCOPAL. — DIRECTEUR SPIRITUEL DU SÉMINAIRE, EXAMINATEUR PROSYNODAL, JUGE AU TRIBUNAL ECCLÉSIASTIQUE, CHANCELIER DE L'OFFICIALITÉ. — VICAIRE GÉNÉRAL. — ÉVÊQUE DE MANTOUE (10 novembre 1884). — UNE ANECDOTE. — « C'EST LE CHAT ! » — CARDINAL-PRÊTRE (12 juin 1893). — PATRIARCHE DE VENISE (15 juin 1893). — CONFLIT AVEC LE GOUVERNEMENT ITALIEN. — CHARITÉ ET FERMETÉ DU PATRIARCHE. — APOSTOLAT A VENISE. — POPULARITÉ DU CARDINAL SARTO. — CIRCONSTANCES DÉLICATES. — LE NOUVEAU CAMPANILE DE VENISE. — LÉON XIII ET LE CARDINAL SARTO. — LE CONCLAVE. — « J'AI PRIS UN BILLET D'ALLER ET RETOUR VENISE-ROME ». — LE GOUVERNEMENT ITALIEN. — AU CONCLAVE. — « L'ÉLU DE DIEU. »

Le cardinal Giuseppe (Joseph) Sarto, patriarche de Venise, aujourd'hui Pape sous le nom de Pie X, naquit à Riese, diocèse de Trévise, le 2 juin 1835 ; il a donc soixante-huit ans ; c'est l'âge qu'avait sa Sainteté Léon XIII, lors de son élévation au pontificat.

Mentionnons un fait qui réjouira tous les catholiques français : le nouveau Pape a été Français... pendant une heure. En effet, il est né en Vénétie ; or, cette province fut, on le sait, cédée, en 1866, par François-Joseph à Napoléon III et rétrocédée par l'empereur des Français à l'Italie. Entre les deux traités diplomatiques, Giuseppe Sarto et ses compatriotes furent donc Français *ipso facto*.

« Dès l'enfance, — dit le *Corriere della Sera* de Milan, — il se signala par un esprit prompt et vif, si bien que le curé de son village, don Tito Tusarni, l'envoya au collège de Castelfranco. Tous les jours il faisait à pied le chemin de Riese à Castelfranco.

» Il se distingua tellement dans ses études, que le cardinal Monico et Mgr Farina, de Trévise, obtinrent pour lui la bourse de la Fondation tournaisienne Campion pour entrer au Séminaire de Padoue, où il revêtit la soutane et fit ses cours de philosophie et de théologie. Pendant les deux années de ses études supérieures d'humanités,les registres du collège avaient toujours, à côté du nom de l'étudiant Sarto, la note « très bien » (distinto), et il était le premier d'une classe d'une quarantaine d'élèves.

» Le 18 septembre 1858, il fut ordonné prêtre par Mgr Antoine Farina et envoyé en qualité de vicaire à Tombolo, où il sut gagner les sympathies générales. Il y resta neuf ans.

» En 1867, Mgr Zinelli le nomma curé de Salzano. A son arrivée dans sa paroisse, il prononça un discours qui se terminait ainsi : « Je serai tout à tous. » Et il tint parole, car ses actes de charité furent vraiment innombrables. Pour y satisfaire, il eut une table plus que frugale et en vint à vendre le maigre cheval de la cure, afin de payer les dettes que ses largesses lui avaient fait contracter. Une autre fois, il dut envoyer au Mont-de-piété de Trévise son anneau pour venir en aide à une pauvre famille de paysans. »

Son évêque le nomma chanoine de la cathédrale. Il devint ensuite primat du Chapitre et chancelier épiscopal. Il se distingua dans ces dernières fonctions, de façon à mériter d'être désigné successivement pour les fonctions délicates et importantes de directeur spirituel du Séminaire, d'examinateur prosynodal, de juge au tribunal ecclésiastique, fonctions qu'il exerça durant neuf ans.

Il était chancelier de l'officialité, quand il fut nommé vicaire général. Il remplit ces fonctions délicates pendant la vacance du siège de Trévise.

Le 10 novembre 1884, Giuseppe Sarto fut préconisé évêque de Mantoue et consacré par S. Ém. le Cardinal Parocchi. En envoyant le nouvel évêque au diocèse de Mantoue, dont la

situation, par suite de circonstances diverses, était alors singulièrement délicate, Léon XIII se serait écrié : « Si le diocèse de Mantoue n'aime pas son nouveau pasteur, il prouvera qu'il est incapable d'aimer qui que ce soit, car Mgr Sarto est bien le plus vénérable et le plus aimable des évêques. »

Ce que Mgr Sarto fut sur ce siège, on le vit surtout lors du mémorable congrès catholique tenu dans cette ville, durant l'automne de l'année 1896, et dont nous parlerons plus loin. Ce fut Mgr Sarto qui, par son énergie et son zèle, rétablit l'ordre dans ce diocèse, en s'occupant avec ardeur de la rénovation de l'esprit sacerdotal et du relèvement des études parmi le clergé.

On se souvient encore de l'éclat qu'il se plut à donner, dans la ville épiscopale de Mantoue, aux centenaires de saint Anselme et de saint Louis de Gonzague.

Qu'on nous permette de citer ici un trait raconté par la *Vérité française*, et qui montrera quelle était l'aimable simplicité de l'évêque de Mantoue :

C'était en 1888, année du Jubilé sacerdotal de Léon XIII; à l'un des autels de la basilique de Saint-Pierre, deux prêtres se rencontrèrent. L'un était prélat romain et chanoine de la basilique vaticane ; l'autre était évêque en possession d'un siège d'Italie, venu à Rome pour assister aux fêtes jubilaires.

Le prélat romain qui se disposait à célébrer la messe regardait autour de lui et paraissait inquiet. Son servant habituel n'arrivait pas. L'évêque, à genoux tout proche, devinant l'embarras dans lequel il se trouvait, s'approcha discrètement et avec grande simplicité :

« — Voulez-vous, Monseigneur, que je sois le servant de messe qui vous manque ?

— Je ne le permettrai pas, Monseigneur. Ce n'est point la place d'un évêque de servir ma messe.

— Mais si, mais si. Je peux m'en tirer, je vous l'assure.

— De cela, Monseigneur, je n'ai nul doute, mais je ne permettrai pas que Votre Grandeur......

— Tranquillisez-vous, mon cher ami. Vite à l'autel, commencez... *Introïbo.* »

Ce disant, l'évêque était tombé à genoux, le prélat dut s'exécuter.

Assisté de son nouveau servant, notre Monsignor poursuivit sa messe avec une émotion croissante. Puis, lorsque le *Deo Gratias* eut été prononcé, l'officiant se confondit en remerciements, pour l'honneur bien inattendu qui venait de lui être fait.

Cet officiant n'était autre que Monsignor Radini Tedeschi, le très sympathique directeur actuel du pèlerinage italien à Lourdes, et chanoine de Saint-Pierre. Quant à son servant improvisé, il était de vingt ans plus âgé et avait un autre nom.

Il faisait alors la gloire du siège de Mantoue et se nommait Mgr Sarto.

Comment passer sous silence cette autre anecdote charmante qu'a racontée, dans *Le Correspondant*, le comte Joseph Grabinski.

Une des sœurs de Mgr Sarto, chargée de la surveillance de la cuisine, s'aperçut un jour que le pot-au-feu avait disparu. Toute troublée, elle entre dans le cabinet de Monseigneur et lui apprend qu'on vient de lui voler le plat principal du dîner.

« — Que veux-tu, ma chère sœur, il ne faut pas t'en préoccuper. L'auteur du méfait qui te chagrine est certainement le chat.

— Le chat, s'écrie Mlle Sarto, mais c'est impossible ; le pot a disparu également. Et je ne sache pas que les chats...

— Eh bien, ma sœur, il me semble que tu surveilles bien peu la maison. Veux-tu savoir qui a volé le pot-au-feu ? C'est moi !

— Bah !

— Mais oui : que voulais-tu que je fisse ? Un pauvre homme est venu me voir. Il m'a dit que sa femme était malade, alitée, et qu'il n'avait pas d'argent pour lui préparer un bouillon. Alors, je le lui ai donné tout fait. »

Et comme Mlle Sarto ne dissimulait pas un certain mécontentement, Monseigneur, pour la calmer, lui dit :

« — Allez, allez, ne vous agitez pas, reprenez votre calme, le bon DIEU pensera aussi à notre dîner ! »

Le prélat ne fit qu'un assez court séjour à l'évêché de Mantoue, car dans le Consistoire du 12 juin 1893, Léon XIII le créa et le publia cardinal-prêtre de Saint-Bernard-aux-Thermes, et deux jours après le promut à l'important siège patriarcal de Venise, où il resta neuf ans. Cet acte souleva entre le Saint-Siège et le gouvernement italien un nouveau sujet de conflit qui ne laissait pas d'avoir quelque ressemblance avec celui relatif au fameux *Nobis nominavit.*

Voici comment l'expose Mgr Justin Fèvre, dans la *Revue du Monde Catholique :*

On sait que la Vénétie est une des provinces sur lesquelles la souveraineté de la dynastie de Savoie n'est pas contestée ; elle a été cédée, en 1866, par l'empereur François-Joseph d'Autriche à Napoléon III, qui la céda lui-même à Victor-Emmanuel. Le gouvernement italien, inspiré par le jacobinisme crispinien, revendiqua pour la *Consulta* le droit de nomination au patriarcat de Saint-Marc. Léon XIII ne voulut pas céder et le gouvernement italien priva le patriarche de l'*exequatur* de la jouissance des revenus temporels.

Le gouvernement italien se prétendait, en effet, héritier des privilèges concédés par les pontifes romains à la République de Venise. Parmi ces privilèges, figurait la nomination du patriarche. Le Saint-Siège apostolique établit dûment que le patriarcat de Venise n'était que la continuation de l'illustre patriarcat d'Aquilée, aujourd'hui aboli, et que le droit de nomination concédé par les pontifes, du temps de saint Laurent Giustiniani, avait été un privilège gracieusement offert à la République, mais non transmis à d'autres.

En présence de l'opiniâtreté avec laquelle le gouvernement italien prolongeait son refus, le patriarche de Venise, ému par la pensée des intérêts religieux en souffrance, se résolut à un acte extrême : il écrivit au garde des sceaux Santamaria une lettre énergique pour réclamer le respect de ses droits ; le gouvernement italien ne s'attendait pas à cette démarche, qui le fit réfléchir. C'était au moment, d'ailleurs, où Crispi ruminait sa fameuse idylle de conciliation. Sur son intervention et ses conseils, le gouvernement se décida à faire patte de velours et l'*exequatur* fut accordé après plus d'une année d'attente.

La subite volte-face du gouvernement fit dire — ce qu'on répète aujourd'hui — que celui-ci s'était laissé incliner à cet acte de condescendance, parce qu'il avait rencontré en Mgr Sarto un esprit disposé à la conciliation. Le patriarche de Venise ne crut pas digne de lui de relever des ergotages de presse, mais dans la Lettre pastorale par laquelle il annonça la prise de possession de ses fonctions, on remarque ce passage où il dénonce comme « catholiques de mauvais aloi, ces catholiques qui, faisant profession de doctrines communément appelées catholiques libérales, voudraient se mettre d'accord avec les pires ennemis de l'Église, et proclament certaine paix qui serait comme une conciliation entre la lumière et les ténèbres. Ce sont ces esprits-là qui, déplorant comme la cause de tous les maux le dissentiment entre les deux pouvoirs, en rejettent toute la faute sur l'Église, et, dans des choses si importantes, se croyant plus sages que les enseignements de l'antique sagesse, ne veulent pas entendre les avis du Siège apostolique, ni leur reconnaître l'autorité qu'ils ont comme oracles du Ciel. »

Plein de zèle pour les œuvres diocésaines, sage réformateur des abus, le patriarche de Saint-Marc marqua sa carrière patriarcale par la réalisation d'œuvres importantes et grandement profitables aux églises du patriarcat vénitien.

Il se fit également le restaurateur de la pure liturgie, en prescrivant l'emploi du chant grégorien dans toutes les paroisses de son diocèse.

Rappelons, à ce sujet, que ce fut lui qui, le premier, mit en relief le maëstro dom Perosi. Lorsque ce dernier fut nommé directeur des chantres de la chapelle Sixtine, Léon XIII régla provisoirement sa situation, puis ajouta, faisant allusion à Mgr Sarto, alors cardinal, patriarche de Venise : « Quand votre patriarche sera Pape, il disposera le reste ».

A Venise, comme jadis à Salzano, le futur Pape fut si charitable et si oublieux de lui-même, que ses familiers durent veiller doucement à ce qu'il ne dépassât pas toute mesure. Notons que le revenu du patriarcat ne dépassait pas 12.000 fr. Son secrétaire avait dû le soumettre à un régime. Le premier jour du mois, il lui remettait la somme qui pouvait être

dépensée en charité. Son Éminence la trouvait bien petite ; mais le secrétaire faisait valoir des raisons d'économie et de nécessité, et le patriarche ne pouvait lui donner tort. Mais cette somme était liquidée bien avant la fin du mois.

Ce prélat des pauvres, Pape aujourd'hui, s'il s'est acquis par sa bonté, sa simplicité, sa douceur, sa bonne humeur, des sympathies dans le peuple, s'en est attiré aussi dans la haute prélature. On ne lui connaît pas d'ennemis. Tout le monde admirait en lui un sage et un docte, un administrateur ferme et un zélé. « Sarto, disait quelqu'un avant la réunion du conclave, est un homme extrêmement habile ».

Sans se mêler de politique, il n'en réussit pas moins à provoquer à Venisé une coalition qui parvint à gagner la majorité et se rendit maîtresse de la municipalité et du conseil provincial.

L'année dernière, la même coalition eut encore la victoire, et ses partisans se portèrent devant le patriarcat et se livrèrent à une manifestation en faveur du cardinal Sarto. Une personne qui assistait à cette manifestation en a gardé, dit-elle, l'inoubliable souvenir. « Le palais archiépiscopal, écrit-elle, est, vous le savez, au fond de la place Saint-Marc, sur le côté opposé au palais des doges et un peu en retrait ; je ne fus pas peu surpris de trouver, un jour où je passais à Venise, une foule extraordinaire devant ce monument modeste. Je m'informai et j'appris que tout le monde venait manifester en faveur du patriarche. Cette manifestation me parut excessivement curieuse ; c'était une théorie de gens de basse condition qui venaient sans tumulte, avec une sorte de vénération dans le geste, acclamer le patriarche, et, de cette foule, s'échappait cette exclamation : *Vive le patriarche de Barcaioli !* »

On s'explique le succès du cardinal Sarto, quand on saura qu'il a réuni, en une vaste fédération, tous les comités paroissiaux diocésains et autres pour le développement d'une large action sociale et populaire.

Pendant son séjour à Venise, le cardinal Sarto se trouva en présence de circonstances très délicates ; il s'en tira à son honneur et avec un tact infini.

On sait que l'empereur Guillaume II et le feu roi Humbert eurent une entrevue à Venise. Le cardinal patriarche de Venise, réputé intransigeant, n'hésita pas à participer officiellement à la cérémonie occasionnée par cette entrevue. Tout récemment encore, lorsque le roi Victor-Emmanuel III et la reine Hélène visitèrent la « Cité des eaux », Mgr Sarto vint leur rendre hommage ; et le 25 avril dernier, lors de la cérémonie qui eut lieu à l'occasion de la pose de la première pierre du campanile de Saint-Marc, il s'est rencontré avec le comte de Turin.

L'explication de cette conduite réside dans ce fait très simple, et que nous avons signalé plus haut, à savoir qu'en Vénétie, de même que dans les autres provinces appartenant à la maison de Savoie, la souveraineté du roi d'Italie n'est contestée de personne.

A cette cérémonie du 25 avril, le cardinal Sarto prononça un superbe discours, dont voici un passage :

« Je me réjouis avec vous, ô nobles représentants de Venise, de ce que vous vous êtes montrés les descendants non dégénérés de vos ancêtres, qui, convaincus de cette grande vérité qu' « en vain l'on construit, si le Seigneur ne préside pas à la construction », ont voulu que cette cité, chrétienne depuis son origine, fît remonter l'époque de sa fondation au jour où prit cours le mystère de la Rédemption, et ne commencèrent jamais une entreprise sans avoir invoqué sur elle le nom de la Divinité et la protection de Marie. Dans leur esprit religieux, nos ancêtres, unis dans un seul cœur, ont honoré la patrie avec un amour généreux, avec un respect profond ; et, par des actes héroïques, et par ces deux amours, encore plus que par leur sens politique, ils ont accompli des entreprises glorieuses, ils ont conquis la prospérité et la renommée. »

Le cardinal Sarto ne fut jamais un ambitieux ; il voulut rester confiné dans ses travaux apostoliques, uniquement préoccupé de son clergé, de ses séminaristes et des cérémonies du culte ; il ne brigua aucun emploi en vue, dans la diplomatie ou ailleurs, et ne fut, par conséquent, jamais nonce ou internonce.

Léon XIII n'avait pu, sans s'arrêter complaisamment sur lui, voir cet homme à la foi ferme, simple, bon et profondément respectable : il le croyait certainement destiné à la tiare et l'appelait le *Canditato della serenissima.*

On a rapporté à ce propos une anecdote qui est à la fois la preuve des hautes vues de Léon XIII et de la douce modestie de Pie X.

Pendant sa dernière visite au Vatican, le cardinal Sarto vint à parler du respect, de la vénération que les Vénitiens professaient pour le chef de la chrétienté, ajoutant que, nulle part, les vœux en faveur de la longévité et du bonheur du Pape n'étaient plus fervents, ni plus unanimes qu'à Venise.

« Hélas ! fit Léon XIII, nous avons parfois un pressentiment qui nous avertit qu'il faudra bientôt se rendre à l'appel du Seigneur ; mais ce sera sans le moindre regret que nous laisserons à une créature moins indigne l'honneur écrasant de représenter en ce monde l'autorité divine. Au reste, ajouta-t-il, vous nous succéderez peut-être ».

Le cardinal Sarto accueillit ce compliment inattendu avec un étonnement sincère et comme il se défendait, assurant qu'une pareille tâche serait au-dessus de ses forces, le Pontife ajouta : « Nous savons, mon fils, que vous pourriez rendre de grands services à l'Église, car vous possédez des qualités qui vous rendraient précieux pour elle ».

Il y avait dans le peuple vénitien quelque chose des pressentiments qui agitaient Léon XIII, car, lorsqu'il se rendit, le 26 juillet, à Rome, pour assister au Conclave, le patriarche de Venise fut accompagné à la gare par une foule innombrable qui l'acclamait, saluant en lui le successeur du Pape défunt. Et le cardinal, toujours souriant, repoussait ces souhaits et ces vœux, disant simplement, avec cette bonhomie naturelle dont il ne s'est jamais départi : « Je compte si peu être élu, mes amis, que j'ai pris un billet d'aller et retour Venise-Rome ».

Le conclave vient de donner raison à Léon XIII et au peuple de Venise en confiant la tiare à ce prêtre de bonté, de simplicité et de franche bonne humeur, au « Pape de Barcaioli » comme on le désigne maintenant sur le Grand-Canal et sur la place Saint-Marc.

Le gouvernement italien, soucieux de sa bonne réputation, n'a pas voulu, quant à lui, perdre l'occasion de se rendre ridicule, et, sitôt après l'élection du Pape, M. Zanardelli, président du conseil, a adressé aux préfets la dépêche suivante :

« Le nouveau Pontife n'a communiqué aucunement son » élection ; partant je vous informe que les fonctionnaires de » l'État ne peuvent pas intervenir dans les fêtes ecclésiastiques » qui pourront être célébrées à l'occasion de cette élection. »

L'*Italie* approuve chaudement la dépêche de M. Zanardelli. « Les puissances, dit-elle, sont unanimes à reconnaître le tact que l'Italie a montré pour assurer la liberté du Conclave et de la proclamation du nouveau Pape ; le Pape, à tout cela, répond par un manque de déférence et de courtoisie envers le gouvernement et la nation. M. Zanardelli, pour sauvegarder la dignité de l'État, a donc dû ordonner aux fonctionnaires d'ignorer une élection que le Vatican a voulu faire ignorer au gouvernement ».

Ces Italiens sont plaisants. Ils ont volé les États du Pape et ils voudraient que le spolié leur fît des politesses !

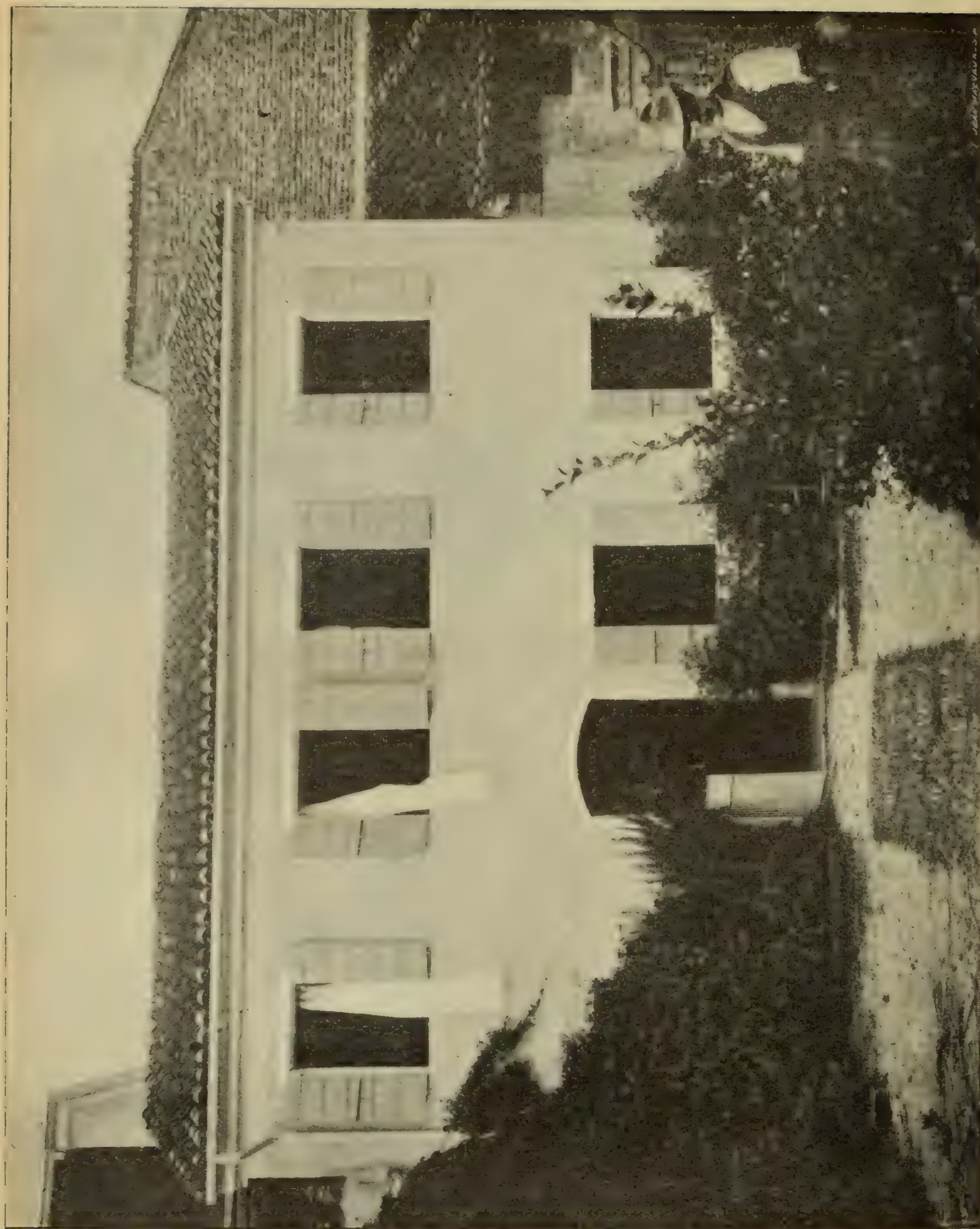
Ils veulent se faire un mérite de n'avoir pas entravé le Conclave : ils n'auraient pas osé agir autrement, car les puissances seraient intervenues !

S. É. le cardinal Gibbons a levé un coin du voile qui abrita les délibérations du Conclave :

« A chaque scrutin, le cardinal Sarto voyait s'élever le nombre des suffrages sur son nom. Chaque fois il prit la parole, suppliant le Sacré Collège de renoncer à l'élire. Sa voix tremblait, ses yeux brillaient, des larmes couvraient sa figure. A chaque scrutin, il s'attachait à faire ressortir tous les titres qui lui manquaient pour la fonction papale. Eh bien ! voulez-vous le croire ? ce furent précisément ces discours, tout pénétrés d'humilité et de sagesse, qui lui attirèrent davantage la faveur du Conclave. Ses paroles nous le faisaient mieux apprécier que ce que nous avions appris par ses actes et par les personnes qui le connaissaient. La veille de son élection, quand j'allai dans la soirée le voir pour tâcher de vaincre ses résistances, d'autres cardinaux m'avaient précédé : je conçus l'espérance qu'il finirait par se résigner. »

RIESE. — CHAMBRE OU NAQUIT PIE X.

TOMBOLO. — ÉGLISE PAROISSIALE DONT PIE X FUT CURÉ.



LA MAISON NATALE DE PIE X, A RIESE. (Côté du Jardin.)

Le cardinal Ferrari, archevêque de Milan, a rapporté aussi la conversation qu'il eut avec le cardinal Sarto, quand l'élection de celui-ci devint inévitable.

Le cardinal Sarto objectait la lourde responsabilité et les difficultés extrêmes de la situation. « Ces difficultés mêmes, répliqua le cardinal Ferrari, sont pour vous une raison d'accepter. Vous voulez retourner à Venise, mais vous y retournerez avec le remords cuisant d'avoir refusé une charge imposée par DIEU. Vous dites qu'il y a des responsabilités redoutables, mais votre responsabilité sera bien plus lourde quand vous paraîtrez devant DIEU, ayant repoussé l'accomplissement d'un devoir ».

Et, comme le cardinal Sarto objectait sa santé, l'archevêque de Milan reprit : « Je vous redirai le mot de Caïphe : Il faut qu'un homme meure pour tout son peuple ! »

Empruntons encore à S. E. le cardinal Gibbons la fin de son récit relatif au Conclave, et dans laquelle il s'explique sur le « veto » autrichien au sujet duquel il a été fait tant de bruit :

« Tous les cardinaux étaient persuadés, dit-il, que l'Autriche aurait fait obstacle, mais par voie indirecte, à l'élection du cardinal Rampolla ; personne ne s'attendait à voir s'affirmer le veto. Aussi, quand on vit le cardinal de Cracovie se lever et déclarer qu'il parlait au nom de l'Empereur, le Sacré-Collège demeura stupéfait de tant d'audace. Aussitôt firent explosion les protestations solennelles et indignées.

» Du reste, à part cet incident, le spectacle intérieur du Conclave a été admirable et édifiant. On y a constaté un ordre, une concorde, un désir de pourvoir au seul bien de l'Église, une absence d'ambition et d'intrigues que le public ne pouvait s'imaginer.

» Le résultat a été digne de cette noble attitude. Nous en sommes récompensés par l'accueil qui a été fait universellement à notre élu, ou à mieux dire, à l'*Élu de Dieu.* »





CHAPITRE II

PORTRAIT DE PIE X

PORTRAIT PHYSIQUE. — PORTRAIT MORAL : BONTÉ ET FERMETÉ : *fortiter et suaviter.* — OPINION DE L'*Osservatore cattolico.* — QUELQUES TRAITS DE L'HUMILITÉ DU PONTIFE. — « SERA-T-IL UN PAPE POLITIQUE OU UN PAPE RELIGIEUX ?... IL SERA UN BON PAPE. » — OPINION DU *Journal des Débats.* — POURQUOI LE NOM DE PIE X ? DÉCLARATION DU CARDINAL VINCENZO VANNUTELLI, ET EXPLICATIONS DE LA *Voce della Verita.* — « C'EST NOTRE PAPE : IL EST FILS DU PEUPLE ! » — « *È tanto buono, sa !* » — LA CHARITÉ DU CARDINAL SARTO. — CE QU'EN DIT *La Croix.* — LE CARDINAL SARTO ET LA « PEINTURE LIBRE ». — SOUVENIRS DE S. G. VAN DEN BRANDEN DE REETH, ARCHEVÊQUE D'ERYTHRÉE. — PIE X LIT ET COMPREND PARFAITEMENT LE FRANÇAIS. — *Ignis ardens.* — LES ARMOIRIES DE PIE X.

NOUS venons de suivre le nouveau Pape dans sa vie sacerdotale et épiscopale ; son caractère nous est apparu toujours d'accord avec lui-même.

L'homme, au physique, — dit Mgr Fèvre dans la *Revue du Monde catholique,* — ne contredit rien de l'homme dont les hautes qualités morales nous sont maintenant connues. Le nouveau Pape est de haute taille, d'allure simple et belle, sachant attirer et retenir l'attention, autant par ses manières que par la sympathie qui s'échappe de toute sa personne. Les yeux sont d'un bleu clair, tirant plutôt sur le gris vert, pleins de bonté ; au-dessus du front, qui est très large, sont relevés de grands cheveux tout blancs.

Le Pape Pie X est un orateur plein d'abondance, à la parole nette, franche, faite de chaleur, de lumière et de musique. Ceux qui l'ont entendu à Venise, gardent encore à l'oreille l'écho de cette éloquence qui, de la chaire de Saint-Pierre, va maintenant tomber sur le monde catholique, pour lui faire entendre la parole infaillible qui relève et qui sauve.

La fermeté énergique et la ténacité de fer dans le maintien des

principes, s'allie chez lui à une captivante douceur de manières et à la plus exquise courtoisie de formes. La devise qui correspond le mieux au caractère de Pie X est : *Fortiter et suaviter.*

L'*Osservatore cattolico*, journal auquel Mgr Sarto a marqué une particulière prédilection, écrit ceci :

La figure de Pie X respire une sérénité souriante et aimable ; son esprit est prompt à égayer la conversation d'un compliment délicat ou d'un mot spirituel et fin. Ceux qui l'ont entendu dans un cercle intime ont admiré sa parole relevée sans affectation, la charité de ses jugements, l'accent paternel de ses conseils quand il parlait aux jeunes.

Les témoignages de tous ceux qui ont approché le nouveau pontife, avant et depuis son avènement, s'accordent d'ailleurs à noter sa simplicité et son affabilité.

Dans une de ses premières audiences, Pie X recevait Pio Oreglia di Santo-Stefano, un parent du cardinal, qui est conseiller provincial de Cuneo, et le comte de Malatesta, conseiller communal de Rome. A ces deux notables catholiques le Pape a dit, avec sa manière familière et pittoresque : « A Venise, il s'agissait de conduire une petite gondole sur la lagune ; maintenant ma mission est plus grave et complexe : j'ai à conduire un grand navire de guerre. Mais j'ai confiance que Dieu m'aidera. »

Un député et journaliste italien bien connu, M. Ferruccio Macola, qui a fait campagne avec le cardinal patriarche pour rétablir la prépondérance du parti conservateur dans la municipalité de Venise, commence le portrait de Giuseppe Sarto en citant de nombreux propos qui marquaient sa crainte d'être appelé au suprême honneur ecclésiastique.

A la station de Mestre, l'archiprêtre était venu pour présenter des vœux : le cardinal se hâta de lui répondre : « Ne me souhaitez pas le pontificat, mon cher archiprêtre : sous le lourd fardeau je mourrais en trois ans... »

Elle était vraie et sincère, cette préoccupation de Giuseppe Sarto, qui, actif et encore vigoureux, porte sur sa figure sympathique et toujours empreinte d'une douce dignité, les signes d'une fatigue précoce.

Le publiciste vénitien apprécie sans panégyrique, mais,

comme il semble, avec justesse, le caractère et l'esprit du nouveau Pape.

Cette sérénité d'âme, cette mesure dans le jugement, cet équilibre d'esprit n'est pas d'un homme vulgaire. Giuseppe Sarto se connaît lui-même et sait jusqu'à quel point il peut compter sur sa propre capacité, sur son intellectualité personnelle.

On se tromperait donc si l'on croyait que son admirable bonté et sa douceur de caractère ou son manque d'expérience dans l'art de la diplomatie et le gouvernement supérieur de l'Église, peuvent faire de lui un docile instrument dans les mains d'autrui. Dans son jugement droit et tranquille, le nouveau Pape saura découvrir des hommes et des directions...

La *Nouvelle Presse libre* a publié une lettre de son correspondant romain dont nous extrayons les lignes suivantes :

Sera-t-il un Pape politique ou un Pape religieux ? La question ne se laisse point décider sous cette forme. Il sera un bon Pape. On ne dira jamais de lui : « Il a fait ceci pour plaire à la France, cela pour plaire à l'Allemagne ». A cet égard, il saura éviter jusqu'à l'apparence de partialité politique ; on peut en être sûr. Ce sera un doux, un bienfaisant Pontife, mais aussi, contre les abus du clergé politicien, un Pape sévère, inexorable.

C'est aussi ce que l'on écrit de Rome au *Journal des Débats :*

Les libéraux le connaissent comme un adversaire de leurs idées et de leurs projets : lors des récentes élections de Venise, il interdit aux fidèles de son diocèse de séparer la cause des catholiques de celle des conservateurs, et assura ainsi, pour une grande part, le triomphe d'un parti rebelle à toute réforme économique. S'il représente quelque chose, c'est donc avant tout l'esprit traditionnel, conservateur et religieux : et le nom qu'il a choisi paraît être un symbole de son caractère et un gage de ses intentions.

*
* *

On a beaucoup épilogué sur la signification qu'il fallait attacher au choix du nom de Pie, fait par le nouveau Pontife ; ceux qu'il gênait ont pris à tâche de dérouter l'opinion et d'écarter la grande image — qu'ils jugent inopportune — de Pie IX.

Dans une interview, le cardinal Vincenzo Vannuttelli a

déclaré : « Le nouvel élu a pris le nom de Pie à cause des saints Papes qui ont porté le nom de Pie, spécialement Pie IX, que le cardinal Sarto a beaucoup connu, beaucoup aimé, et dont il admirait par-dessus tout la fermeté d'âme, au milieu des plus douloureuses et des plus cruelles épreuves. »

D'autre part, la *Voce della Verita*, dont on sait les attaches au Vatican, a publié les explications suivantes :

Le beau nom de Pie X a été choisi par le Saint Père dans les circonstances suivantes, ainsi que Sa Sainteté elle-même l'a rapporté à quelques personnes qui avaient eu l'honneur de la connaître à Venise, et celui d'être reçues par Elle, au jour même de son élection.

Le Souverain Pontife s'était d'abord proposé de prendre le nom de Benoît XV en l'honneur de son compatriote de Trévise, le bienheureux Benoît XI, Nicolas Boccasini, Dominicain, mort en 1304, et dont la fête se célèbre le 7 août.

Outre ces coïncidences matérielles d'origine et de date, Sa Sainteté voulait honorer la mémoire de celui qui, dès son cardinalat, fut le fort et constant défenseur (même à la journée douloureuse d'Anagni) du Souverain Pontife Boniface VIII, dans la lutte contre Philippe-le-Bel, tyran de l'Église et du peuple de France.

Mais ensuite le Saint Père a préféré choisir un nom qui rappelât de plus près la défense inébranlable du Saint-Siège et de l'Église, et réfléchissant que, depuis le début de la Révolution, les Pontifes romains qui portèrent le nom de Pie (Pie VI, Pie VII, même Pie VIII dans son règne si court, et Pie IX), eurent à lutter contre la même Révolution triomphante, Sa Sainteté, qui commence son pontificat *sub hostili dominatione constitutus*, puisque le Pape et l'Église sont victimes de la puissance de la Révolution, a mieux aimé adopter le nom de Pie X.

Que ce nom soit un présage de victoire au nouveau Pontife après Pie IX, comme il le fut à Pie VII après son prédécesseur de même nom, l'inoubliable martyr de la Révolution française.

Cet article a eu le don de mettre en fureur les feuilles quirinalistes ; par contre, le peuple de Rome sait un gré infini au Pape d'avoir pris le nom de Pie X. Ce nom de Pie est doux aux lèvres des Romains. Cela eut presque suffi pour rendre populaire l'élu du 4 août. Le peuple, d'ailleurs, dit avec un contentement inexprimable : « C'est un des nôtres ; c'est notre Pape. Il est fils du peuple. »

* * *

Les humbles origines du Souverain Pontife, son enfance

pauvre (il marchait pieds nus pour préserver ses chaussures), son adolescence et sa jeunesse laborieuse, son modeste ministère de curé de campagne pendant plusieurs années, de charmantes anecdotes, les traits de la charité, de la bonhomie et de l'humilité de Pie X, tout cela est répété avec joie par les ouvriers et les pauvres gens.

Ses parents étaient de pauvres artisans — écrit dans le *Correspondant* le comte Joseph Grabinski — et Joseph Sarto, devenu évêque, patriarche et cardinal, n'a jamais rougi de son origine. Au contraire, il aimait qu'on sût que sa famille était modeste, et ceux qui allaient lui rendre visite, pouvaient remarquer dans son salon, les portraits de son père et de sa mère vêtus du vieux et pittoresque costume d'autrefois. Mais s'il aimait à faire constater son humble origine, il se gardait bien de s'en vanter. Il n'avait pas l'orgueil du plébéien parvenu. Il rendait hommage à son père et à sa mère, avec une touchante simplicité fort éloignée du mauvais goût de certaines poses, qui ne représentent que trop l'aristocratie à rebours.

Devenu évêque de Mantoue, il appela près de lui deux de ses sœurs qui n'étaient point mariées. Elles ne changèrent pas de costume, et à Mantoue, comme plus tard à Venise, les sœurs du prélat se distinguaient par la simplicité de leurs toilettes, semblables à celles des paysannes aisées. Elles ne portèrent jamais de chapeaux, couvrant leur tête avec le voile traditionnel dans les humbles classes de la population vénitienne. C'est la preuve manifeste qu'il n'y avait rien d'affecté dans la modestie et la vie sans faste du futur pape.

C'est bien ce que fait ressortir aussi le passage suivant d'une lettre adressée à *La Croix* par son correspondant romain :

Il est arrivé que la modestie de son origine l'a rendu plus proche du peuple, et que, grâce à la bonne et franche simplicité de ses manières, il ne s'en est jamais séparé. Son exquise distinction sacerdotale, parfum de sa vertu, l'a rendu sympathique à toutes les classes de la société ; et son humilité mit toujours à l'aise quiconque eut à traiter avec lui, car l'on eût dit qu'il était uniquement au service de ceux qui avaient recours à ses conseils. Aussi est-il difficile de s'imaginer la popularité dont son nom est entouré en ce pays. Il y a dans le sentiment avec lequel on parle de lui, autre chose qu'une certaine fierté de clocher : c'est une affection profonde qui vibre dans la voix des interlocuteurs. Et si l'on cherche la raison de cette sympathie si universelle, on n'obtient d'abord qu'une réponse : « *È tanto buono, sa !* C'est que, voyez-vous, il est si bon ! »

La bonté est chose si délicieuse qu'elle suffirait à expliquer cette popularité. Mais quand on va au fond des choses, on voit bien qu'en Mgr Sarto il y avait davantage : il y avait un jugement extrêmement

sûr, une intelligence pénétrante — une de ces intelligences « intuitives » qui vont tout de suite au cœur des questions les plus compliquées, — un tact infini, qui lui attachait invinciblement et définitivement quiconque avait eu affaire à lui.

C'est que Pie X est essentiellement pasteur. Il a toujours été tout entier à son troupeau. « Il consume plus d'huile la nuit au travail que de vin à table », disait ces jours-ci son serviteur. Et un des principaux ecclésiastiques du pays de Trévise nous rapportait des traits touchants de l'inépuisable charité du nouveau Pontife.

Dans la dernière paroisse qu'il régit comme curé, ses revenus pouvaient être évalués à 6 ou 7.000 francs par an, chiffre considérable pour l'Italie. Il lui fallut, après son départ, acquitter une dette de 3.000 francs qu'il avait contractée pour les pauvres.

Un jour, un riche ami lui fit don d'une tabatière d'or. Peu de temps s'écoula avant que la tabatière ne fût au Mont-de-Piété : les œuvres, les pauvres avaient absorbé toutes les ressources du pasteur.

Au reste, cette charité illimitée, on comprend bien que l'amour des âmes l'anime. Pie X aima partout son troupeau : il en fut partout aimé. Maintenant qu'il est devenu le pasteur des pasteurs, il attirera à lui les peuples entiers par sa douceur, son zèle, son aimable et souriante charité.



Oui, Pie X est bien absolument un homme d'église, un pasteur des âmes. Il n'a jamais quitté sa chère Vénétie, n'a pas une seule fois passé la frontière italienne et n'est venu à Rome que pour les visites *ad limina*. Ami intime du cardinal Parocchi, ayant la même manière de voir, il nous présage un pontificat de recueillement, de progrès intérieur dans l'Église.

Ainsi que le fait remarquer *La Croix*, « ce qui frappe tout d'abord dans le nouveau Chef de l'Église, c'est qu'il a passé successivement par tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique. »

Curé de Tombolo, puis de Salzano, — chanoine, primicier, chancelier, vicaire général à Trévise, — évêque de Mantoue, — patriarche de Venise, — il connaît à fond, par son expérience personnelle, les joies, les tristesses, les difficultés, les besoins et les devoirs des pasteurs.

Avec quelle confiance iront donc à lui tous ceux qui, dans les circonstances difficiles des temps actuels, travaillent à l'œuvre apostolique dans le monde entier !

Au reste, il ne faudrait pas croire que cette bonté affaiblisse en lui les qualités de fermeté et d'énergie si nécessaires au gouvernement.

Il en a donné maintes preuves dans la surveillance vigilante de la

discipline ecclésiastique, dans ce conflit de l'*exequatur* pour le siège de Venise, et dans toute son administration.

Personnellement, il nous souvient que nous trouvant à Venise à l'époque de l'Exposition qui eut lieu dans cette ville, nous ne pûmes pas visiter la section de peinture, parce qu'un tableau profondément immoral y ayant été exposé, contre la volonté du patriarche, celui-ci usa de son autorité et interdisit l'entrée de cette salle, afin de venger la morale outragée.

* * *

Mgr Van den Branden de Reeth, archevêque d'Erythrée, qui a beaucoup connu le cardinal Sarto, « interviewé » par un rédacteur du *Journal de Bruxelles*, lui a raconté d'intéressants souvenirs :

Mgr Sarto — a-t-il dit — me faisait un peu l'effet d'un bon doyen, pieux, docte, affable et très simple. Il s'entendait merveilleusement à l'administration épiscopale. Le patriarcat de Venise est admirablement organisé. Le cardinal Sarto y était vénéré au point que l'autre jour, à son départ pour Rome, le peuple vénitien ayant en quelque sorte le pressentiment de ce qui allait se passer, voulait l'empêcher de partir.

— On a dit, Monseigneur, que le cardinal Sarto ne savait pas le français; on a dit aussi qu'il le savait très bien. Que faut-il en croire ?

— J'ai pu en juger tout à l'aise, chez Mgr de Neckere, que nous connaissions bien tous deux. Le patriarche de Venise comprend à merveille le français ; il le lit très couramment ; seulement, il ne le parle pas. Il lui manque l'usage ; cela viendra, vous verrez. Il en sera de lui, sous ce rapport, comme de Léon XIII.

— Léon XIII prit-il, étant pape, des leçons de français ?

— Parfaitement. J'ai même eu l'honneur très grand d'être son professeur, ou plutôt un de ses professeurs. Il fit des progrès remarquables jusqu'à parler notre langue à la perfection. Il eut toujours des difficultés de prononcer les *u*. Il a dit longtemps « j'ai vou » pour « j'ai vu ». Il parlait lentement, le mot se montrant parfois réfractaire ; mais il parlait bien.

— On a dit, Monseigneur, que Léon XIII avait annoncé au cardinal Sarto qu'il lui succéderait. Puis-je demander à Votre Grandeur ce qu'il faut croire de cette allégation ?

— Léon XIII voyait de loin. Il peut avoir dit à Mgr Sarto en lui confiant quelque charge : « Vous serez peut-être mon successeur », comme il a dit à Mgr Gotti en l'envoyant en Amérique : « Il est bon que vous voyiez le monde, que vous vous rendiez compte par vous-même de toute sorte de choses. Qui sait ? Vous serez peut-être mon successeur. » Il l'a dit encore au cardinal Vannuttelli qu'il voulait envoyer à l'archevêché de Bologne.Le cardinal Vannuttelli n'avait fait

que des nonciatures. Le Saint Père voulait, présume-t-on, lui faire connaître le ministère, pour le cas où il deviendrait Pape.



Pour terminer cette galerie de portraits du nouveau Pontife, reproduisons encore les réflexions que le correspondant romain de *La Croix* envoyait à son journal, le jour de la cérémonie du couronnement.

Pie X a paru à son peuple comme l'image vivante de la piété, de l'humilité, de la bonté paternelle.

Mais ce doux est un fort, et ce François de Sales, que DIEU a élevé malgré lui sur le trône du prince des Apôtres, est embrasé d'un zèle invincible.

Le patriarche de Venise jurait au CHRIST, lors du Congrès Eucharistique de Venise, de ne point se reposer avant d'avoir établi son règne non seulement sur les individus, non seulement sur les familles, mais sur la société tout entière. Le CHRIST, qui lui avait formé cette âme d'apôtre universel, l'a pris au mot : il en a fait son Vicaire.

La presse sectaire voudrait diminuer Pie X, en insistant sur ses qualités mêmes de bonté et de modestie. Elle affecte d'ignorer que ce modeste a donné les preuves d'un rare talent de gouverner les hommes, comme elle avait feint de croire qu'en Léon XIII le politique avait éteint le pasteur ! Sophismes et manœuvres ! Léon XIII, en mourant, a pu affirmer que toute sa politique avait eu pour but de restaurer le règne du CHRIST. Sur la chaire de saint Pierre comme dans son patriarcat de Venise, Pie X saura montrer au monde par ses œuvres ce qu'un modeste peut faire pour la gloire du CHRIST.



Et, puisque nous avons expliqué les motifs pour lesquels le cardinal Sarto choisit le nom de Pie X, disons aussi quelles armoiries il s'est choisies.

N'ayant point d'écusson de famille, Pie X dut se faire des armes quand il fut nommé évêque de Mantoue. Elles n'eurent pas de prétentions héraldiques : une ancre sortant des flots agités, une étoile d'or rayonnant dans le ciel bleu lui suffirent. L'ancre avec ses trois branches signifie les trois vertus théologales, seule ancre de salut pour qui navigue sur la mer du monde et veut arriver au port de l'éternelle patrie. L'étoile d'or est la personnification de Marie, étoile de la mer. Elle a cinq pointes marquant ses cinq privilèges et dignités :

Immaculée dans sa Conception, Pleine de grâces, Mère de Dieu, Corédemptrice, Reine du ciel et de la terre.

Quand l'évêque de Mantoue s'assit sur le trône patriarcal de Venise, il se conforma à la coutume adoptée par ses prédécesseurs, et chargea son écusson des armes de cette ville, le lion de l'évangéliste saint Marc. C'était un témoignage officiel de l'union mystique du pasteur et de son diocèse.

Élu Pape, ce lien naturellement se brisait, et l'écusson de l'évêque de Mantoue seul devait rester peint au-dessous de la tiare et des clés en sautoir. Mais le Pape ne voulut point abandonner son patriarcat de Venise. Il suivait en cela l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs au trône pontifical, et il avait un motif tout particulier de le faire. Ne voulant point donner au gouvernement italien l'occasion de renouveler le conflit que M. Crispi avait soulevé lors de sa préconisation au siège de Venise, Pie X résolut de garder le patriarcat et de sacrer, pour y remplir les fonctions pontificales, un prêtre qui serait son vicaire général. Gardant le patriarcat de Venise, il devait en conserver le sceau dans ses armes. C'est le motif pour lequel on voit dans les armes pontificales, en chef, le lion de saint Marc se détachant en or sur fond d'argent. Réglementairement, le fond devrait être rouge, en vertu de l'axiome héraldique qui ne veut pas métal sur métal ou couleur sur couleur. Peut-être a-t-on voulu par l'or et l'argent rappeler les couleurs actuelles pontificales, qui sont précisément le blanc et le jaune.

Les armes de Pie X sont donc maintenant officiellement fixées et se blasonnent ainsi :

« D'azur à l'étoile à cinq pointes d'or dominant les flots de la mer d'où émerge à sénestre une ancre à trois branches au naturel ; en chef, de Venise, au lion de saint Marc d'or sur champ d'argent. »



CHAPITRE III

APRÈS LE COURONNEMENT. QUELQUES TRAITS DU CARACTÈRE DE PIE X

LA SIMPLICITÉ DE PIE X. — « SURTOUT, NE FAITES PAS TROP BEAU ! » — L'ASCENSEUR DU VATICAN. — L'APPARTEMENT DU PAPE. — PROMENADES-AUDIENCES. — LA JOURNÉE DU PAPE. — SES PREMIERS ACTES APRÈS SA NOMINATION. — LE CARDINAL HERRERO Y ESPINOZA. — LETTRE A MONSEIGNEUR MION, VICAIRE GÉNÉRAL DE VENISE. — NOMINATION DE MONSEIGNEUR CAVALLARI. — « MAIS, SAINT PÈRE,... JE NE SUIS PAS PRÉPARÉ. » — LETTRE DE REMERCIEMENTS A LA GARDE PALATINE. — « HIP ! HIP ! HURRAH !... »

Le Pape, quand il était à Venise, se levait à cinq heures tous les matins, été comme hiver, et, après avoir dit la messe vers six heures, il s'en allait, en gondole de louage ou par le « vaporetto », au Lido, toujours accompagné de son secrétaire, Mgr Bressan.

Il rentrait à l'archevêché vers huit heures, toujours de bonne humeur et accueillant pour tous. A midi, il déjeunait d'un repas frugal, dont le « risotto coi pioci » (le riz avec des moules) était le plat de résistance, au moins trois fois par semaine, et que préparaient les trois sœurs du patriarche, ces sœurs qui, restées campagnardes, recevaient le 4 août dernier par téléphone la nouvelle de l'élection de leur frère et qui, après avoir cru d'abord à une plaisanterie, eurent ensuite ce cri du cœur : « Mon Dieu ! nous ne le reverrons plus ! » Et, comme, quelques instants après, don Carlos insistait pour leur présenter ses hommages et ses félicitations, les excellentes femmes l'accueillirent comme elles étaient, — en tablier et en pantoufles.

« Le hasard — écrit Mgr Justin Fèvre — m'a fait visiter, il y a deux ans, la maison où naquit Pie X. C'est presque une

chaumière, portant pour toute indication le numéro 5 ; elle est tout près de l'auberge des « Due Spade ». Personne ne l'habite plus, le mobilier en est des plus sommaires. Dans une pièce, le lit, la commode, un prie-Dieu, un lavabo ; dans la chambre où le Pape vint au monde, quelques sièges, et au mur des images de piété. » C'est peut-être par un retour du cœur vers cette humble maisonnette que le Saint Père disait, le lendemain de son élection, aux architectes et aux tapissiers du Vatican chargés d'aménager les appartements pontificaux, au-dessus de ceux qu'occupa si longtemps Léon XIII :

« Surtout ne faites pas trop beau, et pas de miroirs ! »

Cette horreur native du luxe l'a déjà fait renoncer à la « portantina» et à la « sedia gestatoria », qu'il n'emploiera que dans les grandes cérémonies publiques. Il semble vouloir supprimer tout cérémonial superflu.

Le 5 août, après la réception du corps diplomatique, il a pris l'ascenseur pour regagner ses appartements ; les deux gardes-nobles qui avaient accompagné le Saint Père ont escaladé les escaliers à grandes enjambées, afin d'arriver, sur le palier du troisième étage, à temps pour rendre les honneurs. Pie X les a reconnus et, d'un air peiné, leur a dit :

« *Ragazzi*, il ne fallait pas vous dépêcher comme cela ! Par cette chaleur, on peut prendre mal. »

* * *

Pie X s'est destiné, pour sa propre habitation, les quatre petites pièces assez basses, situées au-dessus de l'appartement de Léon XIII et faisant partie d'une espèce d'entre-sol entre les deuxième et troisième étages. C'est là qu'habitait Mgr Angeli, camérier secret de Léon XIII, et que reposaient le docteur Lapponi et Centra durant la maladie du pontife.

Le Pape, qui veut conserver ses habitudes de simplicité, y a fait installer un mobilier fort modeste, pour un cabinet de travail, une chambre à coucher et une salle à manger, et c'est tout. Un petit escalier met ces pièces en communication avec l'appartement au-dessous qui sert pour les grandes et les petites audiences. Là se trouve l'apparat qui convient à la dignité pontificale. Cet arrangement permet au Pape de sortir de son appartement sans être obligé de passer par les grandes

antichambres, de pouvoir aller et se promener dans le palais à sa guise et sans escorte.

Un autre changement encore plus important, est le transfert de la secrétairerie d'État au premier étage, et au-dessous de l'ancien appartement de Léon XIII. Cette innovation sera appréciée de tous ceux qui ont à traiter avec la secrétairerie d'État. Pour arriver à l'ancien secrétariat, il fallait gravir non moins de 300 marches : l'ascenseur étant réservé aux ambassadeurs et à quelques privilégiés.



Pie X a gardé les habitudes de vie simple et laborieuse qui ont fait de lui un pasteur des âmes modèle, dans les paroisses où il fut curé, à l'évêché de Mantoue et au patriarcat de Venise.

Dans la matinée, après une promenade aux jardins du Vatican, Sa Sainteté reçoit les cardinaux préfets des Congrégations romaines et les divers chefs de service. La soirée est ordinairement réservée à la réception d'autres personnages. Le Pape se promène alors dans la Galerie des Cartes géographiques et parle avec la plus paternelle bonté à tous ceux qui se trouvent sur son passage. Si quelqu'un a quelque chose de confidentiel à lui dire, Sa Sainteté le prend à part et cause en marchant. Si c'est un personnage de haute marque, le Souverain Pontife se retire avec lui au fond de la galerie, où un petit trône a été dressé. Le Pape s'assied et son interlocuteur s'entretient quelques moments avec lui, mais bien rarement debout, car le Saint Père invite presque toujours ceux qu'il reçoit à s'asseoir sur un tabouret qui est à côté du trône. Ces promenades-audiences sont très goûtées, attendu qu'elles permettent de jouir plus longtemps de la vue du bon et aimable Pape et suppriment l'ennui des antichambres ; elles ont, d'autre part, l'avantage de permettre au Souverain Pontife de prendre de l'exercice, chose indispensable à un homme habitué aux longues courses à pied, aux chevauchées dans le Mantouan et aux promenades en gondole dans la lagune vénitienne.

Dans les audiences qu'il a accordées, durant les premiers jours de son élection, aux membres de l'aristocratie et à un

nombre considérable de visiteurs, il s'est montré d'une patience inlassable. Il a béni tous les chapelets, croix et objets de piété qu'on lui tendait. Il a distribué plusieurs autographes aux personnes de son entourage. Enfin, deux ou trois fois, au mépris de l'étiquette, il a relevé les dames qui s'agenouillaient ; il a même eu un geste pour reconduire jusqu'à la porte de la salle du Trône le baron d'Antas, doyen du corps diplomatique accrédité près le Saint-Siège.

Autant qu'il était possible, il a confirmé dans leurs charges tous les fonctionnaires et employés de l'entourage de S. S. Léon XIII. Il a tenu seulement à réserver quelques petites places à d'humbles prêtres dont il a su apprécier les qualités et les vertus à Mantoue et à Venise.

*
* *

La Difesa, journal de Venise, à l'existence duquel Pie X s'est tant intéressé durant son patriarcat à Venise, a reçu de M. Fornari, son correspondant au Vatican, des détails précis sur la vie quotidienne du Saint Père, depuis son élévation au Pontificat :

Pie X est très matinal. Quand *l'aiutante* de chambre, le jeune Sili, entre le matin, peu après 5 heures, dans la chambre du Pape, celui-ci est déjà debout, le plus souvent. Dès que Sa Sainteté est levée, elle récite le bréviaire.

Après 6 heures, le Pape dit la messe dans le petit oratoire, improvisé le lendemain de son élection. Cet oratoire se trouve en face de la fenêtre. L'autel est entouré d'un tapis, qui va jusqu'à la moitié de la pièce ; un prie-Dieu et un fauteuil en bois doré sont placés devant l'autel. Au plafond est suspendue une lampe en cristal de Venise, de la cristallerie de Murano.

La messe est généralement servie par le secrétaire privé de Sa Sainteté ; après la messe, le Pape se met sur le prie-Dieu pour assister à une messe d'action de grâces. Ensuite le Saint Père prend son premier déjeuner consistant en une tasse de café au lait.

La matinée passe vite. Si la chaleur n'est pas excessive, Pie X descend au jardin où il aime faire une longue promenade à pied, pendant laquelle il fait la conversation avec le camérier secret participant et l'*esente* de la garde-noble, qui sont du service du jour.

Le Saint Père ne manque jamais de se rendre à la grotte de Notre-Dame de Lourdes pour prier ; il l'a fait tout particulièrement ces jours-ci, voulant s'associer en esprit au pèlerinage des catholiques italiens au célèbre sanctuaire dédié à la Sainte Vierge, en France.

La promenade ne dure pas au delà d'une heure. Dans son cabinet l'attend la correspondance du jour, toujours fort nombreuse et dont le Pape s'occupe lui-même. Puis il reçoit les rapports des Sacrées Congrégations et prononce, sur toutes ces importantes questions si compliquées, son jugement éclairé.

Pie X ne peut pas souffrir la négligence, le défaut d'ordre, de régularité, d'exactitude.

Ensuite vient le tour de Mgr Merry del Val, pro-secrétaire d'État, et le Pape s'occupe alors des relations avec les gouvernements étrangers. Puis c'est le tour des audiences rotales, officielles et privées. Les cardinaux, les préfets des Sacrées Congrégations, les secrétaires et les fonctionnaires, ainsi que le majordome, ont des audiences rotales à jour fixe. Ce qui fatigue surtout le Pape, ce sont les audiences spéciales, qu'il accorde avec une certaine largesse.

Pie X s'entretient avec tous, les questionne, les réconforte, les encourage et les bénit.

L'affabilité du Pape lui a gagné tous les cœurs. Ceux qui l'approchent en parlent comme d'un père.

Peu après midi le Pape dîne *(prenza)*. Le repas est très frugal. Ensuite il fait une sieste d'environ une heure dans sa chambre à coucher, puis il reprend son bréviaire et ses occupations. A 6 heures du soir, accompagné de l'abbé Pescini (jeune prêtre vénitien), de Mgr Bisleti, maestro di camera, de M. Sili, *aiutante* de chambre, le Pape se promène dans les loges du troisième étage, dans les galeries des cartes géographiques. Ordinairement le Pape y est attendu par des groupes de fidèles, venus pour baiser le pied du Souverain Pontife.

Ensuite Pie X reste seul avec son secrétaire et se promène à travers les galeries, dont l'accès est alors gardé par un gendarme pontifical. Durant cette promenade, le Pape reprend sa liberté entière et en se promenant évoque fréquemment des souvenirs de Venise ; on s'arrête tantôt pour regarder les peintures et décors, tantôt pour jeter un regard sur Rome et les collines albanaises et tusculanes, qui de cette hauteur du Vatican présentent un aspect merveilleux. La promenade terminée, le Pape rentre pour travailler jusqu'à 9 heures, ensuite il prend son repas du soir et termine la lecture de son bréviaire ; quelquefois il lit encore un journal quelconque, puis se couche, mais jamais plus tard que dix heures et demie, et il en a besoin.

Il aura un délassement dans la musique, car il joue convenablement de l'orgue, et il a voulu, dès le premier jour, s'entretenir familièrement avec l'abbé Perosi. Mais, adieu les longues excursions qu'il aimait, — jusqu'à l'alpinisme ! Car, il y a deux ans, il faisait encore l'ascension du mont Grappa, pour y inaugurer un refuge. Il est vrai que les jardins du Vatican sont immenses, mais ce n'est ni le grand air, ni l'air de la mer, dans lequel, tous les matins, le patriarche de Venise aimait à se retremper.

Tel est pour le moment l'exact emploi des journées du nouveau Pontife.

*
* *

Ses premiers actes, dès son entrée au Vatican, ont été marqués au coin de cette tendresse de cœur et de cette charité qui l'ont fait tant aimer à Venise. Il est allé visiter dans sa cellule et réconforter le vieux cardinal Herrero y Espinoza, agonisant la veille, mais que la joie sans doute de cette élection a presque guéri. Les journaux ont raconté qu'aux cardinaux infirmiers qui venaient à chaque séance de vote recueillir son bulletin dans sa chambre, le cardinal Herrero disait, avec une tristesse résignée, qu'il sentait sa fin prochaine et qu'il mourrait dans le Vatican avant d'avoir vu élire le nouveau Pape.

Aussi manifesta-t-il une grande joie en apprenant l'élection de Pie X et surtout quand le Souverain Pontife vint lui rendre visite. « Je ne mourrai pas, s'écria le cardinal Herrero, sans la bénédiction du Pape ! J'en remercie DIEU.

— Je vous la donne de tout cœur, lui dit le Pape, et je demande à DIEU, comme première grâce, qu'il vous rende promptement la santé. » Et le Saint Père donna au malade l'accolade et sa bénédiction.

*
* *

L'une des premières lettres signées par Pie X après son élection fut celle-ci, adressée à Mgr Mion, son vicaire général à Venise :

Du Vatican, le 4 août.

MONSEIGNEUR,

Don Bressan vous a déjà annoncé par télégramme comment, bien que je fusse le plus indigne et le plus inhabile de tous les Éminentissimes cardinaux, la divine Providence a voulu m'élever au souverain Pontificat.

Il me tarde de vous manifester mes sentiments de vive gratitude pour l'aide admirable que vous m'avez accordée pendant neuf ans entiers, comme vicaire général, heureux si je puis, en quelque manière, vous témoigner ma reconnaissance.

De plus, comme j'ai l'intention, par suite de l'affection très vive que je conserve à mes fils bien-aimés de Venise, de garder, au moins pour le moment, l'administration de l'archidiocèse, je confirme, et autant qu'il serait nécessaire, je concède à Mgr Pantaleo et à vous tous les pouvoirs utiles au bon gouvernement de l'archidiocèse.

En me recommandant à vos prières et à celles de tous les fidèles, je

vous accorde de grand cœur, à vous, au vénérable clergé et au peuple très aimé de Venise, la bénédiction apostolique.

Votre très dévoué et très respectueux en JÉSUS-CHRIST.

PIO PP. X.

Quelques jours après, le Pape élevait Mgr Cavallari, curé de la paroisse de Castello de Venise, au rang de pro-vicaire général du patriarcat de cette ville. Cette nomination fut faite dans des circonstances qui caractérisent bien Pie X.

Lorsque le Saint Père eut décidé de nommer Mgr Cavallari, il lui fit télégraphier de venir de suite à Rome. A son arrivée, le curé se rendit au Vatican et fut reçu par Pie X. Au milieu de la conversation, le Saint Père lui dit tout à coup :

« — Tu sais, je te ferai consacrer évêque dimanche prochain. »

Le brave curé fait un bond et, mi-balbutiant :

« — Mais, Saint Père, je suis venu avec ma seule soutane de curé, et... et je ne suis pas préparé.

— C'est bon, c'est bon, ne te préoccupe de rien. Je pourvoirai au nécessaire. »

Le Pape sonne son maître de chambre, Mgr Bisleti, et lui donne cet ordre :

« — Vous ferez faire pour M. le Curé ici présent tout un vêtement d'évêque, et vous pourvoirez aux frais de réception et autres que la consécration entraînera. »

Mgr Cavallari, comme curé, touchait un traitement de 100 francs par mois et trouvait encore moyen de soulager bien des malheureux. Pie X, qui le connaissait très intimement, n'ignorait pas sa charité, non plus que ses autres vertus et que ses qualités. Il est allé chercher le mérite caché, l'homme simple et humble, tel qu'il a toujours été lui-même, pour administrer son archidiocèse de Venise.

*
* *

Une lettre qui montre bien aussi la délicate bonté du Pape est celle qu'il fit écrire, peu de jours après sa nomination, à la garde palatine.

Le corps des gardes palatins, qui, avec la garde noble, la garde suisse et les gendarmes pontificaux, forme l'humble

armée du Vatican, est composé des représentants de la petite bourgeoisie et de la classe moyenne de Rome. Dans ces familles de souche romaine et qui conservent les traditions catholiques, on se transmet de père en fils l'honneur d'aller monter son tour de garde auprès du Souverain Pontife. La garde palatine reste ainsi au Vatican la représentation du vrai peuple de Rome en faction d'honneur auprès du Pape.

C'est sur ce caractère particulier que s'est plu d'insister le Souverain Pontife Pie X dans la lettre qu'il lui a fait adresser par Mgr le pro-secrétaire d'État.

En montant, par la volonté divine, sur la chaire de Pierre, et en prenant, dans la pleine sécurité de l'affection qu'il ressent pour lui, la sollicitude pastorale du peuple de Rome, le Saint Père n'a pas manqué de relever combien les relations entre le Vicaire du CHRIST et sa garde palatine sont un éclatant témoignage de l'union très étroite qui unit le pasteur et son peuple.

Mgr Merry del Val ajoutait que Sa Sainteté a admiré l'abnégation avec laquelle les gardes palatins ont rempli leurs devoirs pendant la maladie et les funérailles de Léon XIII, et dans la non moins longue période des solennités inaugurales du nouveau pontificat.

Cette lettre fut lue le dimanche suivant devant la garde palatine réunie tout entière dans la cour Saint-Damase. Le commandant, comte Camille Pecci, a ajouté que le Pape faisait à la garde une largesse de 3.000 francs, et donnait à chacun des officiers une médaille d'argent de Léon XIII. Le comte Pecci a terminé son allocution en invitant les gardes à crier : « Vive Pie X ! » et l'entrain avec lequel ce cri a été trois fois répété montrait bien quel attachement le Saint Père a déjà su inspirer à ces représentants des meilleures familles du peuple de Rome.



Citons encore une anecdote qui prouve combien rapide fut la popularité du nouveau Pape.

Le vendredi 7 août, dans l'après-midi, une caravane américaine visitait les jardins du Vatican, au moment où Pie X y faisait sa promenade quotidienne à pied.

Immédiatement les gardes palatins et les gardes nobles firent reculer les curieux et les curieuses et leur interdirent de pénétrer dans la partie des jardins où le Saint Père, d'un pas décidé et alerte, faisait les cent pas.

Quelqu'un de la caravane eut l'idée d'envoyer à la recherche du cardinal Gibbons pour le prier de solliciter une audience en bloc pour les voyageurs.

Le cardinal Gibbons écrivit quelques mots sur une carte qui fut remise au Secrétaire de Sa Sainteté et transmise au Pontife. Celui-ci donna immédiatement l'ordre de laisser avancer la caravane que le cardinal Gibbons avait rejointe. Et conduits par l'archevêque de Baltimore, Américains et Américaines défilèrent devant le Pape, firent bénir des objets de piété et furent admis au baisement de la main.

Une fois la réception terminée, le cardinal Gibbons, pour prendre congé, voulut baiser la main du Saint Père, mais celui-ci ouvrit les bras et donna une paternelle et affectueuse accolade au cardinal américain.

A ce spectacle, tous les Américains poussèrent de frénétiques *Hip ! hip ! hurrah !* en l'honneur de Pie X, pendant que les femmes, dans leur enthousiasme, agitaient leurs mouchoirs et leurs ombrelles.





CHAPITRE IV

PIE X ET LA FRANCE

PIE X AIME LA FRANCE. — RÉCEPTION DES CARDINAUX ET DES ÉVÊQUES FRANÇAIS. — RÉCEPTION DE M. NISARD, AMBASSADEUR DE FRANCE, ET DISCOURS DU PAPE EN FRANÇAIS. — « LA FRANCE SERA TOUJOURS CONSIDÉRÉE COMME LA FILLE AINÉE DE L'ÉGLISE. » — PIE X ET LE CONCORDAT. — LE GÉNÉRAL DE CHARETTE ET LES ZOUAVES PONTIFICAUX. — RÉCEPTION DES PÈLERINS DE JÉRUSALEM ET SECOND DISCOURS EN FRANÇAIS. — « JE PRIE TOUS LES JOURS POUR LA FRANCE QUE J'AIME DE TOUT MON CŒUR ». — PIE X ET LE SÉMINAIRE FRANÇAIS A ROME. — PIE X ET NOTRE-DAME DE LOURDES. — PIE X ET LA VÉNÉRABLE JEANNE D'ARC. — « LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS N'EST PAS LA FRANCE. »

Pie X aime la France, comme Léon XIII l'aimait.

Trois jours après son élection, le 7 août, il a reçu les cardinaux et les évêques français qui se trouvaient à Rome et leur a témoigné la plus grande cordialité. Il leur a parlé en latin, s'excusant de ne pouvoir le faire en français, et s'est déclaré heureux de les recevoir. « Je vous prie, leur dit-il, de me considérer comme un ami. Nous sommes ami de tous les peuples, mais nous éprouvons cependant une prédilection pour la fille aînée de l'Église. »

Pie X déclara ensuite qu'il espérait que le Sacré-Cœur répandra ses grâces sur toute la France, du haut de Montmartre.

Avant de se retirer, il accorda aux cardinaux la faculté de donner la bénédiction pontificale avec indulgence plénière, le 15 août, fête de l'Assomption.

Quelques jours après, le 19 août, le Pape a reçu M. Nisard, ambassadeur de France auprès du Saint-Siège. Celui-ci a présenté à Sa Sainteté les félicitations du gouvernement français

pour son élection et son couronnement. (Mais, hélas ! il lui eût été impossible de donner au Saint Père des nouvelles consolantes sur ce qui se passe dans notre pauvre pays. Ni la maladie, ni la mort de Léon XIII, ni le Conclave, ni l'élection de Pie X n'ont arrêté un seul instant la marche en avant de la persécution religieuse).

Pie X a eu l'amabilité de répondre en français et a assuré M. Nisard de ses sentiments paternels pour la nation française « qui sera toujours considérée comme la Fille aînée de l'Église ».



Bien que le nouveau Pape n'ait encore rien dit, ni rien écrit d'officiel au sujet de l'abrogation du Concordat, cette grave question fait partie de ses premières préoccupations depuis son élection au Souverain Pontificat. Dans un entretien avec une personne toute dévouée au Siège apostolique et que la situation religieuse en France intéresse particulièrement, Pie X s'est exprimé ainsi : « Avant de dénoncer le Concordat, il importe que les deux contractants y pensent, nous ne dirons pas dix fois, mais cent et mille fois. Une telle démarche aurait une portée incalculable, et la prudence commande de ne se décider à la faire qu'à bon escient. Jamais le Saint-Siège n'assumera une pareille responsabilité. » Le Pape espère que le gouvernement de la République française aura la sagesse de ne pas l'assumer non plus.

Pie X a refait encore cette même déclaration au général de Charette qui lui renouvelait ses déclarations de fidélité et d'obéissance, en son nom et, « au nom de tous ses anciens soldats, répandus sur toute la surface du monde, mais résidant spécialement en France. »

Le Souverain Pontife accueillit avec une grande bonté l'illustre colonel des zouaves pontificaux. Il lui dit le profond contentement que lui causait sa démarche et lui accorda, à lui et à ses compagnons d'armes, une toute particulière bénédiction.

Puisque nous parlons du Général de Charette, qu'on nous permette de redire la belle réponse qu'il fit, après la mort de Léon XIII, à un personnage qui lui demandait quelle était

son opinion sur l'issue du Conclave et quel sentiment l'animerait si le royaliste fervent, qu'est demeuré le chef des zouaves pontificaux, avait à enregistrer l'élévation au Souverain Pontificat d'un cardinal hostile à ses idées politiques :

Je suis catholique avant tout. Pour moi le Pape est le Père bien-aimé, le vicaire de JÉSUS-CHRIST ; je m'incline en fils respectueux et soumis. Quel que soit l'élu de demain, je suis sûr qu'il nous mènera d'une main infaillible vers les destinées que DIEU a fixées. La politique n'a rien à voir ici : le Pape ne se discute pas, on l'aime et on lui obéit.

Le cœur de Charette aura néanmoins tressailli en entendant acclamer Pie X, lui qui avec ses zouaves avait si vaillamment combattu pour le Saint-Siège, au cri de : Vive Pie IX !

* * *

Pie X, semble-t-il, a cherché jusqu'ici à ne perdre aucune occasion de témoigner son affection pour la France.

Le 8 août, il a daigné accorder une audience particulière à M. le chanoine Masquelier — qui, sous le pseudonyme de *Cyr*, publie des articles si remarqués dans la *Croix*, — ainsi qu'au correspondant romain de ce journal. Il les a accueillis avec une exquise bonté et une simplicité charmante et leur a fait la déclaration suivante :

Je connais et j'aime depuis longtemps *La Croix*. Je bénis de tout cœur son directeur, ses rédacteurs, ses employés, ses ouvriers, ses abonnés et leurs familles.

Tout récemment encore, le 28 septembre, recevant en audience particulière M. Paul Féron-Vrau, directeur de la *Croix*, et Mme Féron-Vrau, qui étaient allés déposer à ses pieds les offrandes que plus de 30.000 souscripteurs avaient envoyées à ce journal pour être remises à Sa Sainteté, comme don de joyeux avènement, offrandes dont le total dépassait cent mille francs, le Pape bénit de nouveau, et avec effusion, « les lecteurs, les propagateurs, les collaborateurs à tous les degrés de l'œuvre de la *Croix* », puis il remit à M. Féron-Vrau son portrait avec une bénédiction autographe, et, par une délicate attention, offrit un magnifique camée à Mme Féron-Vrau.

Le soir de ce même jour, S. S. Pie X reçut le Pèlerinage français, qui comprenait environ 1.500 personnes, et témoigna de nouveau de son vif amour pour la France. Les pèlerins étaient émus jusqu'aux larmes en voyant l'inépuisable bonté du Pontife, qui se donnait tout à tous, permettant à chacun de lui baiser la main et de lui ouvrir son cœur, laissant venir à lui tous ceux qui désiraient l'approcher, ayant un mot paternel pour chacun.

Aux pèlerins de Jérusalem qui, sous la conduite des RR. Pères Assomptionistes, s'étaient arrêtés à Rome, en allant en Terre Sainte, afin de recevoir une des premières bénédictions du Pape, Pie X accorda, le dimanche soir 6 septembre, une audience au cours de laquelle il se montra débordant de bonté.

Le Pape passa au milieu des pèlerins dans les loges du troisième étage, écoutant chacun d'eux. Puis, s'étant arrêté à l'angle des galeries, il prononça lentement en français le petit discours suivant, textuellement recueilli :

Pour la première fois je me hasarde à parler français en public et je tremble comme un enfant qui commence à marcher.

Je ne parlerai pas longuement. Je sais au moins vous dire que je vous aime avec tendresse et que je vous bénis de tout cœur.

Je vous envie, vous qui partez pour Jérusalem, et voudrais aussi aller visiter le Saint-Sépulcre. Vous y prierez pour moi, pour la Sainte Église et pour votre patrie, si chère à mon cœur.

Ici, le Pape émotionné ajouta :

Je prie tous les jours pour la France que j'aime de tout mon cœur. Ma bénédiction vous accompagnera pour que, soit à l'aller, soit au retour, vous fassiez un heureux voyage et que vous reveniez dans votre chère patrie.

Partout où vous serez, je vous bénis avec vos familles.

Puis il bénit les pèlerins avec effusion.

Le Pape emmena ensuite le R. P. Vincent de Paul Bailly, lui demanda des renseignements sur le pèlerinage, bénissant derechef l'œuvre des pèlerinages.

Comme le vénéré Père promettait qu'on prierait pour le Pape dans tous les sanctuaires, le Pape répondit : « *Merci de cette charité que je sollicite* ».

*
* *

Dans une lettre autographe envoyée au R. P. Eschbach, supérieur du Séminaire Français à Rome, à l'occasion du cinquantenaire de l'établissement, Sa Sainteté Pie X a exprimé le vœu suivant :

Nous prions le DIEU tout-puissant que les chers élèves, estimant grandement les leçons de leurs maîtres et imitant l'exemple d'illustres prédécesseurs, progressent en sainteté et, de retour dans leur patrie, travaillent, par la parole et par les œuvres, à obtenir que la France porte toujours le titre de Fille aînée de l'Église et qu'elle le soit en effet.

En outre, le jeudi 24 septembre, le Saint Père a reçu en audience les élèves anciens et actuels du Séminaire Français. Dans sa réponse à l'adresse qui lui fut lue, Sa Sainteté a commenté ces mots du psaume 118 : *Bonitatem et disciplinam et scientiam doce me*, les appliquant au zèle sacerdotal pour la discipline cléricale et les sciences sacrées, puis il a dit

Je bénis de grand cœur, vénérables prêtres et clercs bien-aimés, votre séminaire, béni dès sa fondation par le glorieux Pie IX, élevé au rang de séminaire pontifical par Léon XIII, notre prédécesseur de sainte mémoire. La bénédiction que vous implorez, je l'implore moi-même de DIEU, de toute mon âme. J'ai le regret de ne pouvoir vous appeler mes Benjamins ; un autre séminaire vous a devancés et nous demande la première place dans notre cœur ; mais soyez sûrs que vous aurez la seconde.

Pie X a terminé par ces paroles, prononcées avec une grande émotion :

Il y a deux Frances ; de l'une, nous ne vous dirons rien ; l'autre, à laquelle vous appartenez, est l'objet continuel de notre sollicitude. Tous les jours, nous prions pour elle et nous demandons à DIEU qu'il fasse cesser la persécution à laquelle elle est en butte et qu'il ne permette jamais qu'elle cesse de remplir le grand rôle qu'elle a tenu depuis des siècles avec tant de gloire, que jamais elle ne cesse de mériter ce beau nom de Fille aînée de l'Église que nous sommes si heureux de lui donner.

En disant ces mots, le Pape s'est mis à pleurer et n'a pu achever son discours. Tout l'auditoire était profondément



SALZANO. — VILLAGE DONT PIE X FUT L'ARCHIPRÊTRE PENDANT NEUF ANS. — MAISON PRESBYTÉRALE.

VILLAGE DE SALZANO.

VENISE. — CHAMBRE A COUCHER DU CARDINAL SARTO.

VENISE. — CABINET DE TRAVAIL DU CARDINAL SARTO.

ému des larmes de Pie X et de l'expression de tristesse profonde que venait de prendre tout à coup son visage jusque-là radieux.

*
* *

Le *Journal de la Grotte de Lourdes* a publié le récit d'une audience accordée par Pie X à M. l'abbé Delpy, représentant de Mgr Schœpfer, évêque de Tarbes et gardien du sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes. De ce long récit, nous extrayons le passage suivant :

Tandis que j'exprimais au Saint Père les sentiments de vénération et d'obéissance filiale de l'évêque de Tarbes, du clergé et des fidèles de ce diocèse, il m'écoutait en souriant. D'un signe de tête et, parfois d'un mouvement des mains, il acceptait, pour ainsi dire, les assurances que je lui portais, et il daignait montrer visiblement combien il était heureux. Il me le dit, du reste, plus clairement quand j'eus fini de parler.

« — Je vous remercie, et je vous prie de remercier Mgr l'évêque de tout ce qu'il a bien voulu me faire dire par vous. Recommandez-lui de bien prier et de bien faire prier pour moi Notre-Dame de Lourdes, afin que la Vierge immaculée m'aide à porter la croix que l'on a mise sur mes épaules.

— A Lourdes, Très Saint Père, on prie constamment pour le Pape. Et je suis heureux de le dire à Votre Sainteté, quelques heures à peine après Votre élection, on acclamait, devant la grotte, le nom de Pie X, et l'on demandait à la Vierge immaculée de répandre sur le nouveau Pontificat ses plus précieuses bénédictions. »

Je racontai alors au Pape comment Mgr l'évêque d'Amiens avait renouvelé à Lourdes, en présence d'une foule de pèlerins, la scène émouvante de la proclamation telle qu'elle s'était déroulée, quelques instants auparavant, sur la place de Saint-Pierre.

« — Et ainsi, ajoutai-je, Lourdes a eu l'honneur d'acclamer le nouveau Pape, la première de toutes les villes, après Rome ! »

Le Pape m'écoutait et me regardait tout attendri. Même, — me trompai-je ? — je crus voir ses yeux mouillés de larmes !

« — Combien, repris-je, Monseigneur a regretté et regrette que Votre Sainteté n'ait pu faire, il y a deux ans, le pèlerinage qu'elle devait...

— Oh ! que je devais !... Oui, j'avais promis, et je désirais bien aller à Lourdes. Mais les médecins ont objecté la longueur, les difficultés du voyage. Et puis, d'autres empêchements sont survenus, et j'ai dû y renoncer.

— Du moins, Votre Sainteté peut faire son pèlerinage à la grotte du Vatican. Et j'ai lu avec bonheur dans les journaux que, deux ou trois fois déjà...

— Tous les jours, tous les jours, reprit, en souriant, le Saint Père,

et avec un accent intraduisible, — tous les matins, quand Nous passons devant la grotte, Nous Nous arrêtons quelques instants pour y prier la Vierge immaculée et nous recommander à Elle. »

Pie X doit aimer ces parages ! Parmi les premières photographies *vraies* du Saint Père, qui commencent à paraître dans les magasins de Rome, plusieurs, très belles, le représentent sur la porte du *Coffee-House* qui donne sur la grotte de Lourdes. Pendant qu'il pose, le Saint Père regarde Notre-Dame de Lourdes.

« — Écrivez à Mgr l'évêque, m'a dit ensuite le Pape, remerciez-le des bons sentiments qu'il m'a fait exprimer, et recommandez-lui de bien prier et de bien faire prier pour l'Église aux pieds de Notre-Dame de Lourdes. Passant par la Vierge immaculée, les prières seront bien plus efficaces. »

Dans une lettre qu'il a écrite lui-même, plus tard, à Mgr Schœpfer, Pie X s'exprime ainsi :

Si je n'ai jamais pu satisfaire le désir personnel que j'ai toujours eu très ardent de me rendre à Lourdes, du moins chaque jour, maintenant que je suis au Vatican, je puis accomplir mon pèlerinage à la petite chapelle représentant la sainte Grotte, qui se trouve dans le jardin.



Parmi les marques spéciales de la bienveillance du Saint Père envers la France, n'oublions pas la suivante, qui touchera tout particulièrement le cœur des catholiques français.

Mgr l'évêque d'Orléans a reçu de M. Hertzog, procureur général de Saint-Sulpice et postulateur de la Cause de la Vénérable Jeanne d'Arc, une lettre de laquelle nous extrayons ce qui suit :

Monseigneur,

J'ai la grande joie de vous apprendre que, lors de l'audience du promoteur de la foi, Sa Sainteté le Pape Pie X a daigné décider que la première réunion, en présence du Saint Père, de la Congrégation des Rites, serait consacrée à la Vénérable Jeanne d'Arc. Cette assemblée aura lieu le 17 novembre.



Pour résumer ce chapitre, citons le passage suivant d'un article de *Cyr*, paru le 6 août, dans *La Croix* :

Nous pouvons assurer dès maintenant que la France trouvera dans

le cœur généreux de Pie X la même place privilégiée et les mêmes sollicitudes que lui donnait Léon XIII.

Avant d'entrer au Conclave, le cardinal Sarto avait une conversation avec un rédacteur de l'*Italie*, et voici ce qu'il disait de notre pays :

« On a parfois répété, pendant ces derniers jours, que je suis hostile à la France et que je juge que le Vatican n'a pas été assez fort au cours des derniers événements. Tout cela n'est que de la fantaisie de journalistes, dont l'imagination est épuisée par une trop longue période de reportage forcé.

» On a même dit que je suis ennemi de la France. Cela n'est pas vrai.

» Il ne faut pas confondre toute une nation vieille et glorieuse avec le gouvernement qu'elle a pendant une période courte ou longue de sa vie, et qui n'est pas toujours l'expression de la volonté et des idées de cette nation.

» Le gouvernement français poursuit les Congrégations, chasse les religieuses, ne perd pas une occasion de s'affirmer anticlérical. Cela n'empêche pas du tout que la France est une nation essentiellement, foncièrement catholique. Notre ressentiment ne s'adresse donc pas à la France, mais au gouvernement qui la représente pour le moment. »

Le cardinal Sarto finissait par ces mots rassurants :

« Les gouvernements changent, et les sentiments des nations demeurent. Je suis sûr que la France en viendra bientôt à se ressaisir et que la lutte que l'on mène en France contre le catholicisme ne durera pas. »

Si ces paroles traduisent fidèlement la conversation du cardinal Sarto, nous savons dès maintenant que Pie X aime la nation française, qu'il blâme, comme l'a fait Léon XIII, ainsi que l'atteste le *Livre jaune*, la campagne forcenée menée contre notre foi par un gouvernement qui ne représente ni la volonté ni les idées du pays.

C'est dire que l'appui du Saint-Siège ne manquera pas aux persécutés et que la Fille aînée de l'Église aura, en la personne du Pape, un Père dévoué et un Protecteur éclairé.





CHAPITRE V

LES « IDÉES » DE PIE X

LA ROYAUTÉ SOCIALE DU CHRIST. — PRIÈRE A MARIE IMMACULÉE, COMPOSÉE PAR S. S. PIE X. — LETTRE AUX PROMOTEURS DU CONGRÈS DES CATHOLIQUES ALLEMANDS (AOUT 1903). — COMMENT LE CARDINAL SARTO ENTENDAIT LE DEVOIR ÉLECTORAL. — « VIVANT OU MORT ! » — PIE X ET LA PRESSE. — LETTRE A MGR L'ÉVÊQUE DE MARSEILLE. — L'UNITÉ DU CATÉCHISME. — PIE X ET « L'ÉDUCATION DU JEUNE CLERGÉ ». — PIE X ET L'USAGE DE LA BICYCLETTE PARMI LE CLERGÉ. — PIE X ET LE CHANT GRÉGORIEN. — ORAISON FUNÈBRE DE LÉON XIII, PRONONCÉE PAR LE CARDINAL SARTO.

Sous ce titre : « Les idées de Pie X », M. Félix de Rosnay écrit dans la *Vérité française :*

C'était au Congrès eucharistique de Venise, au mois de juillet 1897 ; nous étions là, un petit groupe de Français, ayant vu de très près le cardinal Giuseppe Sarto, celui-là même que vient d'acclamer le conclave et qui sera désormais le Pape glorieusement régnant sous le nom de Pie X.

Nos souvenirs restent précis. Guidé par le R. P. Sanna Solaro, de la Compagnie de Jésus, nous eûmes l'honneur d'être présenté à Son Éminence le cardinal Sarto, qui voulut bien nous recevoir avec cette exquise bonne grâce, faite de simplicité et de distinction, qui s'échappe de toute sa personne. Le cardinal patriarche de Venise eut la bonté de nous retenir assez longtemps auprès de lui, nous questionnant particulièrement et avec un vif intérêt sur la situation sociale et religieuse de la France.

Nous nous rappelons exactement les moindres détails de la conversation, qui était des plus cordiales et des plus animées. Au Père Sanna Solaro, qui le félicitait d'avoir pris l'initiative d'un Congrès eucharistique à Venise, le cardinal Sarto répondit que son but était de rendre au CHRIST régnant dans l'hostie la place qui lui est due et que lui ont reconnue pendant des siècles les sociétés vraiment chrétiennes. « Le CHRIST est roi, disait le cardinal Sarto, et il importe de le rappeler au temps où nous vivons. Il est roi non seulement

des individus et des familles, mais roi des sociétés, des nations et des peuples, et, comme tel, il doit régner. »

Puis, se tournant vers le baron de Sarachaga qui arrivait de Paray-le-Monial, le cardinal patriarche de Venise ajouta : « Et n'est-ce pas pour protester contre la méconnaissance de ses droits à la royauté mondiale que le Sacré-Cœur est apparu à la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, et qu'il a dit ces paroles si pleines à la fois d'espérance et de réconfort : « Je veux régner et je régnerai malgré Satan et tous ceux qui voudront s'y opposer » ? C'est là une grande parole, — continua le cardinal, et, nous enveloppant de ce regard si doux et si pénétrant qui lui est particulier, il appuya avec une lenteur incisive : — C'est à cela qu'il faut revenir, je m'y attacherai pour ma part et, par tous les moyens, je m'efforcerai de promouvoir coûte que coûte la royauté du CHRIST. »



Ad Jesum per Mariam. Telle est bien la conviction de Pie X, et l'un de ses tout premiers actes vient d'être un hommage à la gloire de la Sainte Vierge.

Le 8 septembre, jour de la Nativité de la Très Sainte Vierge, Sa Sainteté a adressé une lettre aux Éminentissimes cardinaux de la Commission nommée par Léon XIII pour préparer les fêtes du 50e anniversaire de la définition dogmatique de l'Immaculée-Conception.

S'il est de Notre devoir, — écrit le Souverain Pontife, — de garder comme un trésor tous les enseignements et tous les exemples laissés par Notre auguste prédécesseur de sainte mémoire, Nous devons le faire particulièrement pour les moyens qui visent l'accroissement de la foi et la sainteté des mœurs.

Et, rappelant le désir qu'avait eu Léon XIII de fêter avec éclat l'anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception, S. S. Pie X confirme les pouvoirs donnés à cet effet à LL. EE. les cardinaux Vincent Vannuttelli, Rampolla, Ferrata et Vivès.

Cette lettre est suivie d'une prière composée par le Souverain Pontife, et à la récitation de laquelle est attachée une indulgence de 300 jours.

PRIÈRE

Vierge très sainte, qui avez plu au Seigneur et êtes devenue sa Mère, Vierge Immaculée dans votre corps, dans votre âme, dans

votre foi et dans votre amour, en ce solennel jubilé de la promulgation du dogme qui vous proclama, devant l'univers entier, conçue sans péché, regardez avec bienveillance les malheureux qui implorent votre puissante protection.

Le serpent infernal, contre lequel fut jetée la première malédiction, continue, hélas ! à combattre et à tenter les pauvres fils d'Ève. O vous, ô notre Mère bénie, notre Reine et notre Avocate, vous qui avez écrasé la tête de l'ennemi dès le premier instant de votre conception, accueillez les prières que — unis à vous en un seul cœur — nous vous conjurons de présenter devant le trône de Dieu, afin que nous ne nous laissions jamais prendre aux embûches qui nous sont tendues, qu'ainsi nous arrivions tous au port du salut, et qu'au milieu de tant de périls, l'Église et la société chrétienne puissent chanter encore une fois l'hymne de la délivrance, de la victoire et de la paix. Ainsi soit-il.

Du Vatican, le 8 septembre 1903.
PIE X, pape.

* * *

A la veille de la réunion de l'assemblée générale des catholiques allemands qui vient de se tenir à Cologne, avec un si grand éclat, Sa Sainteté Pie X a daigné répondre par la lettre suivante, à l'adresse que lui avaient envoyée les promoteurs et les organisateurs du Congrès :

A notre cher Fils, Charles Custodis, président du comité d'organisation du Congrès catholique de Cologne.

Cher Fils, salut et bénédiction apostolique.

La lettre que vous Nous avez envoyée naguère au nom du comité organisateur du Congrès catholique, Nous engage pour un double motif à vous donner un témoignage tout spécial de Notre gratitude et de Notre bienveillance. Les félicitations collectives que vous avez voulu nous apporter, après que la clémence divine Nous eut confié la charge du Pontificat suprême, démontrent la piété filiale qui vous unit tous, comme il convient, dans la soumission au Siège apostolique. D'autre part, le cinquantième anniversaire que votre association est sur le point d'atteindre heureusement, fait par lui-même espérer avec certitude que l'assemblée qui, comme vous l'annoncez, se tiendra prochainement, sera plus que jamais nombreuse et solennelle.

Par là, une juste et favorable occasion de nous réjouir également nous est offerte à tous : pour Nous qui, du faîte de ce suprême apostolat, promenons Nos regards comme du sommet d'une montagne, il Nous est doux et réconfortant de voir tant de défenseurs de la foi, sortis du sein de votre Association, combattre courageusement contre l'invasion croissante des erreurs ; quant à vous, réveillant dans votre esprit le souvenir du temps passé, vous trouvez un agréable réconfort

à vous rappeler de belles actions d'où vous pouvez aussi puiser pour l'avenir les gages de fruits plus féconds.

C'est pourquoi, tandis qu'au milieu de vos effusions de joie, vous songez à remplir le devoir de rendre grâces à Dieu, auteur de tous les biens, Nous pensons que c'est pour Nous une obligation que de vous accorder l'éloge public que vous méritez si bien. Et cela, Nous le faisons d'autant plus volontiers que, depuis longtemps, Nous étaient mieux connus les sentiments d'admiration et de zèle que professait envers votre assemblée Léon XIII, Notre prédécesseur d'immortelle mémoire, Nous le faisons d'autant plus solennellement que ce témoignage de l'amour du Pontife vous rendra non seulement plus aptes, mais encore plus ardents à assumer dans l'intérêt de l'Église de nouveaux labeurs.

Au milieu de vos joies actuelles, il n'est pas hors de propos d'évoquer le souvenir — qui est pour vous un souvenir de famille — de Louis Windthorst et celui d'autres hommes illustres que regrettent aujourd'hui la religion et votre patrie, et dont la présence orna longtemps vos assemblées, que leur autorité dirigeait. Et ce n'est pas non plus au second rang qu'il faut placer le nom illustre de Léon XIII lui-même, qui à toute époque encouragea et protégea votre association. Après avoir donné des preuves fréquemment renouvelées de sa bienveillance paternelle envers la nation allemande, il en a laissé naguère encore un éclatant témoignage, lorsqu'il a voulu que l'illustre évêque de cette cité même,dans laquelle vous vous réunissez, fût admis, eu égard à ses mérites, dans l'ordre éminent des cardinaux. Pour mettre le comble à tous les biens qu'ardemment Nous demandons en votre faveur à Dieu, qu'à la joie commune vienne s'ajouter la bénédiction apostolique que Nous accordons dans le Seigneur et d'un cœur plein d'amour, à tous ceux qui vont se réunir à Cologne.

Donné à Rome le 17 août 1903, de Notre pontificat la première année.

PIE X, pape.

*
* *

Voici un trait, raconté par la *Voce della Verità*, qui indique bien quelle était sur l'action du prêtre dans sa paroisse la manière de voir du cardinal Sarto, et quelle importance capitale il attribuait au devoir électoral.

En 1895, l'abbé Coniglio, Sicilien, désirant faire connaître en Sicile l'utilité des caisses rurales, pria don Cerutti, l'apôtre de ces institutions, de venir y faire la propagande pratique de son programme.

Mais don Cerutti était curé, et il n'était pas facile d'obtenir qu'il pût prolonger son absence loin de sa paroisse.

Le patriarche de Venise fut instamment prié de lui donner

cette autorisation, à raison de l'importance de la mission qu'on désirait lui faire remplir.

Voici la traduction de la réponse du cardinal Sarto :

Venise, 4 juillet 1895.

MES CHERS AMIS,

J'avais précisément décidé que don Cerutti n'irait pas à Palerme ; car le dimanche 21 courant, il y a, à Gambarare, les élections administratives, et je voulais qu'il ne manquât pas, lui non plus, pour exciter les électeurs à la lutte qui se prépare là aussi. Mais, à la fin, je n'ai pas pu résister aux prières de M. Paganuzzi. Donc, à la condition que mercredi 16 courant il sera de retour, *vivant ou mort*, de la Sicile, hier je lui ai accordé la permission de partir.

J'ai donc le plaisir de répondre à votre lettre en satisfaisant pleinement vos désirs, dans l'espérance que le brave don Cerutti avec sa faconde toute vénitienne, et surtout avec la bénédiction du Seigneur, pourra augmenter encore un peu plus la ferveur de ces champions qui là-bas combattent pour la plus sainte des causes.

Présentez mes respects au cher Mgr le recteur, rappelez-moi au souvenir affectueux de vos compagnons ; et, me recommandant à vos prières avec une respectueuse affection, je me réjouis de me dire :

Votre très obligé et très affectionné

† JOSEPH card. SARTO, *patriarche.*

A M. le sous-diacre S. Coniglio.

Rapproché de ce fait qu'aux dernières élections municipales de Venise les catholiques, unis aux modérés, ayant obtenu le succès, on vint célébrer le triomphe sous les fenêtres du patriarche qui fit un discours, ce récit indique bien quelle était — sans rien sacrifier des devoirs de la prudence et de la charité sacerdotales — la direction du patriarche de Venise.

* * *

Le cardinal Sarto n'était pas moins convaincu de l'importance de la bonne presse.

A la fin du discours sur la presse que prononça M. Lewing au Congrès des Catholiques allemands à Cologne, l'orateur a rappelé ce trait du nouveau Pontife :

Un journal catholique de Venise, *La Difesa* (La Défense) faillit, il y a quelques années, disparaître faute de ressources. Alors le cardinal le conserva avec son propre argent, et il déclara même :

« *Si je devais donner ma croix pectorale, mes ornements d'église et mes meubles pour garantir l'existence de ce journal, je le ferais volontiers.* »

On sait, d'autre part que la première lettre autographe du Pape fut une lettre adressée au directeur du journal catholique hebdomadaire de Bergame, et nous avons, en outre, dit précédemment, quel touchant accueil Pie X fit au directeur et aux rédacteurs de *La Croix* et avec quelle effusion il bénit tous les collaborateurs et les lecteurs de ce journal français.

Quelques jours après, le Pape recevait deux ecclésiastiques, anciens élèves du séminaire Lombard à Rome, don Vercesi et don Anichini, qui se sont consacrés tous deux à l'apostolat par la presse. Pour l'un et pour l'autre il eut des attentions significatives.

Don Vercesi est un des rédacteurs de l'*Osservatore cattolico*. Comme il demandait au Pape de bénir ce journal, « Oui, répondit chaleureusement Pie X, dites à ce très cher Meda (le directeur du journal) que je le bénis, que je bénis ses rédacteurs, tous ses collaborateurs et tous ses abonnés. »

A don Anichini, secrétaire du IVe groupe de l'œuvre des Congrès (groupe de la presse), il multiplia les encouragements : « Faites savoir à tous les journalistes, avec qui vous êtes en relation, que je les bénis, et que je bénis en même temps toutes les œuvres qui, de près ou de loin, se rattachent à leurs publications... »

*
* *

Mgr Andrieu, évêque de Marseille, ayant envoyé à son clergé une lettre-circulaire, dans laquelle il l'exhortait à redoubler de zèle dans les circonstances douloureuses de l'heure présente (M. Combes, par une lettre impertinente, venait d'aviser Mgr Andrieu de la suppression de son indemnité concordataire), et à puiser dans les retraites ecclésiastiques l'énergie et l'abnégation nécessaires, adressa à Sa Sainteté Pie X un exemplaire de cette lettre. Et voici la réponse que Sa Grandeur a reçue du Pro-secrétaire d'État de Sa Sainteté, et dont il donna lecture, quelques jours après, à la retraite ecclésiastique de son diocèse :

ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME SEIGNEUR,

J'ai été particulièrement heureux de seconder le désir que Votre Grandeur Illustrissime et Révérendissime m'exprimait dans son honorée du 5 courant, et j'ai remis entre les mains du Saint Père

un des exemplaires qu'elle m'avait adressés de sa récente lettre-circulaire au clergé marseillais. Sa Sainteté a été vivement touchée des sentiments de profond dévouement envers son auguste personne, que Votre Grandeur a voulu non seulement exprimer en son propre nom, mais encore inculquer aux prêtres de son diocèse, afin qu'ils reconnaissent dans cet attachement au Vicaire de JÉSUS-CHRIST le caractère propre de la mission sacerdotale.

Le Saint Père n'a pas eu pour moins agréable le zèle dont Votre Grandeur fait preuve pour promouvoir les exercices spirituels de son clergé. L'auguste Pontife, comme l'observe avec raison Votre Grandeur, dans le gouvernement des deux diocèses qui lui furent successivement confiés, a montré toujours la plus haute estime pour la pratique de ces pieux exercices. Il est donc naturel que, devant aujourd'hui se préoccuper avec sollicitude du progrès spirituel des prêtres dans le monde entier, rien ne lui soit plus à cœur que le zèle des pasteurs des diverses Églises, pour rendre universelle et familière à tous les ecclésiastiques une pratique pieuse que l'expérience a démontré féconde en salutaires effets.

Pour ce motif, le Saint Père s'est réjoui de compter Votre Grandeur au premier rang de ceux qui s'appliquent à faire fleurir les exercices du clergé. Il ne doute pas non plus de la fidèle docilité de vos prêtres à correspondre au zèle de Votre Grandeur. Aussi le clergé de Marseille continuera à mériter le poste d'honneur que la visible protection de Notre-Dame de la Garde lui a obtenu dans le passé, et, pour assurer toujours davantage le fruit de ces exercices si opportunément recommandés par Votre Grandeur, Sa Sainteté a daigné accorder, avec toute l'effusion d'une affection paternelle, une bénédiction spéciale et à Votre Grandeur elle-même, et à tous ceux qui prendront part à ces divers exercices.

En vous faisant connaître toutes ces choses, je remercie aussi Votre Grandeur des expressions si gracieuses que renferme sa lettre à mon égard et de l'exemplaire de la circulaire qu'elle a bien voulu me destiner. Je conclus en me déclarant, avec les sentiments de l'estime la plus distinguée, de Votre Grandeur Illustrissime et Révérendissime, le serviteur,

Pro-secrétaire d'État de Sa Sainteté,
RAPHAËL MERRY DEL VAL.

*
* *

Lors du Congrès catéchistique tenu à Plaisance (Italie), en 1889, Mgr Sarto, alors évêque de Mantoue, écrivit à Mgr Scalabrini, président du Congrès, pour émettre le vœu qu'un catéchisme unique fût rédigé par les soins du Saint-Siège pour l'Église universelle.

Le Saint-Siège — disait Mgr Sarto — a fait faire un catéchisme

ad Parochos qui est le même pour toute l'Église. On peut souhaiter qu'il fasse composer de même un catéchisme populaire, rédigé sous forme de demandes et réponses, qui devrait être traduit dans toutes les langues et enseigné dans toutes les écoles chrétiennes.

Ceux qui vivent au milieu du peuple, savent combien il a besoin de retrouver toujours les formules qu'il a apprises dans son enfance. Aujourd'hui surtout que les pauvres gens sont souvent forcés de quitter leur pays et parfois même d'aller chercher dans une région étrangère la compagne de leur vie, qui devra être la première maîtresse d'école de ses enfants, il n'est rien de plus nécessaire que ce catéchisme unique.

Sans doute, nous avons déjà le *Livre de la Doctrine chrétienne* composé par le vénérable cardinal Bellarmin à la demande de Clément VIII. Mais il faut reconnaître qu'il est trop difficile non seulement pour l'esprit des enfants, mais même pour celui des adultes qui demeurent, en ces matières, comme *modo geniti infantes.*

Et l'Évêque de Mantoue terminait par ce vœu qu'il aura peut-être la consolation de réaliser :

« Le premier Congrès catéchistique exprime au Saint Père le souhait qu'il fasse composer un catéchisme de la doctrine chrétienne, par demandes et réponses, facile, court, populaire, divisé en plusieurs parties, et qu'il le rende obligatoire pour l Église entière. Cette œuvre ne serait pas la moins glorieuse de son pontificat, et le premier Congrès catéchistique de Plaisance aurait ainsi le mérite d'avoir provoqué une mesure d'un immense profit pour les âmes. »

Mantoue, le 29 août 1889.

† JOSEPH, *évêque.*

*
* *

Il y a quelques mois, paraissait un remarquable ouvrage du R. P. Zocchi, jésuite, sur l'*Éducation du jeune Clergé.*

L'auteur, dans ce livre, insistait principalement sur le danger des nouveautés auxquelles se laissent prendre, de nos jours, un trop grand nombre de jeunes séminaristes, eux-mêmes séduits par la bruyante propagande d'un certain nombre d'apôtres de « l'esprit moderne ».

Il est intéressant de rappeler aujourd'hui ce qu'écrivait au R. P. Zocchi S. Ém. le cardinal Sarto :

J'ai lu avec extrêmement d'intérêt votre très beau travail: vous cherchez à y combattre spécialement la maligne influence du siècle, pénétrant peu-à-peu le jeune clergé et lui faisant prendre des habitudes qui menacent de le conduire à sa ruine.



Un journal reproduit la fin d'une lettre pastorale qu'adressait en 1893, au clergé de son diocèse, Mgr Sarto, alors évêque de Mantoue :

L'usage du vélocipède et de la bicyclette s'est tellement répandu parmi les laïques qu'on ne croit plus aujourd'hui pouvoir vivre sans cela. Comme cette nouveauté paraît prendre faveur auprès du clergé, je juge nécessaire d'ordonner à tous les ecclésiastiques qu'ils aient à s'en abstenir. Mes séminaristes savent déjà ce que j'en pense ; je prie les curés de me signaler ceux qui, pendant les vacances, m'auraient désobéi. Je dois naturellement défendre à tous les prêtres ce que j'ai interdit aux clercs ; rien, en effet, ne me semble plus contraire à la dignité d'un ecclésiastique que de s'asseoir à califourchon sur une machine de cette sorte ; cette attitude n'étant pas en harmonie avec la gravité qu'exige notre état. Tout ce qui nous rapproche des habitudes laïques nous expose au reproche de frivolité. Je sais que la bicyclette a, jusque dans le clergé, de très chauds partisans qui vantent ses services ; je n'hésite pas cependant à la proscrire. Quelques personnes jugeront peut-être que ce sont là des petitesses indignes de nous occuper ; laissons dire ces personnes ; elles n'ont pas à gouverner l'Église ; c'est l'affaire des évêques avec le secours de l'Esprit-Saint. Et tant que le Pape n'aura point réglementé cette matière par lui-même ou par ses congrégations, ma défense restera en vigueur. On ne manquera point d'objecter les avantages de la bicyclette, la rapidité avec laquelle le prêtre pourrait se porter au chevet des malades, l'économie de ce mode de transport. Toutes ces conditions ont, en effet, leur poids ; mais elles doivent céder devant la dignité et le sérieux qui sont les premiers devoirs du prêtre.



Le nouveau Pape est un partisan zélé du chant grégorien. Patriarche de Venise, il a consacré de très efficaces efforts à la réforme de la musique religieuse. Il fut l'un des plus actifs protecteurs de cet admirable *maëstro*, don Perosi, qui, depuis, est devenu maître de chapelle de la Sixtine et que lui-même il avait nommé maître de chapelle de Saint-Marc, pour succéder à Tebaldini, continuer son œuvre et la compléter. Le jeune abbé Perosi fut installé au palais épiscopal ; le cardinal lui témoignait la plus vive affection, suivait ses études, l'encourageait.

En 1895, la cardinal Sarto écrivit une très longue et importante lettre épiscopale « sur le chant d'Église », que publia

alors la *Tribune de Saint-Gervais ;* l'analogie est, en effet, frappante entre les doctrines que préconise la « Schola Cantorum » et la lettre pastorale.

Le cardinal Sarto pose en principe que les Pères de l'Église, les canons des conciles, les bulles des Papes et les décrets disciplinaires de la Sacrée Congrégation des rites ne reconnaissent, en fait de musique religieuse, que celle qui tend à l'honneur de DIEU et à l'édification des fidèles. La musique religieuse doit « exciter, par le moyen de la mélodie, les fidèles à la dévotion », elle les dispose à recueillir les fruits de la grâce.

Elle doit donc avoir trois qualités : « La sainteté, la dignité de l'art et l'universalité. »

En conséquence, il faut proscrire des temples toute musique légère, triviale, théâtrale, profane soit dans la forme de sa composition, soit dans la manière dont les exécutants la rendent.

« *Sancta sanctæ* !.... »

Il convient, en outre, d'unifier la musique religieuse et de ne la point abandonner à la fantaisie individuelle : la croyance est unique ; la prière doit l'être aussi, et aussi la musique religieuse qui n'est que l'une des formes de la prière.

Ces qualités diverses et indispensables, on les trouve au chant proprement liturgique, au chant grégorien.

La polyphonie classique, que Palestrina conduisit à la perfection la plus haute, est digne d'être admise. « Elle a dans ses formes un caractère de sainteté et de mysticisme si éclatants, que l'Église l'a toujours proclamée convenable à ses temples et seule vraiment digne d'y figurer à côté du chant grégorien. »

Quant au genre théâtral, il n'a d'autre but que le plaisir des sens ; il tient à charmer l'oreille ; il est maniéré dans les pièces des solistes et brillant dans les chœurs. Il mérite les reproches du CHRIST aux profanateurs du Temple : « Ma maison est la maison de prières, et vous en avez fait une caverne de voleurs ! »

Il est condamnable de prendre le plaisir des sens comme un critérium pour juger des choses sacrées. Dira-t-on que ces voluptés sont nécessaires pour attirer le peuple dans les églises ? Le cardinal Sarto répond que le peuple est « bien plus sérieux et plus pieux qu'on ne le croit d'ordinaire. »

On objecte encore que le chant liturgique est « de la musique allemande » ; le patriotisme italien proteste !.... Mais Grégoire le Grand n'est-il pas un Romain ? Palestrina, Viadana, Lotti, Gabrieli ne furent-ils point Italiens ?

Conformément à ses principes, le cardinal Sarto annonce, dans sa lettre pastorale, qu'il nomme une commission chargée de veiller à l'application d'un règlement qu'il formule avec sévérité : défense de changer, dans les fonctions liturgiques, la nature ni l'ordre des textes ; — ordre d'exécuter les antiennes des vêpres « dans leur chant grégorien

propre » ; — défense de chanter le *Tantum ergo* « comme une romance, une cavatine ou un adagio », le *Genitori* comme un allegro ; — proscription dans les orchestres d'églises, du tambour, des cymbales, des trombones, des clochettes et de tous autres instruments « légers ou bruyants », proscription du « piano forte », des « troupes ou sociétés instrumentales » ; — les femmes ne feront plus partie du chœur : si l'on a besoin de voix hautes, que l'on forme à cette fin des enfants, « selon l'usage très ancien dans l'Église » ; — surtout, que l'on évite, comme un abus très grave, que, dans les fonctions sacrées, la liturgie n'apparaisse que comme secondaire, au service de la musique, tandis que la musique doit être l'humble servante de la liturgie ».

Le patriarche de Venise ordonne qu'aucune musique ne soit exécutée dans une église de son diocèse sans avoir été soumise à la commission. Il prendra pour cela les mesures opportunes, « ne pouvant tolérer l'état actuel des choses ».

Il est indispensable que le chant soit tel que le prescrit l'Église. La légèreté du chant et des sons offense la majesté du temple. Aaron, Nadab et Abiu, pour avoir employé un feu profane au sacrifice, furent consumés par le feu céleste ! Un pareil châtiment menace quiconque introduit dans la maison du Seigneur les voluptés mondaines.

N'est-on pas frappé de l'analogie qu'il y a entre cette notion de la musique religieuse et les dires, si pénétrants et si beaux, de saint Augustin sur la question ?

Saint Augustin, lui aussi, voulait qu'une distinction très nette fût établie entre le sensuel plaisir des sons gracieux et la glorification musicale de DIEU. Il se méfiait des joliesses de l'harmonie. Il avait peur d'être ému par le chant plutôt que par « la chose chantée ». Il recommandait une musique austère, soumise à son office saint. Il proscrivait les dangereuses douceurs des mélodies profanes.

Telle est, en effet, la pure tradition de l'Église.

Devenu Pape, le patriarche de Venise étendra-t-il jusqu'à l'universalité du catholicisme les règles strictes et excellentes qu'il imposait à son diocèse ? On peut le supposer, — et l'espérer. Il sera le réformateur définitif de la musique religieuse. Et les fidèles l'en remercieront ; il méritera aussi la gratitude de quiconque a le souci d'un art noble et conscient de ses justes destinées.

Déjà nous apprenons qu'il vient d'accorder à la *Rassegna Gregoriana*, revue qui se publie à Rome, un autographe très important. Dans ce document, le Pape insiste sur la nécessité d'une réforme de la musique sacrée et encourage la *Rassegna* dans son œuvre. En voici la traduction :

Convaincu, Nous aussi, par une longue expérience, que les pures

Convinti anche dalla lunga esperienza, che mirabilmente influiscono alla pietà e alla devozione, e quindi al vero culto di Dio le pure armonie del Canto Ecclesiastico, quale si esige dalla santità del Tempio e dalle sacre funzioni, che ivi si compiono, approviamo e benediciamo di gran cuore quanti si impegnano alla necessaria riforma della Musica nelle Chiese, e tra questi non ultimi gli scrittori del Periodico La Rassegna Gregoriana

Dal Vaticano li 27 Agosto 1903

Pio PP. X

Benediciamo i promotori delle feste centenarie in onore del Santo Pontefice Gregorio Magno col voto ardentissimo, che si raggiunga lo scopo prefisso.

Dal Vaticano li 27 Agosto 1903

Pio PP. X

harmonies du chant ecclésiastique, tel que l'exigent la sainteté du Temple et les fonctions sacrées qui s'y accomplissent, influent d'une façon remarquable sur la piété et la dévotion, et par conséquent sur le vrai culte de DIEU, Nous approuvons et bénissons de grand cœur tous ceux qui s'occupent de la réforme nécessaire de la musique dans les églises, et, parmi eux, tout particulièrement les rédacteurs de « *La Rassegna Gregoriana* ».

Du Vatican, le 27 août 1903. PIE X, PAPE.

*
* *

La *Defesa*, de Venise, a publié dans son numéro des 21-22 juillet, la lettre par laquelle le cardinal Sarto, alors patriarche de ce siège, a communiqué à ses diocésains la nouvelle de la mort de Léon XIII, en rendant à sa mémoire un hommage profondément ému. En voici la traduction :

Après une alternative douloureuse de craintes et d'espérances, je dois, le cœur oppressé par un regret profond, vous annoncer la perte que nous avons faite hier à 4 h. 4 de l'après-midi, du chef vénérable de l'Église, le grand Pontife Léon XIII.

Grand, parce qu'à la ferveur religieuse il unissait en lui la noblesse du sentiment, l'exquise distinction des procédés, et la puissance de l'esprit, qui ont constitué une des personnalités les plus insignes dont l'histoire puisse garder le souvenir.

Grand, parce que, par ses sages Encycliques, en mettant en pleine lumière la vérité éternelle et immuable de la doctrine chrétienne, il a relevé le sentiment catholique, indiqué le remède aux maux qui affligent la société présente, et fait toucher du doigt que le véritable bien-être ne peut jamais être séparé de la pratique de cette vérité, dont l'Église catholique, qui l'enseigne, est dépositaire.

Grand, enfin, parce que, à une époque où l'on disait la foi éteinte, et l'influence de l'Église catholique finie, Léon XIII fut entouré d'une auréole si brillante, si extraordinaire, que le monde étonné a dû reconnaître la vertu divine de la Papauté.

S'il n'a pas plu au Seigneur d'exaucer les ardentes prières par lesquelles on cherchait à éloigner l'amer calice de la mort du vénérable vieillard, nous devons être reconnaissants envers la divine Providence qui, au milieu de la maladie même, a environné d'une éclatante lumière la tiare papale, faisant reconnaître par le monde entier, sans distinction de personnes, de croyances et de partis politiques, le caractère merveilleux des œuvres de Léon XIII, réveillant partout le germe assoupi de la conscience religieuse et le besoin qu'ont les esprits d'aspirer aux sublimes idéals de la foi.

Si le Seigneur a appelé à Lui son Serviteur fidèle, pour lui donner la récompense de si grandes vertus, en ce moment solennel où se pressent dans notre mémoire les faits merveilleux de sa vie, les

bienfaits inénarrables de son Pontificat, les sollicitudes, les peines et les angoisses qui l'affligèrent, le sentiment de la reconnaissance doit se fortifier dans nos cœurs.

C'est pourquoi, bien que nous ayons confiance que le Pontife éternel a déjà accordé la récompense à Celui dont il a voulu faire le dépositaire ici-bas de son autorité suprême et le compagnon de ses douleurs, durant sa carrière mortelle, nous élevons plus haut encore nos pensées, et, comme Léon XIII a dû paraître devant le tribunal où sont jugées les justices mêmes (Ps. IX, 5), et où les anges pèsent ce qui échappe aux regards les plus pénétrants, je vous invite à implorer, par les mérites infinis de Jésus-Christ, les miséricordes divines en faveur de l'âme bénie de Celui qui a porté pendant vingt-six ans, pour le bien de tous, le fardeau le plus formidable, et qui a été dans l'ordre spirituel le Chef visible de l'Église, le Père de tous les chrétiens.

(Le patriarche de Venise demandait ensuite à ses fidèles diocésains des prières, des messes et des communions pour l'âme du Pape défunt, et développait à ce sujet un dispositif fort circonstancié.)



CHAPITRE VI

PIE X ET L'ACTION SOCIALE CHRÉTIENNE

DISCOURS DU CARDINAL SARTO AU CONGRÈS DE PADOUE (AOUT 1896). — LE CARDINAL SARTO ET LES ŒUVRES DE CRÉDIT AGRICOLE ET OUVRIER. — LE CARDINAL SARTO ET L'ŒUVRE DES CONGRÈS : DEUX LETTRES AU COMTE PAGANUZZI. — PIE X ET LE COMTE GROZOLI. — LETTRE DU PRO-SECRÉTAIRE D'ÉTAT AU COMTE GROZOLI. — LETTRE DE PIE X POUR DÉFENDRE L'ŒUVRE DES CONGRÈS. — LETTRE DE PIE X AUX MEMBRES DES ŒUVRES SOCIALES CATHOLIQUES DU DIOCÈSE DE BERGAME. — ENVOI D'UN REPRÉSENTANT DU SAINT-SIÈGE A LA « COMMISSION INTERNATIONALE D'ÉTUDE POUR LA PROTECTION DES TRAVAILLEURS ».

AU mois d'août 1896 eut lieu, à Padoue, sous la présidence d'honneur du Cardinal Sarto, un « Congrès des Catholiques voués à l'étude des Sciences sociales ». Léon XIII avait envoyé une lettre de bénédiction aux organisateurs de ce Congrès, auquel adhérèrent dix-huit cardinaux, dix-neuf archevêques et quarante évêques.

Dès l'ouverture du Congrès, après la lecture de la lettre du Pape, le Cardinal Sarto proposa à l'assemblée d'envoyer au Saint Père le télégramme suivant :

TRÈS SAINT PÈRE,

Le Deuxième Congrès des catholiques voués à l'étude des sciences sociales, réuni à Padoue, remercie humblement Votre Sainteté de la bénédiction et des paroles affectueuses dont Vous avez daigné le fortifier. Acclamant en Vous le Père bien-aimé, le Maître infaillible, le Médecin très sage de la société qui de Vous seul et de l'Église recevra le salut, il se déclare entièrement soumis à vos enseignements et s'attache indissolublement à Vous, priant pour le triomphe de Vos droits et des principes dont Vous êtes le légitime et autorisé défenseur.

† Joseph, Cardinal Sarto, Patriarche, Président d'honneur.
† Joseph, Évêque de Padoue.
Comte Medolago, Président effectif.

Puis le Cardinal Sarto prononça le magnifique discours que voici [1] :

DISCOURS DU CARDINAL SARTO

LOUÉ SOIT JÉSUS-CHRIST !

Voilà le salut, Révérendissimes Seigneurs, Messieurs, voilà le salut que j'adresse avec une sainte allégresse et une affection fraternelle à cette honorable assemblée de Prêtres et d'illustres laïques, réunis pour le bien suprême de la Religion et de la Société, menacées toutes deux par d'ardents ennemis qui, par l'incrédulité et la Révolution, veulent détruire l'édifice social.

Ce cher salut qui excite notre courage, anime nos espérances et enflamme notre zèle pour toute grande œuvre, est une indication et comme un résumé des sujets qui se traiteront dans ce Congrès, des études qui se dérouleront dans nos réunions, et des conséquences pratiques qui en sortiront pour le bien social, par le moyen de Celui qui est l'unique fondement de notre foi et de notre félicité, JÉSUS-CHRIST. *Fundamentum aliud memo potest ponere prœter id quod positum est, quod est Christus Jesus.*

Ce salut chasse toute préoccupation et toute crainte, parce qu'avec un tel fondement nous sommes sûrs de l'orthodoxie des doctrines qui seront développées ici, selon les règles les plus rigoureuses de la Science chrétienne, dans la plus étroite adhésion à la foi catholique, et dans la plus parfaite soumission à l'Église, en qui se continue et se prolonge la vie et la doctrine de JÉSUS-CHRIST.

D'où viennent en effet toutes les erreurs dites socialisme, communisme, toutes ces utopies de l'émancipation de la chair, de la réhabilitation de la nature, de l'égalité des conditions, du partage des biens, de la souveraineté de la raison ?

Toutes ces monstruosités n'admettent pas la chute de l'homme et sa dégradation originelle.

Oui, le péché originel, avec ses terribles conséquences, la corruption de la source et le fatal empoisonnement des ruisseaux, l'existence du mal et la nécessité du remède : tous ces points de la croyance catholique sont rejetés par nos modernes éducateurs, et c'est de cette négation que découlent toutes les applications antisociales qui sont tentées sous nos yeux. Les fils de ce siècle d'iniquité sont plus prudents que les fils de lumière. Ils ne s'attaquent pas à telle ou telle branche de l'arbre, ils vont directement à la racine ; ils nient le fondement de toute croyance : JÉSUS-CHRIST et l'Église. Admettre en effet JÉSUS-CHRIST, c'est affirmer la chute originelle, et, avec elle, l'intervention surnaturelle de DIEU, la Révélation, l'Évangile, la loi nécessaire de la souffrance et de la résignation. Admettre ces vérités, c'est s'opposer directement au rationalisme, au naturalisme, au socialisme, au communisme ; c'est confesser ouvertement le Christianisme, qui

1. Nous empruntons cette traduction à la Revue *La Démocratie chrétienne.*

sera toujours l'obstacle le plus insurmontable au désordre, l'ennemi le plus acharné de tous les excès et de toutes les erreurs, l'incorruptible gardien de toutes les vérités divines et humaines.

Poser comme fondement de ces études JÉSUS-CHRIST, c'est comprendre facilement le mystère inexplicable de l'inégalité des hommes sur la terre, inégalité nécessaire, inévitable, qui se rétablirait d'ailleurs le lendemain du jour où un généreux rêveur croirait l'avoir abolie, parce que c'est une loi de ce monde périssable. Quoi que l'on fasse, il sera toujours impossible d'unir ces deux termes extrêmes, les premiers et les derniers, les riches et les pauvres, les grands et les petits, si l'on ne met pas au milieu d'eux l'Évangile et la Croix : la Croix, la seule arche d'Alliance, l'Évangile, l'unique traité de paix.

Poser comme fondement de ces études JÉSUS-CHRIST, c'est mettre en sûreté ce qui constitue la question la plus ardemment débattue de nos jours, la propriété et ses droits ; c'est mettre à leur place les classes déshéritées, comme les propriétaires et les capitalistes. JÉSUS-CHRIST et l'Église ne doivent pas être confondus avec ces puissances terrestres qui, placées entre les divers partis, embrassent le commode principe de la neutralité, ou au gré de leurs attraits et de leurs répugnances, n'ayant d'autre règle qu'une damnable prudence, ou encore, selon les prévisions de l'avenir, leur donnent et leur enlèvent capricieusement leur appui plus ou moins décisif.

L'Église, dépositaire et interprète fidèle de l'autorité de JÉSUS-CHRIST, placée au milieu d'un peuple égaré dont elle veut le bien, et au milieu d'hommes qui, pour la plupart, sont ses adversaires, pourvoit invariablement partout et toujours à l'observation de la loi divine. Or cette loi protège tous les droits, aussi bien les droits de ceux qui ne la reconnaissent pas et la combattent, que les droits de ceux qui implorent son secours pour la défense des principes foulés sacrilègement aux pieds par eux-mêmes en haine de l'Église. Elle proclame solennellement le précepte inflexible : *Tu ne voleras pas, tu ne convoiteras pas ;* et devant un pauvre peuple abusé, elle fait retentir la redoutable sentence : *Les voleurs ne posséderont pas le royaume de Dieu.*

Poser comme fondement de ces études JÉSUS-CHRIST, c'est combattre, comme Lui-même l'a fait dans son Code divin, les passions, les vices, les injustices qui sont la source et la cause principale de tous les désordres sociaux ; c'est fournir des armes pour abattre l'égoïsme et inspirer l'abnégation et le sacrifice, en perfectionnant, en ennoblissant, en sanctifiant tous les moyens pour atteindre le bien-être social, autant qu'il est possible à l'humaine nature avec ses infirmités physiques et morales.

Poser comme fondement de ces études JÉSUS-CHRIST, c'est mettre la paix dans les familles, veiller à l'éducation de la jeunesse, au triomphe de la justice, à l'organisation de la charité, et pourvoir par elle à tous les besoins. Oh ! que l'on se tromperait si l'on croyait avoir accompli son devoir en prélevant, par une loi quelconque d'administration, sur les fonds de l'État ou sur les revenus des Provinces et des Communes, une somme d'argent à partager entre les pauvres pour

fournir à leurs nécessités ! Outre l'insuffisance bien démontrée de semblables secours, il y a un point de souveraine importance qu'on ne peut perdre de vue : c'est que la substitution de l'aumône officielle à la charité privée est la destruction complète du Christianisme et un attentat terrible contre le principe de la propriété. Le Christianisme n'existe pas sans la charité, et la distinction fondamentale entre la charité et la justice est que celle-ci se peut exiger, même avec recours aux lois et à la force selon les circonstances, tandis que celle-là ne peut être imposée que par le tribunal de DIEU et de la conscience. Quand un secours est donné par une loi, l'aumône n'est plus libre, elle ne procède plus d'un mouvement du cœur, elle perd son mérite devant DIEU ; elle n'est plus un canal de grâce et un moyen assuré de salut. A sa place surgit le droit à l'aumône et au travail ; le lien d'amour qui seul peut unir le pauvre au riche est rompu ; tous les sentiments de gratitude et de reconnaissance disparaissent, et la pauvreté devient une fonction, un métier public, moins rétribué, si l'on veut, que les autres, mais qui attend fièrement l'échéance de la paye.

Au temps heureux de mes études, au vénérable Séminaire du Bienheureux Grégoire Barbarigo, — que je me rappelle toujours avec la plus vive reconnaissance, — tandis que tous se lamentaient devant l'augmentation toujours croissante en cette ville des pauvres et des mendiants, un docte et saint professeur qui se souvenait des dernières années du 18e siècle, répétait que, sans le luxe des Bureaux publics de Bienfaisance, comme on les appelait alors (40 ans auparavant) aux temps de son enfance, on n'avait pas à déplorer cette plaie, car la Charité chrétienne pourvoyait à tout. Elle avait son siège au Carmen, au Bienheureux Pellegrino, à Saint-Jean, à Saint-Augustin, à Saint-Gaëtan et en bien d'autres lieux. C'était la charité chrétienne exercée par des frères auxquels, en hommage à la liberté sans doute, on devait enfin refuser toute place au soleil.

Tels sont les fruits maudits de la négation du CHRIST et de sa divine loi.

« Mais si l'Évangile suffit pour résoudre ces questions, dira quelqu'un, à quoi bon ces études ? »

Dans le progrès des Sciences, l'Italie qui est le berceau du génie et qui fut la maîtresse des autres nations, s'est laissée souvent surpasser ; elle a permis aux étrangers de cueillir les premiers le fruit de ces études dont le génie italien avait allumé la première étincelle.

La foi, qui pour nous Italiens est quasi connaturelle, nous fait regarder comme impossible qu'on ose attenter à des vérités qu'il suffit d'énoncer pour qu'elles s'imposent à l'évidence, et l'on n'a pas songé à tenir tête à ces sociétés ténébreuses qui, avec de faux principes, non seulement attaquent la religion, mais s'efforcent de détruire la société elle-même.

Or c'est un principe de la stratégie, que, pour combattre un ennemi, il faut se munir des mêmes armes que lui ; ainsi l'ont bien compris nos frères de par delà les Alpes, qui combattent sous la même bannière

que nous et qui ont recueilli un bien considérable de l'œuvre des Congrès Catholiques établie chez eux depuis plus de 20 ans.

Quelques excellents et savants catholiques ont pensé à établir parmi nous, et justement ici à Padoue, une *Union pour les Études Sociales* et pour le problème économique, et cette *Union* a, en quelques années. produit des fruits abondants.

Je vous revois donc avec le plus grand plaisir, illustres champions de l'*Union pour les Études Sociales* qui, à la clarté de la vraie science, vous êtes proposé de mettre en lumière les vérités combattues ou travesties par la fausse science et la fausse critique d'adversaires déclarés. Et si, en vous disant adieu à la première réunion tenue dans ce palais les derniers jours de l'année 1889, quand furent posées les premières bases de la réunion, grâce à la courtoisie native de l'illustre Prélat de ce diocèse, j'ai dû clore cette assemblée par une invocation au Sacré-Cœur de JÉSUS, source de charité et de toute sagesse, il m'est doux de vous saluer encore au nom de JÉSUS-CHRIST, en ce jour où, comme le disait récemment l'*Osservatore Romano :*

Les fils dispersés aiment, devenus géants,
A revoir le berceau qui les connut enfants.

Oui, vous êtes revenus géants, puisque vous n'êtes plus une petite famille, mais une armée compacte dont vous êtes les capitaines.

Vous êtes revenus géants, puisque par le périodique *La Revue internationale des Sciences sociales et des Sciences annexes*, vous avez justement acquis une gloire splendide.

Vous êtes revenus géants par l'adhésion de doctes et autorisés personnages qui non seulement applaudissent à vos desseins, mais qui y collaborent.

Vous êtes revenus géants spécialement par l'explicite approbation du Vénérable et Saint Vieillard du Vatican, Léon XIII, qui, dès le début, vous montra une bienveillance toute paternelle, vous bénit avec toute l'effusion de son cœur et vous regarde d'un œil de complaisance, vous encourageant de sa parole autorisée et vous fortifiant de cent autres manières dans l'œuvre à laquelle vous vous êtes consacrés.

Recevez donc avec bienveillance mes félicitations et, s'il m'est permis de le dire, mes remerciements, pour le grand bien que vous avez fait et que vous ferez à la cause sociale catholique, en combattant les détestables et pernicieuses doctrines et les principes subversifs du libéralisme de ses dignes enfants, le socialisme et l'anarchie. Je fais des vœux pour que ce splendide Congrès, qui s'inaugure sous l'invocation de JÉSUS-CHRIST et sous les auspices de son auguste Vicaire, porte des fruits de bénédiction.

Loué soit Jésus-Christ !

*
* *

Mgr Cerutti, l'ardent propagandiste des Caisses rurales et ouvrières, interrogé dernièrement par un ami sur l'attitude

qu'avait eue jusqu'alors le cardinal Sarto vis-à-vis des œuvres de crédit agricole et ouvrier, répondit :

Celle d'un protecteur ardent ; en voici quelques preuves toutes récentes :

Le 12 juin 1900, le Patriarche de Venise acceptait d'être membre honoraire de la première caisse ouvrière catholique à Murano (Vénétie), et c'est lui qui voulut bénir l'étendard de l'association.

Dans le discours qu'il prononça à cette occasion durant la messe — où communièrent tous les membres de la société, — il prit pour thème les mots écrits sur l'étendard : *Foi et Travail ;* et il montra comment l'ouvrier devait reproduire en lui-même saint Joseph (dont la bannière portait l'image et qui est le patron des caisses ouvrières). « Saint Joseph, expliqua le Cardinal, joignit à la foi la plus vive le travail le plus fécond : et c'est JÉSUS qui était l'objet de l'un et de l'autre, car il révérait JÉSUS fils de DIEU, et il le nourrissait parce qu'il était lui-même comme le père terrestre de JÉSUS. »

Le 17 août 1902, le cardinal Sarto venait à Murano pour bénir lui-même les premières maisons ouvrières catholiques ; — il y en avait dix-sept. — A cette occasion, de la cour intérieure de ces maisons, qui avaient été pavoisées, il adressait la parole aux sociétaires. Il les félicitait des œuvres accomplies, et il les félicitait plus encore, parce que ces œuvres avaient été inspirées par la foi et parce qu'elles avaient été créées par l'action féconde de l'épargne catholique. « Cette épargne n'est point chose mesquine, déclara-t-il, c'est un acte de prévoyance de gens qui, suivant la parole de l'Esprit-Saint, songent dans le temps du travail et de l'épargne à se créer un asile tranquille pour la vieillesse. » Il termina en souhaitant que la bénédiction du Seigneur qu'il avait donnée à ces habitations descendît sur les familles présentes et futures, lesquelles, grâce à l'observation de la loi divine, et dans la pratique de la religion, trouveraient un doux asile ici-bas, espérance des joyeuses habitations qu'aux travailleurs vertueux DIEU réserve là-haut.

Ajoutez, continua don Cerutti, que la plus grande partie de nos fêtes catholiques se sont tenues dans les salles du palais patriarcal : c'est là, spécialement, qu'il bénit deux bannières catholiques.

C'est encore le cardinal Sarto qui fut le promoteur de la *Banque de Saint-Marc.* Cette Banque, qui a actuellement onze millions en portefeuille, est comme le couronnement de dix-sept caisses ouvrières.



Le cardinal Sarto a été un apôtre de « l'action sociale chrétienne », dans le sens fixé par Léon XIII, dans le sens où le sont tous les catholiques par le fait même qu'ils suscitent, développent et soutiennent les œuvres sociales et populaires recommandées par ce glorieux Pontife.

C'est ce que démontrent encore deux documents que publia la *Civiltà Cattolica*, l'un le 6 septembre 1902, l'autre le 17 janvier 1903.

Le premier est une lettre par laquelle le cardinal Sarto protesta solennellement, et en termes sévères, contre ceux des Italiens qui, l'an dernier, par leurs attaques injurieuses, provoquèrent la démission de l'ancien président général de l'Œuvre des Congrès, le comte Paganuzzi, de Venise.

Le second document, signé par le même cardinal Sarto, par le cardinal Bacilieri, évêque de Vérone et par tous les autres archevêques et évêques des provinces vénitiennes (en tout onze prélats), montre quel admirable homme d'œuvres sociales est ce comte Paganuzzi.

Voici, traduits, les documents en question :

UNE LETTRE DU CARDINAL SARTO

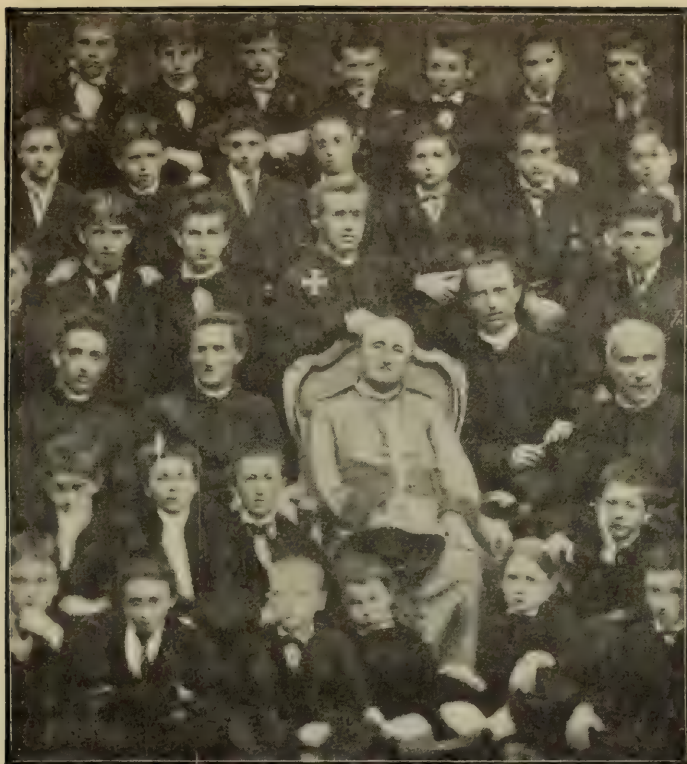
Vu sa grande importance en ce moment, lit-on dans la *Civiltà Cattolica*, nous reproduisons, avec haute vénération, la lettre ou plutôt la protestation du cardinal patriarche de Venise, à propos des indignes injures lancées récemment contre le comte Paganuzzi dans certains journaux qui, moins que tous autres, auraient dû les accueillir. Nous la prenons dans l'excellente *Difesa* de Venise, du 27-29 août dernier :

S. É. le Cardinal patriarche nous honore de cette splendide lettre, que nous nous empressons de publier :

Venise, le 27 août 1902.

EXCELLENT MONSIEUR L'AVOCAT,

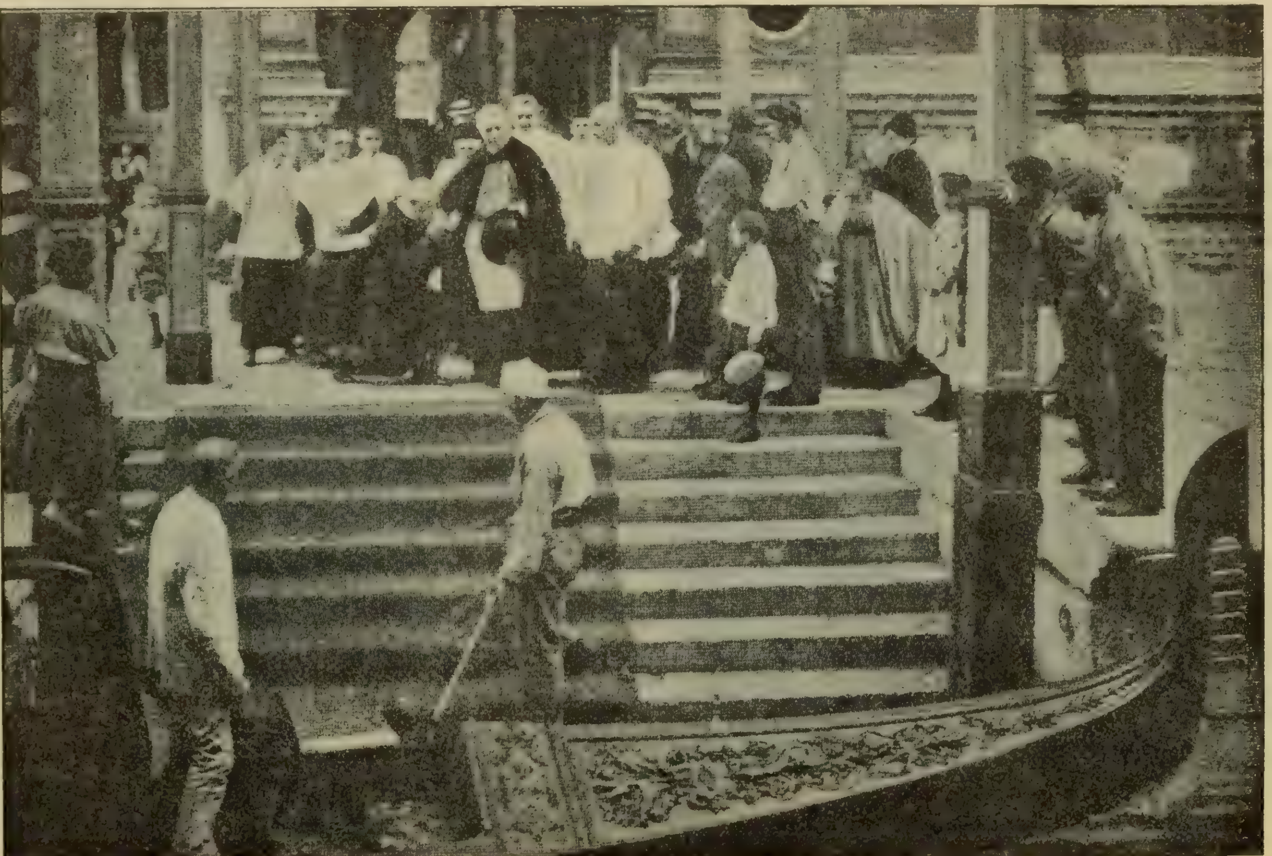
Aussi longtemps que la guerre déclarée à « L'Œuvre des Congrès » et aux hommes de bien qui la dirigent était faite par nos adversaires, j'ai gardé, et le plus souvent j'ai conseillé aux autres de garder le silence ; mais le silence ne peut plus se garder dès que les attaques viennent de nos compagnons d'armes et se répandent sans pudeur dans la presse. Je me crois plutôt spécialement obligé d'élever la voix, depuis que le premier des illustres et vénérables champions de l'œuvre catholique, admirablement organisée par lui dans toute l'Italie, est devenu l'objet d'une guerre déloyale, lui qui, pendant trente années, a sacrifié pour elle ses intérêts et sa santé, et a mérité par là non seulement la vénération des catholiques, mais l'admiration et l'hommage des adversaires eux-mêmes, reconnaissant en lui l'homme qui a travaillé sans aucune ambition humaine, pour le seul triomphe de la vérité, par amour de l'Église et pour le vrai bien-être de la patrie : un des plus grands citoyens de Venise, le comte Jean-Baptiste Paganuzzi.



GROUPE DE PROFESSEURS ET D'ÉLÈVES
DU SÉMINAIRE DE TRÉVISE.
(Don Sarto est désigné par une croix blanche).



LA MÈRE DE PIE X.



VENISE. — LE CARDINAL SARTO SE RENDANT AU CONCLAVE.

C'est pourquoi, sans m'arroger ce qui est de la seule compétence du Saint-Siège, je proteste solennellement contre les méchantes critiques, les calomnieuses insinuations et aussi contre la noire ingratitude de tous ceux, tant qu'ils sont, qui osèrent en ces jours manquer de respect envers cet homme vénérable.

Et puisque les preuves les plus abondantes m'ont donné la conviction qu'ils ne sont pas inspirés par le Seigneur, les sentiments de ceux qui, sous prétexte d'utiles réformes, portent la discorde dans « L'Œuvre des Congrès », je recommande aux catholiques de Venise, et spécialement aux jeunes gens, de ne pas s'éloigner de cette bannière qui a remporté tant de victoires, s'ils ne veulent pas être complices de ruines irréparables.

Vous m'obligerez beaucoup, excellent Monsieur le Directeur, en publiant la présente, et, vous remerciant d'avance, je me redis avec une affectueuse estime,

Votre très dévoué,
Jos., Card. SARTO, Patr.

(A l'excellent M. le Dr François SACCARTO,
Directeur de la *Difesa*, Venise.)
(*Civiltà Cattolica*, 6 septembre 1902.)

LETTRE DE L'ÉPISCOPAT VÉNITIEN AU COMTE PAGANUZZI

TRÈS ILLUSTRE MONSIEUR LE COMTE,

La bienveillance de N. S. Père le Pape Léon XIII, tout en acceptant votre démission de président général de l'Œuvre des Congrès et comités catholiques en Italie, fonction à laquelle vous aviez été réélu [1], a daigné, pour témoigner une fois de plus Sa pleine confiance et Sa haute satisfaction pour tout ce que vous avez fait au profit de l'Église, du Saint-Siège et de la société, vous accorder une des plus hautes distinctions pontificales qui sont comme la couronne de toutes les autres si bien méritées par vos longs et fidèles services.

Nous en ressentons la plus grande joie ; de plus nous constatons avec joie que le comité régional et les comités diocésains de nos provinces vénitiennes, — dans lesquelles, par votre direction éclairée et par votre zèle aussi généreux qu'infatigable, l'Œuvre a pris un si large développement — et des institutions de tout genre ont surgi, principalement

1. Par suite des attaques et des calomnies flétries dans la lettre du cardinal Sarto, le comte Paganuzzi avait donné une première fois sa démission de président général de l'Œuvre des Congrès. Le Pape n'accepta pas cette démission et renomma le comte à cette fonction. Néanmoins celui-ci crut devoir donner une seconde fois sa démission. Cette fois le Pape l'accepta, mais en honorant le comte Paganuzzi d'une des plus hautes distinctions.

(Note du traducteur.)

celles dirigées au bien du peuple, telles que les caisses rurales, les associations agricoles, les sociétés de secours mutuels, les banques catholiques, les unions professionnelles, les maisons ouvrières, le secrétariat du peuple, ont voulu eux aussi, pour vous témoigner leurs impérissables gratitude et estime, vous présenter les insignes de cette nouvelle décoration ; se souvenant surtout avec reconnaissance que l'organisation des catholiques, dont vous avez été le promoteur si sage et si constant, a eu pour résultat de mettre à la tête de l'administration de nombre de nos villes et communes, des Conseils composés en majorité de purs catholiques qui veulent conserver les bases de la société civile.

Et nous, Pasteurs de cette noble patrie du peuple italien, préposés par DIEU à la direction des âmes dans cette région, nous qui avons été témoins de vos travaux si méritoires pour la cause du Seigneur, qui connaissons votre déférence entière envers l'Autorité ecclésiastique, qui vous avons vu et par l'exemple et par la parole exciter les laïcs militants à la pratique d'abord de la piété et des vertus religieuses, ensuite à l'amour actif envers l'Église, nous avons voulu également, en cette circonstance, faire humblement écho à l'auguste voix du Pasteur suprême, et vous donner une preuve publique de notre sincère admiration et reconnaissance, souhaitant que le Seigneur, pour qui vous avez tant travaillé et souffert, vous donne, à vous et à votre famille, en cette vie, ses bénédictions les plus choisies.

C'est là le désir commun de nos cœurs en même temps que nous vous présentons l'hommage de tout notre dévouement en JÉSUS-CHRIST.

Le 28 décembre 1902.

Jos. Card. Sarto, patriarche ; Bartol. card. Bacilieri, évêque de Vérone ; Pietro Zamburlini, archev. d'Udine ; Lod. Marangoni, évêque de Chioggia, etc., etc.

*
* *

La Croix a publié la lettre suivante de son correspondant romain :

Dès la mort de Léon XIII, M. le comte Grozoli annonça son intention de remettre sa démission de président de l'œuvre des Congrès entre les mains du nouveau Pape.

« C'est mon devoir d'agir ainsi, disait-il. Nommé par Léon XIII, sur une liste dressée par le Comité général, il faut que je laisse au successeur de Léon XIII une pleine liberté d'action. Et, d'autre part, si je restais de moi-même à la tête de l'Œuvre des Congrès, je n'aurais pas l'autorité morale qu'exige l'accomplissement d'une tâche aussi délicate. »

Justement M. le comte Grozoli avait eu l'occasion d'exposer ces vues au patriarche de Venise, avant que celui-ci n'entrât au Conclave, et le cardinal Sarto les avait pleinement approuvées.

Le soir du 4 août, M. le comte Grozoli fut de ceux qui présentèrent les premiers leur hommage à S. S. Pie X. Le Pape se tenait encore dans l'appartement qu'il avait occupé durant le Conclave : un fauteuil et des chaises de paille étaient le principal mobilier de cette cellule.

Le Pape était sous le coup de la profonde émotion que lui avait causée son élection ; il était très affligé, mais fort calme cependant.

Pie X dit tout de suite à M. le comte Grozoli quel concours il attendait des associations catholiques pour le bien de la péninsule. De son côté, le président de l'Œuvre des Congrès pria instamment le Saint Père de ne rien décider, sur-le-champ, à son sujet, mais d'attendre quelques jours encore ; de cette façon, le Pape serait libre de mettre à la tête des catholiques italiens l'homme qui serait le plus capable de servir, en ce poste élevé, les intérêts de l'Église et du peuple catholique d'Italie.

M. le comte Grozoli espérait, je le sais, qu'un autre serait ce « plus digne » : le Pape allait prononcer, avec raison, que sur ce point-là il ne partageait point l'avis de M. le comte Grozoli.

Aussi, hier soir, M. le comte Grozoli entendit-il le Saint Père lui tenir ce langage :

« La question du mouvement catholique en Italie est la première qui se soit présentée à mon esprit, après mon élection, puisque je vous vis le soir même du 4 août. Dès lors, je fus bien décidé à vous maintenir à la tête de l'Œuvre des Congrès. C'est uniquement à cause de vos instantes prières que j'ai différé la confirmation officielle du mandat que vous a confié mon prédécesseur. Maintenant, je vous le déclare clairement : j'ai bien réfléchi, devant Dieu, sur ce sujet, et je vous dis que *votre devoir est de rester à la tête de l'Œuvre des Congrès.* »

Il n'y avait qu'à obéir. M. le comte Grozoli est de ces hommes qui donneraient sans hésiter leur vie pour le Saint-Siège, et qui préféreraient mourir plutôt que de contrecarrer, en quoi que ce soit, l'action de la Papauté.

Des idées qui furent échangées au cours de cette longue audience, je puis vous en communiquer deux : elles ont une incontestable portée.

Le président de l'Œuvre des Congrès rappela à S. S. Pie X quel objectif il avait poursuivi durant les quelques mois où il avait rempli sa charge, sous les regards de Léon XIII. « Mon but constant, dit-il en substance, fut d'utiliser toutes les forces vives au profit de la cause catholique dans la péninsule, de n'écarter personne, de rapprocher, au contraire, les hommes de bonne volonté, d'entourer les « anciens » d'égards, de considération, et de faire appel, avec respect, à leur expérience ; de manifester aux « jeunes » de la confiance et une cordiale sympathie. Et voici quelles ont été mes idées directrices : professer et vouloir avec énergie tout ce que le Saint-Siège professe et veut explicitement ; écarter et répudier avec constance et très pratiquement ce que le Saint-Siège écarte et répudie ;

laisser et faciliter la plus grande liberté pour tout ce que le Saint-Siège abandonne, entre ces deux extrêmes, à l'appréciation ou au tempérament de chacun ; maintenir, toutefois, entre les personnes qui, sur ces points libres, ont des tendances diverses, une grande charité réciproque et ne rien négliger de ce qui peut accroître leur confiance mutuelle. Vous le savez aussi, Très Saint Père, c'est surtout à l'action économique sociale que je me suis appliqué davantage, et c'est dans cette voie que, le plus possible, j'ai poussé l'Œuvre des Congrès. »

Sa Sainteté Pie X répondit qu'il n'ignorait rien de l'attitude ni des méthodes, ni des intentions de son interlocuteur, qu'il avait examiné mûrement tous ces aspects de la question, et qu'il ne demandait point au comte Grozoli de rien modifier dans sa ligne de conduite. « J'approuve ce que vous avez fait : marchez dans la même voie, avec le même zèle, et comptez toujours sur mon appui le plus bienveillant. » Tel fut le sens de sa conclusion.

*
* *

Mgr Merry del Val, pro-secrétaire d'État de Sa Sainteté, a adressé au président général de l'Œuvre des Congrès, le comte Grozoli, la lettre suivante :

MONSIEUR,

Interprète des sentiments de tous les comités et de toutes les Associations catholiques d'Italie, le bureau de la présidence générale de l'Œuvre des Congrès a eu l'heureuse et très opportune idée d'offrir naguère au nouveau Pontife ses félicitations et ses souhaits. Je m'acquitte bien volontiers de la mission qui m'a été confiée par le Saint Père en vous exprimant la satisfaction particulière avec laquelle Sa Sainteté a daigné accueillir cet hommage. L'auguste Vicaire de JÉSUS-CHRIST a grande confiance, comme son regretté Prédécesseur, dans la fidèle coopération des Associations catholiques italiennes ; il aime à espérer aussi que, comme par le passé, tous les membres auront à cœur la soumission au Siège apostolique et la défense de ses droits sacrés.

En témoignage de la bienveillance dont il est animé pour vous et pour tous les membres, Sa Sainteté a accordé de tout cœur une spéciale bénédiction. En vous en faisant part, j'ai le plaisir de me dire, avec une haute estime, votre très affectionné, pour vous servir.

R. MERRY DEL VAL,
pro-secrétaire d'État de S. S.

*
* *

Quelques jours après la confirmation du comte Grozoli, par le Saint Père, dans sa charge de président de l'Œuvre des

Congrès, un journal démocrate chrétien d'Orvieto, *Il Comune*, publiait un article en forme de lettre rempli d'attaques très vives contre le comte Grozoli et contre l'Œuvre des Congrès.

Le Saint Père a immédiatement fait acte d'autorité.

L'*Osservatore Romano* du 10 septembre publie la lettre que, le 7 septembre, Mgr Merry del Val, pro-secrétaire d'État, adressa, au nom du Pape, à l'évêque d'Orvieto, à l'occasion de l'article du *Comune*.

En voici la traduction :

A Mgr Dominique Bucchi-Accica, évêque d'Orvieto.

Le Saint Père me donne l'ordre de faire connaître à Votre Seigneurie Illustrissime et Révérendissime la douloureuse impression que lui a faite la lettre publiée le 29 août dernier dans le périodique hebdomadaire *Il Comune*, qui s'imprime en votre cité. Il ne pouvait en être autrement, car tout l'écrit, de la première ligne à la dernière, ne peut être qualifié que comme souverainement irrespectueux et rebelle à toute autorité ; et l'impression douloureuse éprouvée par le Saint Père en cette circonstance s'est accrue du fait que plusieurs fois ce même périodique a manifesté les mêmes sentiments.

Le Saint Père, en même temps qu'il désapprouve absolument tout ce que contient cette lettre, soit au point de vue des principes, soit au point de vue des personnes, m'autorise à déclarer qu'il ne reconnaîtra jamais aucune œuvre d'action populaire chrétienne qui ne se rattacherait pas à « l'Œuvre des Congrès catholiques » avec la déférence voulue. Sa Sainteté rappelle aussi l'obligation qu'ont tous les clercs et prêtres, chargés de quelque fonction que ce soit, de ne prendre part d'aucune façon aux associations qui, sous le nom de « partis », portent la division dans les esprits et les scissions dans le camp catholique, et détruisent cette unité pour laquelle notre saint Rédempteur adressait au divin Père sa dernière prière, et cette charité qui est l'unique caractère distinctif des vrais chrétiens.

(Signé) : RAPHAËL MERRY DEL VAL,
pro-secrétaire d'État de S. S.

***

Le 13 août s'était également constituée à Bergame la Société de la Maison du Peuple au capital de 300.000 francs entièrement versé ; or, S. S. Pie X fit parvenir à M. le commandeur Rezzara le précieux autographe suivant :

A M. le commandeur Nicolas Rezzara et à tous les membres des œuvres sociales catholiques du diocèse de Bergame, nous accordons de grand cœur la bénédiction apostolique avec le vœu très ardent que la

divine Providence donne les moyens pour que surgisse au plus tôt la Maison du Peuple ; projet déjà béni par Notre auguste prédécesseur, Léon XIII, de sainte mémoire.

PIE X, Pape.

Voici en quels termes M. Rezzara lançait l'an dernier ce projet d'une Maison du Peuple, à l'occasion de la 15e fête fédérale :

Ce sera parmi nous le monument de la vraie démocratie, celle qui est prêchée par le christianisme, désirée par le Pape, réclamée par les temps nouveaux ; celle qui n'abaisse personne pour en relever d'autres; qui n'anéantit pas la hiérarchie providentielle des classes, mais, au contraire, les prend toutes pour les coordonner, les harmoniser dans les splendeurs de la croix, les ennoblir dans l'exercice de la justice, les élever au-dessus d'elle-même dans les manifestations d'une charité réciproque.

C'est après avoir lu ce texte du discours de M. Rezzara que, par l'intermédiaire du cardinal Rampolla, S. S. Léon XIII envoya à Bergame les bénédictions renouvelées par S. S. le Pape Pie X.

* * *

On lit dans l'*Osservatore Romano :*

Un représentant du Saint-Siège, le comte Soderini, a pris part aux travaux de la Commission internationale qui s'est réunie à Bâle, dans les premiers jours de septembre, pour étudier diverses mesures protectrices du travail à proposer aux Etats européens.

Dans son discours d'ouverture, le président de la Commission, après avoir salué les délégués des différents pays, a déclaré se féliciter tout particulièrement de la présence d'un représentant du Saint-Siège. Il y a vu la preuve que le Saint Père nourrissait pour l'association les mêmes sentiments de bienveillance que son illustre et inoubliable prédécesseur Léon XIII.

Le comte Soderini, prié par ses collègues de répondre en leur nom, a assuré le président qu'ils étaient heureux de travailler avec lui à une œuvre de paix sociale.

« Sa Sainteté Pie X, ajouta-t-il, regarde l'association avec le même intérêt très vif que lui portait Léon XIII. Le nouveau Pontife n'a jamais oublié, au cours de sa carrière passée, le peuple des travailleurs à qui l'unissent des liens si affectueux et dont il connaît si intimement les besoins. Il gardera toute sa sympathie à l'association internationale qui cherche à améliorer pratiquement, par des voies légales et pacifiques, le sort des ouvriers. »

D'unanimes applaudissements saluèrent ce discours.

CHAPITRE VII

AU PAYS DE PIE X.
PIE X ET SA FAMILLE.

DEUX DÉPÊCHES. — LES SŒURS DU PAPE AU VATICAN. — LA JEUNESSE DU PAPE RACONTÉE PAR LE FRÈRE DE PIE X. — LA FAMILLE DU PAPE. — EXCURSION AU PAYS DE PIE X. — IL Y AVAIT UNE FOIS... — LA MAISON NATALE DE JOSEPH SARTO. — AU CIMETIÈRE : LA TOMBE DE LA MÈRE DU PAPE. — LE VIEUX PRÊTRE AMADIO, PROFESSEUR DU JEUNE SARTO. — LES NOTES DE CLASSE DU FUTUR PAPE. — AU SÉMINAIRE DE TRÉVISE ; ACTIVITÉ PRODIGIEUSE DE MONSEIGNEUR SARTO ; SON HORREUR DE LA MOLLESSE ET DU « GENRE PLAINTIF ». — LA POPULARITÉ DU CARDINAL SARTO A VENISE. — VIVE LE PAPE !

VOICI deux dépêches, datées du 4 août, dont le caractère tout ému se passe de commentaires :

Mgr Bressan, au Vatican.
Les sœurs de Sa Sainteté, le majordome et toute la famille patriarcale, dans la joie infinie de ce jour solennel, font monter vers le DIEU tout-puissant de profonds sentiments de reconnaissance, s'inclinent respectueusement devant la chaire de saint Pierre, baisent les pieds sacrés de l'immortel Pontife et implorent une très spéciale bénédiction.

Et la réponse :

Le Saint Père, tout en larmes, envoie sa première bénédiction apostolique à ses sœurs et à sa famille patriarcale.

*
* *

Comme il l'aime, sa famille !

Aussitôt après son élection, il chargea Mgr Bressan de mander ses sœurs à Rome. L'entrevue fut des plus touchantes.

Pour leur voyage, la société de l'Adriatique avait mis à leur disposition un wagon-salon.

Les trois vieilles dames ont été reçues à la gare de Rome par un certain nombre de prélats et de religieux, et se sont rendues immédiatement au domicile qui était retenu pour elles au Corso Vittorio Emanuele.

Dans l'après-midi elles ont été conduites par Mgr Bressan auprès du Souverain Pontife.

En apercevant leur frère, les vieilles dames voulurent se jeter à ses genoux, mais le Pape leur ouvrit les bras et les embrassa l'une après l'autre, les larmes aux yeux, en murmurant : « Je suis toujours votre Beppi. »

Puis, après un échange de marques d'affection, Pie X a fait asseoir ses trois sœurs et a continué pendant près d'une demi-heure cet entretien fraternel, mêlé de réminiscences du passé et de souhaits affectueux.

A la fin de l'audience, les trois sœurs ont demandé la bénédiction pontificale et le Pape leur a demandé de revenir au Vatican le plus souvent possible.

*
* *

Quelle fut alors la jeunesse du futur Pape ? Voici ce qu'en dit le frère de Pie X à un journaliste italien :

Notre famille se compose de deux frères et de six sœurs, tous nés dans une maisonnette qui existe toujours sur la route qui mène de Riese à Asolo et qui est située auprès de l'auberge des *Deux Épées*. Joseph est né le 2 juin 1835. Nous sommes tous vivants.

Quatre de nos sœurs sont mariées ; deux habitent Riese, deux Salzano. Les deux autres vivaient avec Joseph, que nous appelions Beppi.

Papa, agent communal, gagnait une *zvanzica* par jour. Maman était couturière. Couturière de campagne ! Pensez ce qu'elle pouvait gagner !

Nous avions en propre la maisonnette et un petit champ ; c'était bien peu de chose, et nous vivions bien petitement.

Notre père, très religieux, voulut nous élever chrétiennement et nous enseigna lui-même le catéchisme. A Riese, on n'avait qu'une école pour la première et la seconde élémentaires. On n'y enseignait que les quatre règles de l'arithmétique. Chez nous, nous lisions les nouvelles morales de Francesco Soave.

Beppi, très actif, très studieux, emportait tous les prix, et papa,

après la seconde élémentaire, nous envoya à l'école de Castelfranco. Il acheta pour cela un petit âne et nous faisions le voyage sur son dos. Beppi fit de grands progès. L'archiprêtre Fusarini lui donnait des leçons particulières de latin. A la fin de l'année, il passa ses examens à Trévise et eut le diplôme d'*éminentissime*.

Le 4 mai 1852, notre pauvre père mourut.

Sa mort fut une ruine pour nous. Notre pauvre mère avec ses huit enfants ne pouvait pas penser aux études de Beppi ; mais l'archiprêtre Fusarini ne voulut point abandonner son élève.

Francesco Monico était alors patriarche de Venise. Fils d'un maréchal-ferrant, il avait su mériter cette haute dignité. Fusarini et un de nos oncles, qui était depuis longtemps domestique du patriarche, obtinrent de lui une place dans le Séminaire de Padoue. C'est là que Beppi a achevé ses études. Il fut ordonné prêtre en 1858.

Dans cette même année, je dus partir pour le service militaire, laissant notre mère et mes six sœurs. Le peu que je gagnais leur fit ainsi défaut.

Beppi obtint peu après la cure de Tombolo, et, pour venir en aide à sa famille, il prit une de ses sœurs avec lui. Mais la paroisse de Tombolo était si pauvre ! Il serait mort de faim s'il n'avait pas fait autre chose. Il commença ainsi à donner des lecons aux enfants Zambresi et puis s'adonna à la prédication qui fut sa passion.

Pie X a encore un parent marchand de vin à Venise, *via Garibaldi ;* il a trois sœurs mariées. L'une d'elles, Teresa, a épousé un aubergiste de Riese, le pays natal de la famille. Elle tient l'*Osteria*, à l'enseigne des *Due Spade*, au bout d'une longue route blanche et poussiéreuse, et son mari, signor Parolin, est honorablement connu aux alentours.

Quant aux neveux et nièces, ils sont nombreux. Ce sont de braves garçons et des filles actives qui s'occupent avec leur père de la maison, de l'auberge et de la charcuterie de signor Parolin Le nouveau pape a un frère veuf, établi à Mantoue où il tient une succursale des postes dans la *via Grazie*.

Pour expliquer la photographie où nos lecteurs verront avec intérêt les membres de la modeste famille qui a eu l'insigne honneur de donner à l'Église son Pontife suprême, voici quelques détails généalogiques très précis :

Giuseppe Sarto, grand-père de Pie X, secrétaire de la commune de Riese, eut trois fils : Antonio, Giacinto et Battista. Le premier, marié à Mlle Lucia Pellizzari, de San-Vito d'Asolo, eut cinq enfants : Giuseppe, qui épousa Mlle Maria Barbiroli ; Pietro et Luigi, célibataires ; Giacomo,

prêtre, et une fille, Mathilde, qui, mariée à Antonio Gaetan, n'eut pas d'enfants. Des enfants d'Antonio, il ne reste que Luigi, émigré à l'étranger, et Mathilde.

Le second, Giacinto, épousa Marietta Sanson et n'eut pas d'enfants.

Le troisième, Battista, secrétaire communal comme son père, épousa Margherita Sanson, sœur de la femme de Giacinto. Il eut huit enfants : Giuseppe, (le Pape Pie X), né le 2 juin 1835 ; Angelo, né le 26 mars 1836 ; Rosa, Teresa, Maria, Antonia, Lucia et Anna, nées en 1838, 1840, 1842, 1844, 1846 et 1848.

Antonio épousa Francesco de Bei, tailleur, de Salzano, et eut cinq enfants : Odoardo, Enrichetta, Maria, Battista et Giuseppe.

Lucia, mariée à Luigi Boschin, sacristain de l'église de Salzano, eut deux filles, dont l'une, Margherita, vient d'épouser un petit employé de l'arsenal de Venise.

Teresa, mariée à Giovanni-Battista Parolin, l'aubergiste de Riese, eut neuf enfants : Antonio, marié et père de deux fils ; Angelo, marié à Italia Boaro et père d'une fille, Vittoria, et d'un fils Giuseppe ; Amalia, Maria, morte à Milan ; Carlotta, mariée ; Giuseppe, Gildo, Gilda, don Giovanni-Battista, prêtre, ancien vicaire à Castelfranco et maintenant archiprêtre de Possagno, la patrie de Canova, le célèbre sculpteur.

*
* *

Mais, faisons une excursion plus complète au pays natal de Pie X, et prenons d'abord pour guide, si vous le voulez bien, le très intéressant et très disert correspondant de *La Croix*, B. Sienne, qui raconte ainsi le voyage qu'il fit à Riese, quelques jours après l'élection du Pape :

Il y avait, en ce temps-là, au village de Riese, un peu au nord-ouest de Trévise, « non pas un roi et une reine », mais un courrier municipal et une humble couturière.

En se mariant, ils s'étaient installés dans une maison blanche, à un étage, petite, sans être exiguë, derrière laquelle souriait un petit jardin. La maison était leur bien familial : avec quelque autre lopin de terre, c'était tout leur avoir.

Il fallait travailler pour vivre, mais le travail ne les effrayait ni

l'un ni l'autre. L'atmosphère religieuse qu'ils respiraient était saine et pure comme le souffle que, d'au-delà des collines Asolanes, les Pré-Alpes envoient à cette campagne fertile.

Autour d'eux, une population de braves paysans qui s'adonnaient aux travaux des champs ; gens simples et vertueux, ils remplissaient l'église du village le dimanche ; et, les jours de semaine, sauf au temps de la moisson, la première messe avait nombre d'assistants.

Jean-Baptiste Sarto et Marguerite Sanson — il s'agit d'eux évidemment — vivaient d'une foi pareille, et la même paix sereine enveloppait leur modeste foyer.

Le matin de ses noces, *il* avait attaché au-dessus du lit conjugal, une image de la « Sainte Famille », et quelques jours après, *elle* avait appendu en face une image de saint François d'Assise, car elle était Tertiaire de Saint-François, ou, pour employer la simple et naïve expression usitée ici, elle était « Franciscaine ».

La petite maison alla se peuplant peu à peu, et Jean-Baptiste Sarto n'était point sans sollicitudes.

Son aîné, Joseph, un petit gars éveillé, à la physionomie ouverte, porta bientôt à l'église la cotte blanche des enfants de chœur. Le vicaire du village, don Luizi Orazio ,lui donna quelques leçons de latin.

Or, don Rito Fusarini, l'archiprêtre de Riese, observait avec intérêt la rapidité avec laquelle l'enfant s'assimilait les rudiments de la grammaire, et, en même temps, Marguerite Sanson remarquait que son petit Joseph aimait à entraîner ses petits camarades au sanctuaire du Cendrole où, depuis des siècles, une image de la Madone est particulièrement vénérée.Joseph, interrogé, laissa voir un désir dont il eût été, peut-être, bien empêché de déterminer l'origine. DIEU avait marqué l'enfant pour le sacerdoce : c'est du côté de l'autel que cette âme s'épanouissait.

On dit que Jean-Baptiste Sarto, malgré sa foi vive, émit quelques objections : Joseph était l'aîné et qui sait combien de temps le chef de famille pourrait subvenir aux besoins des siens.

L'excellent homme cependant se laissa facilement persuader...

Et c'est ainsi que, âgé de onze ans, le petit Joseph commença à faire son pèlerinage quotidien à Castelfranco. Pendant l'été, il cheminait nu-pieds, suivant la coutume du pays ; il portait ses souliers sur l'épaule, avec la petite besace qui contenait une portion de polenta et une tranche de pain, son modeste dîner ; il se chaussait avant d'entrer dans la petite ville où se trouvait son cher petit collège, transformé aujourd'hui, en vertu de la laïcisation, en une simple école primaire. L'hiver, il accomplissait le même trajet en sabots.

Les deux dernières années qu'il alla à Castelfranco, il prit son repas chez un « esattore » du pays, Pinazzi, et, pour en alléger à ses parents les frais, l'écolier de 13 ans se faisait maître d'école, et enseignait les rudiments de lecture, d'écriture et de calcul aux enfants de son hôte.

Cette vie rude n'altérait pas sa bonne humeur. « Nous le voyions arriver parmi nous le visage ouvert et les yeux riants, — me raconta

Mgr Pelizzari, archiprêtre de Godego, qui fut à Castelfranco le condisciple de Pie X ; — il tenait incontestablement la tête de notre petite classe, et il réussissait en même temps à exercer sur ses jeunes camarades l'attrait le plus sympathique. »

Et son vieux maître, don Giuseppe Innocente Amadio, qui fut son professeur dans sa dernière année de grammaire, la quatrième gymnasiale (équivalente à notre troisième latine), trace du jeune écolier le même portrait....

« Si je m'en souviens ! nous dit-il, c'était la vie même ! Il avait une extrême promptitude dans tous ses mouvements, et son esprit possédait la même agilité. *Bastava spiegare le cose una volta.* Il suffisait, pour lui, d'une seule explication : et du premier coup, il avait saisi...»

J.-B. Sarto n'eut point à se repentir d'avoir laissé son petit Joseph s'orienter vers le sacerdoce. Et, sans doute, ce fut pour lui une suprême joie de penser que, comme ses deux frères Ange et Antoine, et comme l'une des sœurs de sa femme, il donnerait un prêtre à l'Église

Mais l'heure vint où il laissa tout le poids de la petite famille à sa pieuse femme : il mourut en 1852 ; il avait vu son fils Joseph revêtir la soutane deux ans auparavant, et les succès éclatants du « jeune abbé de Riese » au séminaire de Padoue avaient dû réjouir le cœur paternel.

Veuve, la mère de Pie X ne se découragea point. Et pourtant DIEU sait les angoisses secrètes qui durent l'assaillir ! A la suite de « l'abbé Joseph », qui avait 18 ans, sept autres têtes s'étageaient : un garçon et six filles ; et la plus jeune, croyons-nous, n'avait guère dépassé sa troisième année....

Il fallut que la sainte et pieuse Mère suffît à tout ! Elle travailla double, ses filles aînées s'adjoignirent à elle et formèrent ainsi un petit atelier de couture. Même quelques familles du village lui confièrent leurs enfants, et l'atelier de couture devint une sorte d'école ménagère.

Mais de 1852 à 1868, c'est-à-dire jusqu'au moment où son fils devint vicaire de Tombolo, il fallut supporter dans l'intérieur bien dés privations. Le séminariste le connut bien, pour y participer durant les mois de vacances ; l'évêque, le cardinal n'oublia jamais tout ce qu'il devait à sa mère, et ce n'était pas une vaine formule qu'il écrivait quand il faisait imprimer ceci, en 1894, sur des images mortuaires :

LE CARDINAL JOSEPH SARTO,
AVEC SON FRÈRE ET AVEC SES SŒURS,
IMPLORE
LA CHARITÉ D'UN SUFFRAGE
POUR L'AME TRÈS REGRETTÉE
DE SA BIEN-AIMÉE MÈRE,
MARGUERITE SANSON,
QUI, NOURRIE D'UNE VRAIE PIÉTÉ,
LE 2 FÉVRIER 1894,
CONSOMMA PAR LA MORT DU JUSTE
UNE VIE DE TRAVAIL ET DE SACRIFICE.

L'on se tromperait si l'on croyait que la pieuse veuve assista avec une joie sans mélange à l'élévation progressive de son fils. Cette chrétienne éclairée avait un sentiment très vif des responsabilités qu'entraîne le ministère sacerdotal. Volontiers elle eût souhaité que son « Don Joseph » demeurât curé de Salzano. Elle trembla quand il devint évêque de Mantoue, puis cardinal et patriarche de Venise.

La mère aide à mieux comprendre le fils.... Qu'elle est donc efficace, l'action des mères chrétiennes !

Au cours de ma visite à la maison natale de Riese, où je recueillis une partie des détails que je viens de consigner ici, l'on m'a montré, à côté de la chambrette où naquit Pie X, l'autre chambre où, le 2 février 1894, sa mère mourut.

C'est dans cette chambre que, le mois d'octobre précédent, Pie X embrassa une dernière fois sa mère. Il était venu à Riese dès qu'il l'avait pu, après avoir été créé cardinal. Mais son cœur l'attirait vers cette chambrette du premier étage, dans sa maison natale, d'où sa vieille mère, octogénaire, ne sortait plus. Il monta chez elle, revêtu de la pourpre cardinalice, car il était juste que la pieuse femme vît « comment était » son fils. Et ce fut pour tous les deux un moment de vive émotion : quand l'heure du départ arriva, il semblait qu'un pressentiment douloureux les saisissait l'un et l'autre, ils se séparèrent en pleurant. De fait, le cardinal Sarto ne devait plus revoir sa mère, qu'une courte maladie emporta en deux jours...

Tel fut le milieu où se forma S. S. Pie X.



Nous ne pouvons résister au désir de faire un nouveau pèlerinage, plus longuement encore, en compagnie de M. D. Giuliani qui, envoyé de Rome par *La Patrie*, raconte ainsi le très intéressant voyage qu'il fit « au pays de Pie X. »

Je rentre de Riese. J'ai vu le modeste village, je suis entré dans l'humble demeure où naquit Pie X, j'ai bu là-bas un verre de bière fraîche que me servit la propre sœur du Pape. Avant de prendre le train qui va enfin me ramener en France, je résume ici mes impressions :

En quittant Castelfranco, j'ai pris une voiture qui, en peu de temps, me transporta à Riese.

La route est belle et ombragée. Mon « vetturino », en son pittoresque dialecte vénitien, me racontait les histoires les plus touchantes sur le nouveau Pape.

« — Je ne suis pas clérical, signor, je lis *L'Avanti*, et mon avis est que le pauvre peuple n'est pas traité comme il le mérite ; mais je m'empresse de dire que Pio decimo est un ami des pauvres et des petits. A Venise, son élection a transporté de joie tout le monde. Ce bonheur fut particulièrement ressenti par ceux qui, tant de fois, trou-

vèrent près du patriarche le pain nécessaire et souvent aussi des avancés qui permirent d'attendre des jours meilleurs. Celui-là nous aime, celui-là a eu un père ouvrier, il ne nous reniera pas ! »

L'éloquent « vetturino » parlait encore lorsque j'aperçus le campanile de Riese, qui émergeait d'une mer de verdure.

Un joyeux carillon s'envolait de la tour rouge sous l'éclat aveuglant du soleil.

Bientôt la voiture faisait son entrée sur la petite place de l'église Saint-Matthieu, récemment restaurée.

Je pénétrais aussitôt dans l'édifice, où je trouvais une délicieuse fraîcheur.

Deux bons vieux m'avaient suivi. Le cocher avait déjà dit que j'étais Français et que je venais à Riese pour voir la maison et les parents du Pape.

Ils s'approchèrent et me firent signe de les suivre.

Ils s'arrêtèrent près d'un grand portrait du patriarche de Venise, aujourd'hui Pie X :

« — Legete.... » (Lisez !).

Et je lus : « A Joseph Sarto, fils de ce canton. En 1903. — La patrie honorée. — Ceci est son portrait. »

Les vieillards me regardèrent et avaient l'air de me dire :

« Hein !.... Est-il ressemblant ?.... Sommes-nous assez heureux d'avoir un tel concitoyen ? »

« — Je l'ai vu avant-hier, votre grand ami.

— Ah !.... vous l'avez vu ! A Saint-Pierre du Vatican ?

— Oui !.... A Saint-Pierre même ! »

Et je vis briller dans les regards des bons vieux l'admiration, la joie.

« — Voulez-vous me conduire à la « Tattoria delle Due Spade » ? leur demandai-je.

— Prompti ! De suite... Venez... venez... Ah ! vous l'avez vu... avait-il le « triregno » ? (Le « triregno » c'est la tiare.)

— Il l'avait ! et il était bien beau, je vous l'assure, le nouveau Pape ! »

Mes deux guides improvisés, de plus en plus enthousiastes, me firent traverser la place. Je pus remarquer un palais d'une assez grande allure. Il appartient à la famille Vehier de Venise.

La maison municipale, toute neuve, est là tout près. Au balcon, claquant à la brise venue de la mer Adriatique, est arborée une grande et magnifique bannière.

Des groupes d'hommes se tiennent à l'ombre des maisons. On parle du Pape, n'en doutons pas.

Et me voici devant la « Trattoria delle Due Spade ». Deux vieilles épées rouillées, servent d'enseigne.

Je franchis le seuil et me trouve dans une pièce vaste, claire, où on vend un peu de tout. Un robuste garçon, d'une vingtaine d'années, était en train de débiter de la viande de boucherie à des commères. Un peu plus loin, un commis vendait des pâtés. Quelques personnes attablées buvaient de la bière.

J'invite mes deux bons vieux à prendre place autour d'une table. Mais avant ils veulent que je parle à la signora Rosa Parolin.

Ils pénètrent dans la cuisine et m'amènent une grande et jolie jeune fille, qui, toute radieuse, se plante devant moi, me tend la main à la bonne franquette et me demande ce que je désire.

« — Ecco la signorina Amilia... », nièce du Pape...

Les manches retroussées, le visage animé par la joie et le travail, car la nièce de Pie X est une jeune fille laborieuse, Mlle Amilia attend, souriante.

« — Pourrais-je parler à Madame votre mère ?

— Ma mère va partir incessamment pour Venise, mais je pense qu'elle vous verra avec plaisir. Attendez.... »

Quelques minutes après, la signora Rosa entra.

« — Mais on ne vous donne pas à boire ?... s'empressa-t-elle de me dire, même avant les préliminaires d'usage. Vous arrivez de Rome, m'a-t-on dit ? Eh bien ! vous devez avoir besoin de vous rafraîchir. »

En un tour de main, l'aimable femme nous donne des verres et de la bière : nous trinquons à sa santé. Puis :

« — Je vous félicite, Madame !....

— Merci, Monsieur... Je ne peux encore croire à ce qui est arrivé.... Notre frère Pape !.... Lui si simple, de goûts si modestes, comment pourra-t-il vivre dans cet immense palais du Vatican, avec sa cour, ses gardes ? Et puis, il ne pourra plus revoir les lieux qu'il aimait tant. Il ne viendra plus s'agenouiller sur la tombe de sa mère.... Oui, nous ressentons une bien grande joie d'avoir un frère Vicaire de Dieu sur la terre, mais nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de tristesse en songeant que notre Giuseppe est maintenant placé si haut, si loin de nous. Avez-vous vu mon mari, Monsieur ?

— Non, Madame, pas encore.

— Va chercher ton père, » dit la sœur de Pie X à sa fille.

Le signor Parolin, conseiller communal et beau-frère du Pape, arrive. L'entrevue est simple, cordiale.

Ces braves gens sont décidément d'excellents paysans au cœur simple et bon.

« — J'étais en train de découper des tranches de jambon, me dit tout rondement le propriétaire de la « Trattoria », désormais fameuse. Que voulez-vous, depuis quelques jours, nous n'avons guère le temps de nous occuper de la besogne quotidienne. Il faut travailler pourtant.

— Oh ! maintenant, vous pourrez vous reposer un peu.

— Eh pourquoi ?.... Je ne tiens pas à m'enrôler dans les gardes suisses du Vatican ! s'écrie en riant aux éclats M. Parolin.

— Mais vous savez bien que le Pape a le droit de vous faire comte, et dame, si vous désirez un grade dans la garde noble.

— Comte !.... Ah ! la bonne plaisanterie.... Alors, tu seras comtesse Rosa ?...

— Non, Monsieur.... Voyez-vous, nous sommes des paysans, des travailleurs, nous resterons ce que nous étions hier. Et même, il nous

faudra travailler davantage, car la clientèle augmente singulièrement, il me semble !.... »

En effet, l'auberge se remplit.... De Venise sont venus des touristes ; une bande d'Américains fait irruption dans la pièce. Les Yankees demandent immédiatement la sœur du « new Pape ». Mais la signora Rosa s'éclipse après avoir pris congé.

Très aimablement, son mari me fit visiter la maison où naquit son illustre beau-frère.

L'immeuble se trouve à quelques pas de l'auberge. Il a un seul étage.

Au rez-de-chaussée se trouvent une antichambre, un très petit salon et la cuisine. Au premier, auquel on arrive par un étroit escalier, il y a quatre pièces. La chambre où naquit Pie X, modeste pièce, sans meubles, est éclairée par deux petites fenêtres qui s'ouvrent dans la rue. Deux lithographies ornent les murs. Elles représentent saint François et la Sainte Famille.

Un salon, meublé d'un unique fauteuil et de quelques chaises, servait de pièce de réception lorsque le cardinal venait à Riese.

Derrière la maison se trouve un petit jardin. L'ensemble est pauvre et forme un contraste saisissant avec ce que l'on imagine des splendeurs du Vatican qui entourent aujourd'hui Pie X.

Je vais au cimetière. Sur chaque tombe, je ne suis pas peu étonné de voir s'agiter de minuscules drapeaux blancs, sur lesquels sont écrits les noms des morts. Une pierre blanche couvre la tombe où se trouve la mère du Pontife.

Elle porte l'inscription suivante :

« Marguerite Sanson. — Femme exemplaire. — Épouse sage. — Mère incomparable. — Le 4 mars 1842 elle perdit son mari aimé. A travers les vicissitudes douloureuses et joyeuses, résignée, avec virilité elle éleva chrétiennement ses neuf enfants. — Elle mourut le 2 février 1894, à l'âge de 81 ans. — Une sainte mort couronna sa vie de travail et de sacrifices. — A ses chers parents. — Le cardinal Joseph Sarto, son frère et ses sœurs prient le Seigneur de lui accorder l'Éternel Repos. »

Le patriarche de Venise, lorsqu'il venait à Priare, passait de longs moments à prier sur l'humble tombe.

Avant de quitter le village, j'ai pu recueillir des traits curieux, des anecdotes touchantes. Pie X sera véritablement un Pape du peuple.

*
* *

Le même journaliste raconte ainsi la visite qu'il fit, à Castelfranco, au vieux prêtre Amadio qui fut jadis le professeur du jeune Joseph Sarto.

J'ai trouvé un vénérable vieillard de quatre-vingt-deux ans, malade, couché, mais joyeux de voir son ancien élève, arrivé si haut.

C'est en 1848 et 1849 que le Révérend Amadio eut dans sa classe, la quatrième, l'enfant prédestiné.

« — C'était un élève d'élite, me dit-il. Ne croyez pas que je veuille, maintenant qu'il est Pape, lui adresser des flatteries. J'ai conservé ses vieux cahiers. Beppa ! apportez-moi le cahier étiqueté 12, là, sur le bahut. »

La servante obéit et l'octogénaire, de ses mains tremblantes et décharnées, tourna avec des soins infinis les feuilles jaunies.

« — Tenez, voyez vous-même. »

Je regardai, mais, à vrai dire, il me fut impossible de déchiffrer l'écriture effacée en partie. Mais le vieillard me vint en aide.

« — 3 mars 1848, Giuseppe Sarto, littérature, *ottime* (très bien). — 10 mars, langue italienne, *primo* (premier).

J'arrive au mois de mai.

Mathématiques : Sarto, *ottime* (très bien)....

Et puis, voyez-vous, toujours premier en tout, en italien, en latin, en mathématiques. Plus tard, il continua ses brillants succès avec des maîtres plus savants que moi. C'était un *birbo* (un malin) et un excellent cœur aussi. Il a fait son chemin, je mourrai après avoir goûté la joie la plus pure de ma vie : Pie X sera un bon et grand Pape.

— L'avez-vous vu souvent à Venise ?

— Non, Monsieur.... Pas très souvent. Je suis bien vieux et il m'est impossible de me déplacer. Mais Son Éminence a daigné me visiter.

— Savez-vous si Sa Sainteté a des opinions politiques bien arrêtées?

— Ce n'est pas un politicien. Au Vatican, il y a sans doute des personnages qui connaissent mieux que lui les roueries, les finesses, les *combinazioni*. Mais son âme droite, son cœur généreux lui dicteront sa conduite. Il mènera la barque de Pierre vers des rives ensoleillées, n'en doutez pas. Ce sera un Pape religieux, qui ne transigera pas sur les principes, mais qui se montrera tolérant toutes les fois qu'il le pourra. Le Sacré-Collège a eu l'inspiration heureuse, il a fait un vrai Pape. »

* * *

Un journal de Padoue a reproduit aussi les notes de classe du jeune Joseph Sarto pour sa troisième année d'études au séminaire de cette ville. A cette époque, le futur Pape était classé premier sur 39 élèves. Voici les notes :

Religion. — S'est particulièrement distingué par une extrême attention pour toutes les parties de cet enseignement.

Philosophie. — A été excellent : il s'est assimilé cette science dans la mesure voulue en étendue et en profondeur.

Langue italienne. — S'est distingué par sa grande facilité à interpréter les classiques, par la correction de son style et ses très grandes connaissances littéraires.

Latin. — S'est distingué par ses lumineuses dissertations et traductions des textes, ainsi que par l'élégance du style.

Grec. — Excellent dans ses connaissances grammaticales et l'exactitude des dissertations et traductions.

Géographie et histoire. — S'est distingué par ses connaissances claires et étendues en ce qui concerne l'histoire moderne et son ordre chronologique.

Mathématiques. — S'est distingué par ses aptitudes naturelles pour les sciences ; a montré une grande adresse dans la solution des problèmes algébriques et géométriques.

Physique et sciences naturelles. — S'est distingué par la clarté de la pensée et par ses connaissances précises et coordonnées dans ses démonstrations mathématiques.

On sait que Joseph Sarto fit au séminaire de Padoue deux années d'humanités et deux années de philosophie, suivant le programme usité alors, et enfin quatre années de théologie.

* * *

Au séminaire de Trévise, où Mgr Sarto passa neuf années, chacun se souvient avec bonheur du charme qui émanait du futur Pape. Le correspondant romain de *La Croix* a recueilli les impressions qu'a laissées Pie X parmi les hôtes du séminaire :

Tenez pour certain qu'il a toujours fait la besogne de quatre. Le premier levé, il était le dernier dont la lampe s'éteignît. A 4 heures, il était debout, et le soir à 11 heures, à 11 h. 1/2, il travaillait encore. Si tôt qu'un de nous arrivât à la chapelle pour dire sa messe, il rencontrait Mgr Sarto qui achevait la sienne, ou qui déjà commençait son action de grâces.

Chaque matin il faisait, à haute voix, la méditation pour les séminaristes ; chanoine, il assistait au chœur à la cathédrale, puis il se rendait à son bureau de l'évêché. Bientôt l'étonnante dextérité avec laquelle il démêlait les questions les plus embrouillées, fit passer entre ses mains mêmes les affaires qui ne ressortissaient point, rigoureusement, au chancelier. Le travail du vicaire général, qui avait vieilli, glissa sur ses épaules. Et quand Mgr Zinelli eut subi une première attaque d'apoplexie qui réduisit à l'impuissance cet évêque remarquable, Mgr Sarto se trouva investi, pratiquement, du gouvernement effectif du diocèse.

De quel tact il fit preuve en maintes circonstances délicates ! Il avait une certaine façon, si avenante et si persuasive, de « prendre » ceux qui traitaient avec lui, qu'il les amenait, sans qu'ils puissent résister, à vouloir ce qu'ils devaient vouloir.

Plus d'une fois, tels vinrent à l'évêché, décidés à répondre : « non »,

qui, comme malgré eux, charmés et convaincus, s'en allaient ayant dit : « oui ».

Il nous souvient d'une députation qui lui fut adressée par un village pour demander le changement d'un curé. Pourquoi ils n'en voulaient point ? DIEU le sait ! C'était sans doute un de ces caprices collectifs aussi difficiles à analyser qu'à vaincre. Mgr Sarto écouta ces braves gens, les invitant à parler les uns après les autres, faisant tomber en souriant leurs arguments, tant et si bien qu'ils emportèrent eux-mêmes une lettre qui priait le curé de rester à leur tête ! Petit exemple, mais combien suggestif pour qui connaît les hommes !... Aussi, lorsqu'en 1879 Mgr Zinelli vint à mourir, les chanoines, ses collègues, l'élurent vicaire capitulaire...

Lorsqu'il avait passé ainsi à l'évêché sa matinée — une matinée qui durait jusqu'à 2 heures, car c'est à cette heure-là que, pendant l'année scolaire, a lieu notre repas de communauté, — il arrivait ici, emportant avec lui des dossiers à dépouiller, et les notes d'affaires à expédier. Et il s'asseyait à cette table, souriant, car en cette multiplicité d'occupations, on ne le vit jamais soucieux, préoccupé, agité... Les saillies spirituelles, les aimables taquineries abondaient sur ses lèvres. Il avait le courage joyeux, et il répandait autour de lui cette robuste bonne humeur... C'était sa seule récréation ; il remontait chez lui pour travailler...

Telles étaient ses journées « ordinaires ». Joignez-y les instructions qu'il faisait deux fois par semaine, le mercredi aux séminaristes, le dimanche à la double communauté d'étudiants, clercs et laïques ; ajoutez-y des confessions nombreuses, des prédications à l'extérieur : car dès son premier poste, don Joseph Sarto, vicaire à Tombolo, fut recherché dans tout le diocèse pour sa parole claire, vivante, persuasive, et quand il fut curé à Salzano, sa réputation d'orateur sacré ayant franchi les limites de son diocèse, il fut chargé de la retraite ecclésiastique de Casalmonferrato...

Que de fois, malgré l'étonnante dextérité avec laquelle il débrouillait les questions les plus épineuses, il prévit que la journée ne serait pas assez longue pour suffire à la tâche ! Alors, il se faisait éveiller à 3 heures du matin: avant d'entreprendre sa besogne courante, il prenait le temps de préparer sérieusement un sermon, un discours de circonstance qu'on lui avait demandé...

Rapprochons de ce feuillet, si vous le voulez bien, — continue le correspondant de *La Croix*, — un court document que, grâce à l'obligeance prévenante de Mgr Stievano, bibliothécaire du Séminaire de Padoue, j'ai pu copier : il s'agit des notes du jeune Joseph Sarto, la première année de son séjour à Padoue. Écrites par Don Evangelista de Piero, mort abbé mitré de Monfelice, elles sont brèves, mais éloquentes :

Disciplinæ : nemini secundus.
Ingenii : maximi.
Memoriæ : summæ.
Spei : maximæ.

En discipline, il ne le cède à personne, son intelligence est qualifiée très grande, sa mémoire excellente ; bref, il donne les plus grandes espérances...

Cependant, Mgr Gazzetta, chanoine à Padoue, don Martini, curé de *degli Esposti* de Padoue, qui furent ses condisciples au Séminaire, m'ont répété, tout comme me l'ont fait ensuite ses anciens collègues du Séminaire de Trévise : c'était la simplicité, la franchise, l'humilité même. Ce jeune clerc au regard vif, à la plaisanterie prompte et spirituelle, pieux et bon, était cité comme un modèle. « Que de fois, me disait à ce propos Mgr Agnoletti, professeur au Séminaire de Trévise, et dont l'oncle fut le curé de Riese au temps où Joseph Sarto prit la soutane, que de fois j'entendis proposer comme exemple « *il chierichetto di Riese*, le jeune abbé de Riese ! »

Mais Joseph Sarto n'était pas seulement, dès ce temps-là, l'humilité et la bonté, c'était l'énergie aussi, bravement et sainement dégourdie. Ce n'est pas sans raison que dans les notes qui lui sont attribuées à la fin de ses deux ans de philosophie à Padoue, chacun des professeurs relève avec une sorte de sollicitude les connaissances nombreuses qu'il a acquises, en même temps que ses remarquables aptitudes naturelles. Aussi, comme nous le faisait remarquer Mgr Milanex, le distingué professeur de philosophie de Trévise, une seule chose excitait chez Mgr Sarto l'impatience et presque la répulsion, c'était la mollesse ou le genre plaintif chez un séminariste. Il aimait alors à rappeler ses voyages quotidiens de Riese à Castelfiano, au temps où il y faisait ses études de grammaire, et ce qu'avait eu de sainement rude cette période de sa formation : « Ma foi, ajoutait-il, quand je me sentais trop fatigué, je m'accrochais à quelque chariot, je me délassais ainsi sans m'attarder, et je reprenais ensuite joyeusement ma route... »

*
* *

Dans *Le Soleil*, M. Jean Carrère dépeint ainsi la popularité du Cardinal Sarto, à Venise :

A Venise, il était mieux que l'idole du peuple : il en était la providence et l'ami. Le clergé l'estimait pour sa science et son esprit de justice ; le peuple l'acclamait pour sa simplicité et sa bonté.

Une après-midi de Venise, par un beau soir de pourpre et d'ocre, tandis que le soleil déclinant faisait miroiter les dômes et les campaniles, je descendais au silence des rames, vers l'entrée du Grand Canal, où les rouges maisons tremblaient dans l'eau lamée d'argent sombre. Une infinie douceur tombait du ciel en fête et la Reine des eaux, dans l'allégresse de l'azur et de l'or, semblait reprendre toute son antique gloire.

Tout d'un coup, mes deux gondoliers indolents qui ramaient comme en un rêve, jouissant, ainsi que moi, de l'heure délicieuse, se redres-

serent, le buste portant beau, la tête droite ; ils obliquèrent sur la gauche, se dirigeant vers une gondole qui arrivait en sens inverse. Des deux côtés du canal, sur des barques au repos, la foule saluait, respectueuse ; et dès que la gondole arriva à quelques mètres de nous, mes deux gondoliers arrêtèrent le mouvement des rames, laissèrent glisser l'embarcation, et mirent chapeau bas.

« — Qui est-ce ? » demandai-je.

Et ils me répondirent, familièrement, dans le dialecte de Venise :

« — Il nostra sior Beppo ! »

Mais avant qu'ils m'eussent donné des explications, la gondole passait, et j'y voyais plusieurs prêtres, dont un très beau, à la tête claire et bonne, dont la soutane avait des liserés rouges, et qui répondit à notre salut en accompagnant son gracieux coup de chapeau d'un bon sourire qui illuminait sa face rasée. Je me retournai, mais déjà la gondole filait vers le port, et le soleil, dans son sillage, faisait miroiter des serpents lumineux.

Les gondoliers de Venise sont de véritables « ciceroni ». Je les interrogeai sur le patriarche Giuseppe, car j'avais été frappé de la familiarité respectueuse avec laquelle ils l'appelaient « il sior Beppo ». Alors ils me parlèrent de lui comme leurs aïeux, jadis, avaient dû parler d'Antonio Venier ou de Léonard Lorédan. Ils en étaient à la fois fiers comme d'un grand prince, et contents comme d'un père indulgent. Ils ne tarissaient pas sur sa bonté et son affabilité et ils vantaient son esprit de justice.

J'appris ainsi que le Patriarche de Venise s'en allait seul, en soutane noire, dans les petits magasins, à clientèle rare, dès qu'il savait menaçante la faillite, et non seulement achetait une foule d'objets inutiles pour lui, mais encore, aumône plus délicate, il prodiguait des éloges sur la valeur des objets vendus, félicitait l'habileté et l'originalité des petits artisans, et leur laissait ainsi, avec un peu d'argent, ce bien plus précieux qui était le contentement d'eux-mêmes.

Certes, en soi, cette charité n'avait rien de rare ; mais la « manière » prouvait un cœur délicat et noble. Le patriarche aurait pu très bien charger ses vicaires de répandre ses bienfaits. Il préférait « opérer lui-même ». Et c'est ainsi qu'il connaissait bien le peuple de Venise et s'en faisait adorer.

Au surplus, cette popularité du Cardinal Sarto s'est manifestée hautement le jour où le patriarche est parti pour Rome. Sa gondole cardinalice dut descendre le Grand-Canal pour se rendre à la station située à l'extrémité de la ville. La foule peu à peu s'amassa sur les ponts et sur les quais, car, à Venise, dans la lenteur majestueuse du canal, on ne peut dissimuler son départ comme dans les rues d'une ville ordinaire. Dès qu'il eut passé le Rialto, il y avait, derrière la barque patriarcale, une flottille de gondoles. Le peuple de la mer suivait son pasteur. Et les ovations retentissaient, de plus en plus enthousiastes, et tout Venise criait : « Vive le Pape ! »

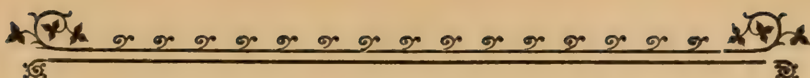


Oui, vive le Pape ! que DIEU le conserve longtemps à l'amour et à la vénération du monde catholique !

Vive Sa Sainteté Pie X !

30 septembre 1903.





LETTRE ENCYCLIQUE

DE

NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE PIE X

A TOUS LES PATRIARCHES, PRIMATS, ARCHEVÊQUES, ÉVÊQUES ET AUTRES ORDINAIRES EN PAIX ET EN COMMUNION AVEC LE SIÈGE APOSTOLIQUE.

VÉNÉRABLES FRÈRES,
SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

Au moment de vous adresser pour la première fois la parole, du haut de cette chaire apostolique où Nous avons été élevé par un impénétrable conseil de DIEU, il est inutile de vous rappeler avec quelles larmes et quelles ardentes prières Nous Nous sommes efforcé de détourner de Nous la charge si lourde du Pontificat Suprême. Il Nous semble pouvoir, malgré la disproportion absolue des mérites, Nous approprier les plaintes de saint Anselme, quand, en dépit de ses oppositions et de ses répugnances, il se vit contraint d'accepter l'honneur de l'épiscopat. Les témoignages de tristesse qu'il donna alors, Nous pouvons les produire à notre tour, pour montrer dans quelles dispositions d'âme et de volonté nous avons accepté la mission si redoutable de pasteur du troupeau de JÉSUS-CHRIST. *Les larmes de mes yeux m'en sont témoins*, écrivait-il, *ainsi que les cris, et pour ainsi dire les rugissements que poussait mon cœur dans son angoisse profonde. Ils furent tels que je ne me souviens pas d'en avoir laissé échapper de semblables en aucune douleur, avant le jour où cette calamité de l'archevêché de Cantorbéry vint fondre sur moi. Ils n'ont pu l'ignorer, ceux qui, ce jour-là, virent de près mon visage. Plus semblable à un cadavre qu'à un homme vivant, j'étais pâle de consternation et de douleur. A cette élection ou plutôt à cette violence, j'ai résisté jusqu'ici, je le dis en vérité, autant qu'il m'a été possible. Mais maintenant, bon gré, mal gré, me voici contraint de reconnaître de plus en plus clairement que les*

desseins de Dieu sont contraires à mes efforts, de telle sorte que nul moyen ne me reste d'y échapper. Vaincu moins par la violence des hommes que par celle de Dieu, contre qui nulle prudence ne saurait prévaloir, après avoir fait tous les efforts en mon pouvoir, pour que ce calice s'éloigne de moi sans que je le boive, je ne vois d'autre détermination à prendre que celle de renoncer à mon sens propre, à ma volonté, et de m'en remettre entièrement au jugement et à la volonté de Dieu.

Certes, Nous non plus ne manquions pas de nombreux et sérieux motifs de nous dérober au fardeau. Sans compter qu'en raison de notre petitesse, Nous ne pouvions à aucun titre Nous estimer digne des honneurs du Pontificat, comment ne pas Nous sentir profondément ému en nous voyant choisi pour succéder à celui qui, durant les vingt-six ans, ou peu s'en faut, qu'il gouverna l'Église avec une sagesse consommée, fit paraître une telle vigueur d'esprit et de si insignes vertus, qu'il s'imposa à l'admiration des adversaires eux-mêmes, et par l'éclat de ses œuvres immortalisa sa mémoire ?

En outre et pour passer sous silence bien d'autres raisons. Nous éprouvions une sorte de terreur à considérer les conditions funestes de l'humanité à l'heure présente. Peut-on ignorer la maladie si profonde et si grave qui travaille, en ce moment bien plus que par le passé, la société humaine, et qui, s'aggravant de jour en jour et la rongeant jusqu'aux moelles, l'entraîne à sa ruine ? Cette maladie, Vénérés Frères, vous la connaissez : c'est, à l'égard de Dieu, l'abandon et l'apostasie ; et rien sans nul doute, qui mène plus sûrement à la ruine, selon cette parole du prophète : *Voici que ceux qui s'éloignent de vous périront.* A un si grand mal, Nous comprenions qu'il Nous appartenait, en vertu de la charge pontificale à Nous confiée, de porter remède ; Nous estimions qu'à Nous s'adressait cet ordre de Dieu : *Voici qu'aujourd'hui je t'établis sur les nations et les royaumes pour arracher et pour détruire, pour édifier et pour planter ;* mais pleinement conscient de Notre faiblesse, Nous redoutions d'assumer une œuvre hérissée de tant de difficultés, et qui pourtant n'admet pas de délais.

Cependant, puisqu'il a plu à Dieu d'élever Notre bassesse



LA FAMILLE DE PIE X.



AU VILLAGE NATAL DE PIE X

POSE D'UNE PLAQUE COMMÉMORATIVE SUR LA MAISON NATALE DE PIE X

Les habitants de Riese ont voulu perpétuer le souvenir de l'élection de Notre Saint Père le Pape Pie X, en faisant placer une plaque commémorative sur la modeste maison où il naquit, le 2 juin 1835. — L'inauguration a été faite en grande pompe, le 27 septembre 1903, par le Conseil municipal, entouré du clergé régional. Le syndic de Riese a prononcé un discours en l'honneur de Sa Sainteté. Une foule énorme, accourue de tous les environs, assistait à la cérémonie. — Ce même jour, a été inauguré à Riese un bureau télégraphique, obtenu grâce à l'élection de Pie X, et le premier télégramme a été envoyé au Saint Père, par le syndic, au nom de ses concitoyens.

jusqu'à cette plénitude de puissance, Nous puisons courage en *Celui qui nous conforte;* et mettant la main à l'œuvre, soutenu de la force divine, Nous déclarons que Notre but unique dans l'exercice du suprême Pontificat est de *tout restaurer dans le Christ*, afin que *le Christ soit tout et en tout.*

Il s'en trouvera sans doute qui, appliquant aux choses divines la courte mesure des choses humaines, chercheront à scruter nos pensées intimes et à les tourner à leurs vues terrestres et à leurs intérêts de parti. Pour couper court à ces vaines tentatives, Nous affirmons en toute vérité que Nous ne voulons être et, qu'avec le secours divin, Nous ne serons rien autre, au milieu des sociétés humaines, que le ministre du Dieu qui nous a revêtu de son autorité. Ses intérêts sont Nos intérêts; leur consacrer Nos forces et Notre vie, telle est Notre résolution inébranlable. C'est pourquoi si l'on Nous demande une devise, traduisant le fond même de Notre âme, Nous ne donnerons jamais que celle-ci : *Restaurer toutes choses dans le Christ.*

Voulant donc entreprendre et poursuivre cette grande œuvre, Vénérables Frères, ce qui redouble Notre ardeur, c'est la certitude que vous Nous y serez de vaillants auxiliaires. Si Nous en doutions, Nous semblerions vous tenir, et bien à tort, pour mal informés ou indifférents, en face de la guerre impie qui a été soulevée et qui va se poursuivant presque partout contre Dieu. De nos jours, il n'est que trop vrai, *les nations ont frémi et les peuples ont médité des projets insensés* contre leur Créateur ; et presque commun est devenu ce cri de ses ennemis : *Retirez-vous de nous.* De là, en la plupart, un rejet total de tout respect de Dieu. De là, des habitudes de vie, tant privée que publique, où nul compte n'est tenu de sa souveraineté. Bien plus, il n'est effort ni artifice que l'on ne mette en œuvre pour abolir entièrement son souvenir et jusqu'à sa notion.

Qui pèse ces choses a droit de craindre qu'une telle perversion des esprits ne soit le commencement des maux annoncés pour la fin des temps, et comme leur prise de contact avec la terre, et que véritablement le *fils de perdition* dont parle l'Apôtre n'ait déjà fait son avènement parmi nous. Si grande est l'audace et si grande la rage avec lesquelles on se rue

partout à l'attaque de la religion ! On bat en brèche les dogmes de la foi, on tend d'un effort obstiné à anéantir tout rapport de l'homme avec la divinité ! En revanche, et c'est là, au dire du même Apôtre, le caractère propre de l'*Antéchrist*, l'homme, avec une témérité sans nom, a usurpé la place du Créateur, en s'élevant *au-dessus de tout ce qui porte le nom de Dieu.* C'est à tel point, qu'impuissant à éteindre complètement en soi la notion de Dieu, il secoue cependant le joug de sa majesté, et se dédie à lui-même le monde visible en guise de temple, où il prétend recevoir les adorations de ses semblables. *Il siège dans le temple de Dieu, où il se montre comme s'il était Dieu lui-même.*

Quelle sera l'issue de ce combat livré à Dieu par de faibles mortels, nul esprit sensé ne le peut mettre en doute. Il est loisible assurément à l'homme qui veut abuser de sa liberté, de violer les droits et l'autorité suprême du Créateur ; mais au Créateur reste toujours la victoire. Et ce n'est pas encore assez dire : la ruine plane de plus près sur l'homme, justement quand il se dresse plus audacieux dans l'espoir du triomphe. C'est de quoi Dieu lui-même nous avertit dans les saintes Écritures. *Il ferme les yeux*, disent-elles, *sur les péchés des hommes*, comme oublieux de sa puissance et de sa majesté ; mais bientôt après ce semblant de recul, *se réveillant ainsi qu'un homme dont l'ivresse a grandi la force, il brise la tête de ses ennemis ;* afin que tous sachent que *le roi de toute la terre c'est Dieu, et que les peuples comprennent qu'ils ne sont que des hommes.*

Tout cela, Vénérables Frères, nous le tenons d'une foi certaine et nous l'attendons. Mais cette confiance ne nous dispense pas, pour ce qui dépend de nous, de hâter l'œuvre divine, non seulement par une prière persévérante : *Levez-vous, Seigneur, et ne permettez pas que l'homme se prévale de sa force*, mais encore, et c'est ce qui importe le plus, par la parole et par les œuvres, au grand jour, en affirmant et en revendiquant pour Dieu la plénitude de son domaine sur les hommes et sur toute créature, de sorte que ses droits et son pouvoir de commander soient reconnus par tous avec vénération et pratiquement respectés.

Accomplir ses devoirs, n'est pas seulement obéir aux lois de

la nature, c'est travailler aussi à l'avantage du genre humain. Qui pourrait, en effet, Vénérables Frères, ne pas sentir son âme saisie de crainte et de tristesse à voir la plupart des hommes, tandis qu'on exalte par ailleurs et à juste titre les progrès de la civilisation, se déchaîner avec un tel acharnement les uns contre les autres, qu'on dirait un combat de tous contre tous ? Sans doute le désir de la paix est dans tous les cœurs, et il n'est personne qui ne l'appelle de tous ses vœux. Mais cette paix, insensé qui la cherche en dehors de DIEU ; car, chasser DIEU, c'est bannir la justice : et la justice écartée, toute espérance de paix devient une chimère. *La paix est l'œuvre de la justice.* — Il en est, et en grand nombre, Nous ne l'ignorons pas, qui, poussés par l'amour de la paix, c'est-à-dire de la *tranquillité de l'ordre*, s'associent et se groupent pour former ce qu'ils appellent le parti de *l'ordre*. Hélas ! vaines espérances, peines perdues ! De partis d'ordre capables de rétablir la tranquillité au milieu de la perturbation des choses, il n'y en a qu'un : le parti de DIEU. C'est donc celui-là qu'il nous faut promouvoir : c'est à lui qu'il nous faut amener le plus d'adhérents possible, pour peu que nous ayons à cœur la sécurité publique.

Toutefois, Vénérables Frères, ce retour des nations au respect de la majesté et de la souveraineté divine, quelques efforts que nous fassions d'ailleurs pour le réaliser, n'adviendra que par JÉSUS-CHRIST. L'Apôtre, en effet, nous avertit que *personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé et qui est le Christ Jésus.* C'est lui seul *que le Père a sanctifié et envoyé dans ce monde*, *splendeur du Père et figure de sa substance*, vrai DIEU et vrai homme, sans lequel nul ne peut connaître DIEU comme il faut, car *personne n'a connu le Père si ce n'est le Fils*, *et celui à qui le Fils aura voulu le révéler.*

D'où il suit que *tout restaurer dans le Christ* et ramener les hommes à l'obéissance divine, sont une seule et même chose. Et c'est pourquoi le but vers lequel doivent converger tous nos efforts, c'est de ramener le genre humain à l'empire du CHRIST. Cela fait, l'homme se trouvera, par là même, ramené à DIEU. Non pas, voulons-Nous dire, un DIEU inerte et insoucieux des choses humaines, comme les *matérialistes*

l'ont forgé dans leurs folles rêveries, mais un DIEU vivant et vrai, en trois personnes, dans l'unité de nature, auteur du monde, étendant à toute chose son infinie Providence, enfin législateur très juste qui punit les coupables et assure aux vertus leur récompense.

Or, où est la voie qui nous donne accès auprès de JÉSUS-CHRIST ? Elle est sous nos yeux : c'est l'Église. Saint Jean Chrysostôme nous le dit avec raison : *L'Église est ton espérance, l'Église est ton salut, l'Église est ton refuge.* C'est pour cela que le CHRIST l'a établie, après l'avoir acquise au prix de son sang, pour cela qu'il lui a confié sa doctrine et les préceptes de sa loi, lui prodiguant en même temps les trésors de la grâce divine pour la sanctification et le salut des hommes.

Vous voyez donc, Vénérables Frères, quelle œuvre nous est confiée à Nous et à vous. Il s'agit de ramener les sociétés humaines, égarées loin de la sagesse du CHRIST, à l'obéissance de l'Église ; l'Église, à son tour, les soumettra au CHRIST, et le CHRIST à DIEU. Que s'il Nous est donné, par la grâce divine, d'accomplir cette œuvre, Nous aurons la joie de voir l'iniquité faire place à la justice et Nous serons heureux d'entendre *une grande voix disant du haut des cieux: Maintenant, c'est le salut et la vertu, et le royaume de notre Dieu et la puissance de son Christ.* — Toutefois, pour que le résultat réponde à Nos vœux, il faut, par tous les moyens et au prix de tous les efforts, déraciner entièrement cette monstrueuse et détestable iniquité propre aux temps où nous vivons et par laquelle l'homme se substitue à DIEU ; rétablir dans leur ancienne dignité les lois très saintes et les conseils de l'Évangile ; proclamer hautement les vérités enseignées par l'Église sur la sainteté du mariage, sur l'éducation de l'enfance, sur la possession et l'usage des biens temporels, sur les devoirs de ceux qui administrent la chose publique ; rétablir enfin le juste équilibre entre les diverses classes de la société selon les lois et les institutions chrétiennes.

Tels sont les principes que, pour obéir à la divine volonté, Nous Nous proposons d'appliquer durant tout le cours de Notre Pontificat et avec toute l'énergie de Notre âme. Votre rôle à vous, Vénérables Frères, sera de Nous seconder par votre sainteté, votre science, votre expérience, et surtout votre

zèle pour la gloire de DIEU, *ne visant à rien autre qu'à former en tous Jésus-Christ.*

Quels moyens convient-il d'employer pour atteindre un but si élevé ? Il semble superflu de les indiquer, tant ils se présentent d'eux-mêmes à l'esprit. — Que vos premiers soins soient de former le CHRIST dans ceux qui, par le devoir de leur vocation, sont destinés à le former dans les autres. Nous voulons parler des prêtres, Vénérables Frères. Car tous ceux qui sont honorés du sacerdoce doivent savoir qu'ils ont, parmi les peuples avec lesquels ils vivent, la même mission que Paul attestait avoir reçue, quand il prononçait ces tendres paroles : *Mes petits enfants que j'engendre de nouveau, jusqu'à ce que le Christ se forme en vous.* Or, comment pourront-ils accomplir un tel devoir, s'ils ne sont d'abord eux-mêmes revêtus du Christ ? et revêtus jusqu'à pouvoir dire avec l'Apôtre : *Je vis, non plus en moi, mais le Christ vit en moi. Pour moi, le Christ est ma vie.* Aussi, quoique tous les fidèles doivent aspirer à *l'état d'homme parfait, à la mesure de l'âge de la plénitude du Christ*, cette obligation appartient principalement à celui qui exerce le ministère sacerdotal. Il est appelé pour cela *un autre Christ ;* non seulement parce qu'il participe aux pouvoirs de JÉSUS-CHRIST, mais parce qu'il doit imiter ses œuvres et par là reproduire en soi son image.

S'il en est ainsi, Vénérables Frères, combien grande ne doit pas être votre sollicitude pour former le clergé à la sainteté ! Il n'est affaire qui ne doive céder le pas à celle-ci. Et la conséquence, c'est que le meilleur et le principal de votre zèle doit se porter sur vos Séminaires, pour y introduire un tel ordre et leur assurer un tel gouvernement, qu'on y voie fleurir côte à côte l'intégrité de l'enseignement et la sainteté des mœurs. Faites du Séminaire les délices de votre cœur, et ne négligez rien de tout ce que le Concile de Trente a prescrit dans sa haute sagesse pour garantir la prospérité de cette institution. — Quand le temps sera venu de promouvoir les jeunes candidats aux saints Ordres, ah ! n'oubliez pas ce qu'écrivait saint Paul à Timothée : *N'impose précipitamment les mains à personne ;* vous persuadant bien que, le plus souvent, tels seront ceux que vous admettrez au sacerdoce, et tels seront

aussi dans la suite les fidèles confiés à leur sollicitude. Ne regardez donc aucun intérêt particulier, de quelque nature qu'il soit; mais ayez uniquement en vue DIEU, l'Église, le bonheur éternel des âmes, afin d'éviter, comme nous en avertit l'Apôtre, *de participer aux péchés d'autrui.* — D'ailleurs, que les nouveaux prêtres, qui sortent du Séminaire, n'échappent pas pour cela aux sollicitudes de votre zèle. Pressez-les, Nous vous le recommandons du plus profond de Notre âme, pressez-les souvent sur votre cœur, qui doit brûler d'un feu céleste, réchauffez-les, enflammez-les, afin qu'ils n'aspirent plus qu'à DIEU et à la conquête des âmes. Quant à Nous, Vénérables Frères, Nous veillerons avec le plus grand soin, à ce que les membres du clergé ne se laissent point surprendre aux manœuvres insidieuses d'une certaine science nouvelle, qui se pare du masque de la vérité et où l'on ne respire pas le parfum de JÉSUS-CHRIST ; science menteuse qui, à la faveur d'arguments fallacieux et perfides, s'efforce de frayer le chemin aux erreurs du rationalisme ou du semi-rationalisme, et contre laquelle l'Apôtre avertissait déjà son cher Timothée de se prémunir, lorsqu'il lui écrivait : *Garde le dépôt, évitant les nouveautés profanes dans le langage, aussi bien que les objections d'une science fausse, dont les partisans avec toutes leurs promesses ont défailli dans la foi.* Ce n'est pas à dire que Nous ne jugions ces jeunes prêtres dignes d'éloges, qui se consacrent à d'utiles études dans toutes les branches de la science, et se préparent ainsi à mieux défendre la vérité et à réfuter plus victorieusement les calomnies des ennemis de la foi. Nous ne pouvons néanmoins le dissimuler, et Nous le déclarons même très ouvertement, Nos préférences sont et seront toujours pour ceux qui, sans négliger les sciences ecclésiastiques et profanes, se vouent plus particulièrement au bien des âmes dans l'exercice des divers ministères qui siéent au prêtre animé de zèle pour l'honneur divin.

C'est pour Notre cœur une grande tristesse et une continuelle douleur de constater qu'on peut appliquer à nos jours cette plainte de Jérémie : *Les enfants ont demandé du pain et il n'y avait personne pour le leur rompre.* Il n'en manque pas, en effet, dans le clergé qui, cédant à des goûts personnels, dépen-

sent leur activité en des choses d'une utilité plus apparente que réelle ; tandis que moins nombreux peut-être sont ceux qui, à l'exemple du CHRIST, prennent pour eux-mêmes les paroles du Prophète : *L'esprit du Seigneur m'a donné l'onction ; il m'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs la délivrance, et la lumière aux aveugles.* Et pourtant, il n'échappe à personne, puisque l'homme a pour guides la raison et la liberté, que le principal moyen de rendre à DIEU son empire sur les âmes, c'est l'enseignement religieux. Combien sont hostiles à JÉSUS-CHRIST, prennent en horreur l'Église et l'Évangile, bien plus par ignorance que par malice et dont on pourrait dire : *Ils blasphèment tout ce qu'ils ignorent.* État d'âme que l'on constate non seulement dans le peuple et au sein des classes les plus humbles que leur condition même rend plus accessibles à l'erreur, mais jusque dans les classes élevées et chez ceux-là même qui possèdent, par ailleurs, une instruction peu commune. De là, en beaucoup, le dépérissement de la foi ; car il ne faut pas admettre que ce soient les progrès de la science qui l'étouffent ; c'est bien plutôt l'ignorance ; tellement que là où l'ignorance est plus grande, là aussi l'incrédulité fait de plus grands ravages. C'est pour cela que le CHRIST a donné aux Apôtres ce précepte : *Allez et enseignez toutes les nations.*

Mais pour que ce zèle à enseigner produise les fruits qu'on espère, et serve à *former* en tous le *Christ*, rien n'est plus efficace que la charité ; gravons cela fortement dans notre mémoire, ô Vénérables Frères ; car *le Seigneur n'est pas dans la commotion.* En vain espérerait-on attirer les âmes à DIEU par un zèle empreint d'amertume : reprocher durement les erreurs et reprendre les vices avec âpreté causent très souvent plus de dommage que de profit. Il est vrai que l'Apôtre, exhortant Timothée, lui disait : *Accuse, supplie, reprends*, mais il ajoutait, *en toute patience.* — Rien de plus conforme aux exemples que JÉSUS-CHRIST nous a laissés. C'est lui qui nous adresse cette invitation : *Venez à moi vous tous qui souffrez et qui gémissez sous le fardeau et je vous soulagerai.* Et dans sa pensée, ces infirmes et ces opprimés n'étaient autres que les esclaves de l'erreur et du péché. Quelle mansuétude, en effet,

dans ce divin Maître ! Quelle tendresse, quelle compassion envers tous les malheureux ! Son divin Cœur nous est admirablement dépeint par Isaïe dans ces termes : *Je poserai sur lui mon esprit ; il ne contestera point et n'élèvera point la voix ; jamais il n'achèvera le roseau demi-brisé et n'éteindra la mèche encore fumante.* Cette charité *patiente et bénigne* devra aller au-devant de ceux-là mêmes qui sont nos adversaires et nos persécuteurs, *Ils nous maudissent*, ainsi le proclamait saint Paul, *et nous bénissons*, *ils nous blasphèment et nous prions.* Peut-être, après tout, se montrent-ils pires qu'ils ne sont. Le contact avec les autres, les préjugés, l'influence des doctrines et des exemples, enfin le respect humain, conseiller funeste, les ont engagés dans le parti de l'impiété ; mais au fond, leur volonté n'est pas aussi dépravée qu'ils se plaisent à le faire croire. Pourquoi n'espérerions-nous pas que la flamme de la charité dissipe enfin les ténèbres de leur âme et y fasse régner, avec la lumière, la paix de DIEU ? Plus d'une fois le fruit de notre travail se fera peut-être attendre ; mais la charité ne se lasse pas, persuadée que DIEU mesure ses récompenses, non pas aux résultats, mais à la bonne volonté.

Cependant, Vénérables Frères, ce n'est nullement Notre pensée que, dans cette œuvre si ardue de la rénovation des peuples par le CHRIST, vous restiez, vous et votre clergé, sans auxiliaires. Nous savons que DIEU a recommandé à chacun le soin de son prochain. Ce ne sont donc pas seulement les hommes revêtus du sacerdoce, mais tous les fidèles sans exception, qui doivent se dévouer aux intérêts de DIEU et des âmes : non pas, certes, chacun au gré de ses vues et de ses tendances, mais toujours sous la direction et selon la volonté des évêques, car le droit de commander, d'enseigner, de diriger, n'appartient dans l'Église à personne autre qu'à vous, *établis par l'Esprit-Saint pour régir l'Église de Dieu.* — S'associer entre catholiques dans des buts divers, mais toujours pour le bien de la religion, est chose qui depuis longtemps a mérité l'approbation et les bénédictions de Nos prédécesseurs. Nous non plus, Nous n'hésitons pas à louer une si belle œuvre et Nous désirons vivement qu'elle se répande et fleurisse partout, dans les villes comme dans les campagnes. Mais, en même temps, Nous enten-

dons que ces associations aient pour premier et principal objet, de faire que ceux qui s'y enrôlent accomplissent fidèlement les devoirs de la vie chrétienne. Il importe peu, en vérité, d'agiter subtilement de multiples questions et de disserter avec éloquence sur droits et devoirs, si tout cela n'aboutit à l'action. L'action, voilà ce que réclament les temps présents ; mais une action qui se porte sans réserve à l'observation intégrale et scrupuleuse des lois divines et des prescriptions de l'Église, à la profession ouverte et hardie de la religion, à l'exercice de la charité sous toutes ses formes, sans nul retour sur soi ni sur ses avantages terrestres. D'éclatants exemples de ce genre donnés par tant de soldats du Christ auront plutôt fait d'ébranler et d'entraîner les âmes, que la multiplicité des paroles et la subtilité des discussions ; et l'on verra sans doute des multitudes d'hommes foulant aux pieds le respect humain, se dégageant de tout préjugé et de toute hésitation, adhérer au Christ et promouvoir à leur tour sa connaissance et son amour, gage de vraie et solide félicité.

Certes, le jour où, dans chaque cité, dans chaque bourgade, la loi du Seigneur sera soigneusement gardée, les choses saintes entourées de respect, les sacrements fréquentés, en un mot, tout ce qui constitue la vie chrétienne remis en honneur, il ne manquera plus rien, Vénérables Frères, pour que nous contemplions la restauration de toutes les choses dans le Christ. Et que l'on ne croie pas que tout cela se rapporte seulement à l'acquisition des biens éternels ; les intérêts temporels et la prospérité publique s'en ressentiront aussi très heureusement. Car ces résultats, une fois obtenus, les nobles et les riches sauront être justes et charitables à l'égard des petits, et ceux-ci supporteront, dans la paix et la patience, les privations de leur condition peu fortunée ; les citoyens obéiront, non plus à l'arbitraire, mais aux lois ; tous regarderont comme un devoir le respect et l'amour à ceux qui gouvernent, et dont *le pouvoir ne vient que de Dieu.*

Il y a plus. Dès lors il sera manifeste à tous que l'Église, telle qu'elle fut instituée par Jésus-Christ, doit jouir d'une pleine et entière liberté, et n'être soumise à aucune domination

humaine ; et que Nous-même, en revendiquant cette liberté, non seulement Nous sauvegardons les droits sacrés de la religion, mais Nous pourvoyons aussi au bien commun et à la sécurité des peuples : *la piété est utile à tout* et là où elle règne, *le peuple est vraiment assis dans la plénitude de la paix.*

Que DIEU, *riche en miséricorde*, hâte dans sa bonté cette rénovation du genre humain en JÉSUS-CHRIST : puisque ce n'est l'œuvre *ni de celui qui veut ni de celui qui court, mais du Dieu des miséricordes.* Et nous tous, Vénérables Frères, demandons-lui cette grâce *en esprit d'humilité* par une prière instante et continuelle, appuyée sur les mérites de JÉSUS-CHRIST. Recourons aussi à l'intercession très puissante de la divine Mère. Et pour l'obtenir plus largement, prenant occasion de ce jour où Nous vous adressons ces Lettres, et qui a été institué pour solenniser le Saint Rosaire, Nous confirmons toutes les ordonnances par lesquelles Notre prédécesseur a consacré le mois d'octobre à l'auguste Vierge et prescrit dans toutes les églises la récitation publique du Rosaire. Nous vous exhortons en outre à prendre aussi pour intercesseurs le très pur Époux de Marie, patron de l'Église catholique, et les Princes des Apôtres saint Pierre et saint Paul.

Pour que toutes ces choses se réalisent selon Nos désirs et que tous vos travaux soient couronnés de succès, Nous implorons sur vous, en grande abondance, les dons de la grâce divine. Et, comme témoignage de la tendre charité dans laquelle Nous vous embrassons, vous et tous les fidèles, confiés à vos soins par la divine Providence, Nous vous accordons en DIEU, de grand cœur, Vénérables Frères, ainsi qu'à votre clergé et à votre peuple, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 4 octobre de l'année 1903, de Notre Pontificat la première.

PIE X, Pape.



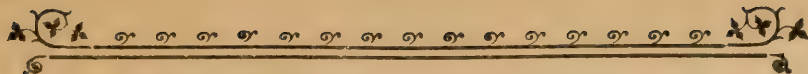


TABLE DES MATIÈRES

VIVE PIE X ! 5

CHAPITRE I

LE CARDINAL SARTO

Naissance de Joseph Sarto (2 juin 1835). — Pie X a été citoyen français durant une heure (1866). — Son enfance. — Au collège de Castelfranco. — Au séminaire de Padoue. — Ordination (1858). — Vicaire à Tombolo. — Curé de Salzano (1867). — Chanoine, primat du Chapitre, chancelier épiscopal. — Directeur spirituel du séminaire, examinateur prosynodal, juge au tribunal ecclésiastique, chancelier de l'officialité. — Vicaire général. — Évêque de Mantoue (10 novembre 1884). — Une anecdote. — « C'est le chat ! » — Cardinal-Prêtre (12 juin 1893). — Patriarche de Venise (15 juin 1893). — Conflit avec le Gouvernement italien. — Charité et fermeté du patriarche. — Apostolat à Venise. — Popularité du cardinal Sarto. — Circonstances délicates. — Le nouveau campanile de Venise. — Léon XIII et le cardinal Sarto. — Le Conclave. — « J'ai pris un billet d'aller et retour Venise-Rome ». — Le Gouvernement italien. — Au Conclave. — « L'élu de DIEU. » 7

CHAPITRE II

PORTRAIT DE PIE X

Portrait physique. — Portrait moral : bonté et fermeté : *fortiter et suaviter*. — Opinion de l'*Osservatore cattolico*. — Quelques traits de l'humilité du Pontife. — « Sera-t-il un Pape politique ou un Pape religieux ?... Il sera un bon Pape. » — Opinion du *Journal des Débats*. — Pourquoi le nom de Pie X ? Déclaration du cardinal Vincenzo Vannuttelli, et explications de la *Voce della Verita*. — « C'est notre Pape : il est fils du peuple ! » — « *È tanto buono, sa !* » — La charité du cardinal Sarto. — Ce qu'en dit *La Croix*. — Le cardinal Sarto et la « peinture libre ». — Souvenirs de S. G. Van den Branden de Reeth, archevêque d'Erythrée. — Pie X lit et comprend parfaitement le français. — *Ignis ardens*. — Les armoiries de Pie X . . . 18

CHAPITRE III

APRÈS LE COURONNEMENT.

QUELQUES TRAITS DU CARACTÈRE DE PIE X

La simplicité de Pie X. — « Surtout, ne faites pas trop beau ! »



— L'ascenseur du Vatican. — L'appartement du Pape. — Promenades-audiences. — La journée du Pape. — Ses premiers actes après sa nomination. — Le cardinal Herrero y Espinosa. — Lettre à Mgr Mion, vicaire général de Venise. — Nomination de Mgr Cavallari. — « Mais, Saint Père,... je ne suis pas préparé. » — Lettre de remerciements à la garde palatine. — « Hip ! hip ! hurrah !... » 27

CHAPITRE IV

PIE X ET LA FRANCE

Pie X aime la France. — Réception des cardinaux et des évêques français. — Réception de M. Nisard, ambassadeur de France, et discours du Pape en français. — « La France sera toujours considérée comme la Fille aînée de l'Église. » — Pie X et le Concordat. — Le général de Charette et les zouaves pontificaux. — Réception des pèlerins de Jérusalem et second discours en français. — « Je prie tous les jours pour la France que j'aime de tout mon cœur ». — Pie X et le séminaire français à Rome. — Pie X et Notre-Dame de Lourdes. — Pie X et la Vénérable Jeanne d'Arc. — « Le Gouvernement français n'est pas la France. » 36

CHAPITRE V

LES « IDÉES » DE PIE X

La royauté sociale du CHRIST. — Prière à Marie Immaculée, composée par S. S. Pie X. — Lettre aux promoteurs du Congrès des catholiques allemands (août 1903). — Comment le cardinal Sarto entendait le devoir électoral. — « Vivant ou mort ! » — Pie X et la presse. — Lettre à Mgr l'Évêque de Marseille. — L'unité du catéchisme. — Pie X et « l'éducation du jeune clergé ». — Pie X et l'usage de la bicyclette parmi le clergé. — Pie X et le chant grégorien. — Oraison funèbre de Léon XIII, prononcée par le cardinal Sarto 44

CHAPITRE VI

PIE X ET L'ACTION SOCIALE CHRÉTIENNE

Discours du cardinal Sarto au Congrès de Padoue (août 1896). — Le cardinal Sarto et les Œuvres de Crédit agricole et ouvrier. — Le cardinal Sarto et l'Œuvre des Congrès : deux lettres au comte Paganuzzi. — Pie X et le comte Grozoli. — Lettre du pro-secrétaire d'État au comte Grozoli. — Lettre de Pie X pour défendre l'Œuvre des Congrès. — Lettre à Mgr l'Évêque d'Orvieto. — Lettre de Pie X aux Membres des Œuvres

sociales catholiques du diocèse de Bergame. — Envoi d'un représentant du Saint-Siège à la « Commission internationale d'étude pour la protection des travailleurs » 58

CHAPITRE VII

AU PAYS DE PIE X. — PIE X ET SA FAMILLE

Deux dépêches. — Les sœurs du Pape au Vatican. — La jeunesse du Pape racontée par le frère de Pie X. — La famille du Pape. — Excursion au pays de Pie X. — Il y avait une fois... — La maison natale de Joseph Sarto. — Au cimetière : la tombe de la mère du Pape. — Le vieux prêtre Amadio, professeur du jeune Sarto. — Les notes de classe du futur Pape. — Au séminaire de Trévise ; activité prodigieuse de Mgr Sarto ; son horreur de la mollesse et du « genre plaintif ». — La popularité du cardinal Sarto à Venise. — Vive le Pape ! 71

LETTRE ENCYCLIQUE DE NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE PIE X. 87





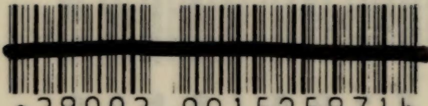
TABLE DES PHOTOGRAVURES HORS-TEXTE.

Portrait de S. S. Pie X.
Riese : village natal de Pie X.
Riese : la maison natale de Pie X.
Riese : chambre où naquit Pie X.
Tombolo : église paroissiale dont Pie X fut curé.
Salzano : village dont Pie X fut l'archiprêtre pendant neuf ans.
Salzano : maison presbytérale.
Venise : chambre à coucher du cardinal Sarto.
Venise : cabinet de travail du cardinal Sarto.
Venise : le cardinal Sarto se rendant au Conclave.
Un groupe de professeurs et d'élèves du séminaire de Trévise
La mère de Pie X.
La famille de Pie X.
Riese : pose d'une plaque commémorative de l'avènement de Pie X



Imprimé par Desclée, De Brouwer & Cie. — LILLE, PARIS, BRUGES.






U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 08 01 08 9